

Paris, Imprim. Lacrampe et Cie, rue Damiette, 2.

JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

II



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.
RUE VIVIENNE, 1.
1848

CHAPITRE XIV.

Le Candidat de Malvina.

Au milieu de ces distractions, mes affaires n'avançaient pas. Malgré les instances d'Oscar, nous n'avions pu pénétrer jusqu'au ministre. Trois demandes d'audience, écrites coup sur coup, étaient démeurées sans réponse. Il y avait là un arrêt formel : le régime nouveau se montrait sans pitié pour moi. Je n'osais pourtant m'en ouvrir à Malvina ; j'espérais encore, j'attendais toujours le lendemain. Ce lendemain arrivait et ne changeait rien à ma situation. J'aurais préféré cent fois un coup mortel à cette longue agonie :

— Tu ne peux donc rien obtenir de lui? dis-je à Oscar.

— Rien, mon cher, il est inabordable ! Je crois, Dieu me pardonne, qu'il m'a signalé aux huissiers. L'ingrat ! Un homme que j'ai formé !

— Toi? tu m'étonnes !

— Oui, moi, Jérôme ; on voit bien que tu ne l'as pas suivi. Quand il débuta à l'ancienne chambre, il laissait beaucoup à désirer. Son avant-bras surtout était défectueux. Je m'en aperçus, et lui donnai une indication, une simple indication. Depuis lors, il a été un tout autre homme. il me doit ce geste circulaire qui produit un si grand effet. Tiens, celui-ci!

L'artiste imita le mouvement oratoire et ajouta :

— Et dire qu'on peut oublier un ami qui vous a livré un secret pareil ! un secret dérobé à la nature ! Jérôme, j'avais déjà appris à me défier des personnages qui montent sur les planches politiques; mais maintenant, c'est fini, vois-tu, c'est toisé; du diable si je parle encore à aucun d'entre eux. C'est comme s'ils n'existaient plus pour moi.

— Et sensibles qu'ils y seront !

— Je les désavoue, Jérôme, tu ne les trouves pas assez punis? On voit bien que tu es dans tes humeurs noires.

— Tant de guignon !

— Mon cher, l'excès est toujours beau ! C'est le moment de poser. Les grands malheurs sont l'attribut du génie. Vois Napoléon. J'y ai passé, je sais ce que c'est.

— Et nos enfants ?

— Tiens, tu me donnes une idée. Allons voir ton Alfred ; cela te distraira de tes douleurs. Il y a plusieurs jours que nous n'avons paru à l'institution. Tu sais qu'on doit l'avoir culotté d'hier.

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

— Bande orange ! style universitaire ! Les marchands de soupe doivent être bien fiers, et leur ministre aussi. Ils donnent dans le serin.

L'institution était fort éloignée ; nous prîmes une voiture qui nous y conduisit rapidement. La vue d'Alfred me fit du bien ; elle chassa les idées sombres qui m'assiégeaient. Mon Alfred n'était plus un enfant, mais un homme. Sans cesser d'être le premier thème grec du pensionnat, il avait obtenu dans les autres facultés des succès qui étaient de nature à enorgueillir le cœur d'un père. C'était, comme le disait l'instituteur, une éducation achevée ; il pouvait choisir entre toutes les carrières. D'ailleurs, il était grand et fort, avec l'œil hardi et

le babil pétulant de sa mère. Peut-être péchait-il par un excès d'aplomb ; c'était le défaut de ses qualités. Depuis la révolution surtout, il se croyait astreint à d'autres devoirs que ceux du collége... Pardon... du lycée; le mot a changé avec les bandes des pantalons. Au nombre de ces devoirs figurait celui de donner une constitution à la France. Le pays, disait-il avec des airs importants, attendait de lui ce service, et il allait s'exécuter.

Oscar avait bien raison, les bandes jaunes n'embellissaient pas nos jeunes lycéens ; ils avaient l'air de voltigeurs manqués. Vus en bloc, c'était un parterre de jonquilles. Décidément l'université n'avait pas eu la main heureuse en fait de couleurs ; elle aurait pu se contenter de faire des lycées et des pensionnats sans avoir la prétention de les habiller. Tous ces marmots que l'on culottait à neuf en paraissaient enchantés ; mais ils n'en étaient que plus laids. Mon Alfred seul supportait cet accoutrement sans trop de dommage. Nous passâmes une heure avec lui, et dans le cours de l'entretien, il trouva le moyen de me donner une idée sommaire de sa constitution. J'essayai de le détourner de ce travail :

—On en fera assez sans toi, mon fils, lui dis-je.

—Je le sais, me répondit-il ; mais il y manquera

l'essentiel, la jeunesse. Vous savez bien, père, que l'on veut des hommes nouveaux.

— Qui veut cela, Alfred ?

— Qui, père? Belle question ! le ministre. Vous ne lisez donc pas les circulaires qu'il envoie?

— Et toi, les lirais-tu ?

— Si je les lis ! Et que ferais-je? Des hommes nouveaux comme nous ! C'est un devoir.

— Vous avez donc des journaux? Ils sont permis?

— Jusqu'en classe, père ! Y a-t-il quelque chose de défendu en temps de révolution? Les pions n'ont qu'à bien se tenir ! Un de ces jours, nous les envoyons tous au supplice !

— Fi donc ! Alfred ! Veux-tu bien ménager tes propos ?

— Père, avec tout le respect que je vous dois, je ne puis laisser passer la réprimande. Vous parlez à un homme libre, entendez-vous?

Il avait, en disant ces mots, un air si capable et si mutin, il me rappelait si bien sa mère, qu'au lieu de le gronder comme je l'aurais dû, je me mis à l'embrasser de toute mon âme.

— Monsieur l'homme nouveau, lui dis-je en le quittant, veux-tu me faire un plaisir?

— Dites, père.

— Renonce à ta constitution.

— Ton papa a raison, dit Oscar en m'appuyant; renonce à ta constitution, clampin, car tu pourrais y abîmer la tienne.

— Plutôt la mort! s'écria mon héritier en prenant une pose héroïque.

Décidément il y tenait. A quoi bon contrarier ses goûts? Celui-là était sans danger : on ne fait pas des constitutions tous les jours.

Il était écrit qu'il m'arriverait dans cette matinée toutes les compensations dont avait besoin une âme assombrie comme la mienne. En rentrant, je trouvai une lettre de Malvina : quand je dis une lettre, j'aurais pu dire un message, à cause de la dimension. Quel motif l'arrachait à ses habitudes laconiques? C'est ce qu'une lecture allait m'apprendre. Voici ce billet doux, il va sans dire que je n'en conserve pas l'orthographe :

« Mon chéri,

» Qu'est-ce que tu deviens dans ce Paris? pas de lettres, pas de nouvelles de toi. Si je te connaissais moins, cela m'inquiéterait, mais je te connais comme mes poches, et je sais ce que tu n'a pas fait. Tu ne m'as pas oubliée, tu n'as pas cessé d'aimer,

c'est tout ce que je tiens à savoir. Quant au reste, carte blanche. Lorsqu'un homme est hors de la portée du bras d'une femme, il fait ce qu'il veut, et la femme en croit ce qu'elle en veut croire. En ce bas monde, il n'y a que la foi qui sauve. Tu l'as, je l'ai ; nous voilà dos à dos.

» A autre chose. Tu ne m'écris pas, donc les choses vont mal ; c'est clair comme une glace de Venise. Il faut qu'Oscar et toi, vous vous soyiez jetés dans quelque guêpier. Tu as trop de confiance dans ce garçon ; tu prends trop au sérieux ce qu'il dit. Il tient de très-près à la famille des Ostrogoths et se donne des genres à faire suer une taupe. S'il s'est mêlé de nos intérêts, cela ne doit pas marcher. Je vois la chose d'ici. Il t'aura dit qu'il connaît tous les ministres, et cela avec un aplomb! Il est incroyable quand il s'y met! Eh bien! note dans tes tablettes qu'il n'a jamais eu de rapport avec aucun d'eux, et tâche de faire ta besogne toi-même. On a toujours plus de profit à se servir d'un de ses doigts qu'à employer toute la main d'un autre.

» Pendant que tu t'endors là-haut, je veille ici. Sois tranquille ; ce n'est pas ta femme qui s'amuserait à des baguenaudes ; je n'ai jamais rien eu de commun avec cet arbuste-là. Comme je te l'avais

annoncé, j'ai vu notre commissaire. Pauvre agneau! il est dans ma main. Et ces Parisiens qui ont cru nous envoyer un tigre! J'en ferais des bifteeks de ce tigre-là; il est vrai que je me dispenserais de les manger. Je l'ai donc vu, et en simple bonnet. On ne fait pas de frais pour de telles espèces. Il est à nous, Jérôme; il écrira ce que nous voudrons, comme nous voudrons. Seulement, il faut que de Paris on lui demande un avis; ça n'est pas bien malin d'obtenir cela. Dieu! si j'y étais! Mais je ne puis pas être partout. Tâche donc d'obtenir ce point : qu'on demande un avis! Est-ce clair? Je le ferai donner favorable par-dessus les toits, et avec de la bonne encre.

» Ce n'est pas tout : j'ai déjà pris la mesure de cette république; je sais ce qu'elle vaut. On y fera ni plus ni moins que ce que l'on faisait sous la défunte monarchie. Il y aura toujours beaucoup de pourris et peu d'honnêtes gens. On cabalera pour les places comme on faisait naguère. Les cousines des ministres seront encore de bonnes recommandations; les parents seront des parents, et les amis des amis. Ces gens-là ne changeront pas l'ordre de la nature; d'ailleurs les codes s'y opposeraient, et avec raison.

» Ainsi, Jérôme, aujourd'hui comme avant, pour réussir il faudra être appuyé. Le plus haut c'est le mieux. J'ai toujours tablé comme ça. On va nommer des représentants, c'est-à-dire autant de rois. Neuf cents rois, le nombre les sauve; autrement la république ne les épargnerait pas. Elle n'est pas commode tous les jours, la république. J'en reviens donc à dire qu'il nous faut un représentant; mais, là, un représentant bien à nous, qui soit bien notre homme. Il comprendra les affaires de la république, ou il ne les comprendra pas, ça n'est point la question. Qu'il comprenne bien les nôtres, c'est tout ce qu'on lui demande. Enfin, comme je te l'ai dit, un homme à nous. Si j'avais pu le faire fabriquer, je l'aurais fait; mais ça ne se livre pas de commande.

» J'y pensais l'autre soir dans mon fauteuil, avec un journal sous les yeux. Qui prendre? qui choisir? me disais-je. A quelle porte frapper? Le temps presse, les élections vont venir. Cette idée me ramonait la tête, et je ne pouvais plus m'en délivrer. Machinalement je m'arrêtai à un passage de la gazette que j'avais sous les yeux. C'était une lettre du ministre d'Alfred, tu sais, celui qui est le chef de tous les pions de la République. Te dire ce que j'éprouvai à la lire serait embarrassant. Je bondis sur

mon fauteuil comme si j'avais mis la main sur les diamants de la couronne. C'en était un de diamant, et des beaux? Figure-toi, Jérôme, que ce ministre général des pions, avec un sang-froid digne de cette belle âme, recommandait à tout son monde de nommer des paysans, non pas des paysans faux, des paysans dressés pour la chose, mais de vrais et bons paysans, des marquis du labour, des vicomtes de la charrue. Et de ceux-là n'en serait pas qui voudrait. Le ministre voulait qu'on se montrât très-difficile, on devait passer des examens! Quiconque saurait lire, refusé; écrire, encore plus. Et il ne fallait pas tricher à ce jeu : autrement la République eût montré les dents. Le trouves-tu assez curieux, ce ministre, mon chéri? Te fais-tu une idée de ce qu'il doit être? Moi, je me figure un sec; après ça, il peut être gras, que je ne lui en aurais pas plus d'obligation. Ce qui m'a plu de lui, c'est son idée; elle peut se flatter d'avoir trouvé le chemin de mon cœur. Un représentant qui ne saura ni lire ni écrire, voilà un homme qu'on ne pourra point influencer. Il n'y a que par les oreilles qu'on puisse le prendre, surtout s'il les a longues.

» Eh bien, Jérôme, cette idée coquesigrue m'en a suggéré une qui ne l'est pas du tout. Ah!

vous voulez des paysans, messieurs les Parisiens! Ah! vous voulez des êtres dénués de lecture! Eh bien! on va vous en fournir un au moins, un phénix, un oiseau rare, un phénomène, comme on en voit peu. C'est ici, Jérôme, que je te demande toute ton attention; il s'agit du berceau d'un représentant du peuple, et tout ce qui se rattache à l'origine de ces êtres privilégiés est digne de rester gravé dans la mémoire des hommes.

» Tu te souviens que, dans nos parties de campagne, nous faisions souvent une halte chez le meunier Simon, honnête garçon s'il en fut, et doué de ce gros bon sens qui fait que l'on distingue, à première vue, le foin de la paille. Il nous aime, Simon, et ce qui le prouve, c'est l'air joyeux avec lequel il nous accueillait, et les galettes de fleur de farine dont il nous régalait quand nous faisions près de son moulin notre déjeuner sur l'herbe. A peine eus-je lu la... cir... comment dis-tu cela? la circulaire en question, que je m'écriai : Je l'ai trouvé! — Qui? me demande la bonne. — Notre représentant du peuple, l'homme selon le cœur du ministre! Je l'ai trouvé, c'est lui, il n'y en a pas d'autre dans les quatre-vingt-six départements. Qui ne sait pas lire? Simon. Qui ne sait pas écrire? Simon. Qui

a l'âme aussi blanche que la neige? Simon. Qui est bon comme le bon pain blanc? Simon. Qui a toutes les vertus de la circulaire? Simon. Et je ne te cache pas, mon chéri, qu'après cette addition des vertus publiques et privées de mon candidat, j'ajoutais, mais plus doucement et pour moi seule : Qui est-ce qui fera parfaitement notre affaire? Simon. Dame! quand on a tant fait pour la patrie, il est permis de songer un peu à soi. Simon est le phénix du ministre; seulement il a une qualité de plus. Qui oserait le lui reprocher?

» Maintenant, mon chéri, tu comprends mon plan de campagne. Faire de Simon un représentant du peuple, voilà le but; quant aux moyens, ça va à l'infini. J'ai d'abord caché le coup d'État; je suis devenue farouche sur l'article de la République. Il fallait ça. A moins de prendre le bonnet rouge j'ai tout fait. J'ai parlé pour le peuple dans tous les salons; c'était à tirer des larmes des yeux. Ensuite, j'ai dit au commissaire que j'exigeais au moins deux cultivateurs parmi les représentants; mais, là, sérieux, pas fraudés et garantis bon teint. J'ai dit deux, afin d'avoir un peu de marge. Quand ils auront admis Simon, je coulerai sur l'autre. Affaire de tactique, tu comprends. Le principe étant admis,

j'ai présenté l'homme. Simon ne voulait pas ; il criait comme un geai et résistait comme un âne ; mais je l'ai si bien tourné et retourné, qu'il a fini par se rendre. Cinq piastres par jour, mon chéri, ça brille à l'œil d'un meunier. C'est un honnête garçon, il est au-dessus de cela ; mais enfin ça brille ; n'y cherchons rien de plus.

» Ce n'était pas tout que d'avoir obtenu l'homme, il fallait le dresser. Avant de le présenter au club, je voulais qu'il fût à même d'y faire une figure passable. On n'exige pas qu'un paysan soit un grand clerc ; mais s'il se montre trop gauche, trop embarrassé, s'il n'a pas au moins un peu de rondeur pour sauver son ignorance, ceux-là même qui sont plus bâtés que lui se trouvent humiliés d'avoir un tel nom au bout de leurs doigts ou dans leurs poches. Ils lui faussent compagnie sans rien dire à personne, et en dessous, comme font les paysans. Il fallait donner à Simon un peu d'acquis, un peu de vernis, ça a été l'affaire de quelques leçons. Il a appris comment il devait tenir son chapeau, comment il devait saluer l'auditoire. Je ne lui ai enseigné que deux ou trois gestes, mais simples et naturels, et en lui interdisant les autres de la manière la plus formelle. Ma seule crainte était qu'une fois à la

tribune du club, l'habitude ne reprît le dessus et qu'il ne manquât son entrée. C'était au petit bonheur.

» Après cette leçon sur la pose et le geste, il fallait lui meubler la tête de quelques phrases. Ça n'était pas bien malin, mon chéri. Les grands politiques ont des passe-partouts qui leur servent à forcer tous les enthousiasmes. Il s'agit d'arranger cela d'une façon ou d'une autre, au moment décisif. C'est l'affaire d'un peu de pratique. — Simon, lui dis-je, écoutez-moi. Soyez sobre de paroles; la sobriété est toujours un signe de profondeur. Il y a des gens qui sont sobres jusqu'à ne rien dire du tout; ceux-là sont des génies. Ne poussez pas vos prétentions si loin. Ne soyez pas sobre à ce degré, mais soyez-le beaucoup. Un homme qui se tait a une force; celui qui parle est livré. Si vous vous croyez en mesure d'ouvrir la bouche, mettez en avant le mot de patrie ; c'est un mot qui fait toujours bien. La patrie est en danger, veillons ; voici un modèle de laconisme. Mon bras au sillon, mon cœur à la patrie; voilà un second modèle, Et quand vous ne trouverez rien et que l'embarras vous gagnera, n'hésitez pas à crier : *Vive la République!* C'est un cri capable de sauver les plus fausses retraites.

» Voilà, mon chéri, par quels moyens je suis parvenue à obtenir un candidat d'un numéro très-distingué. Le commissaire le trouve charmant; il est allé visiter son moulin, et a mangé de ses galettes. Bref, il est au mieux avec la préfecture. Il ne lui reste plus qu'à subir l'épreuve du club; mais d'ici là, j'aurai si bien préparé le terrain, qu'il faudrait jouer du guignon le plus révoltant pour y échouer. Tu sais que je n'ai pas la main malheureuse et que je m'entends à conduire un succès. Quand on a fait réussir une Fifine, on peut prétendre à tout. Simon est d'ailleurs un sujet qui a de l'avenir. Sa bonne figure plaît à l'œil, et il jouit d'une santé qui ne peut que faire honneur à la représentation nationale. Nous l'habillerons de pied en cap, et lui ferons laver les mains avec du son. L'article n'est pas rare chez lui.

» On ne peut rien augurer, Jérôme; mais tout me permet de croire que je réussirai dans mon projet. J'ai déjà fait exécuter une grande affiche sur laquelle on lit ces mots :

» SIMON, meunier, candidat du peuple.

» La vue seule de cet objet nouveau a soulevé la ville en faveur de mon candidat. Nos dames ne

veulent que Simon, ne portent que Simon ; il est le favori. On a écrit pour lui à douze lieues à la ronde. Les arrondissements voisins désarment presque tous ; ils acceptent Simon. Un meunier, personne n'y résiste! Que j'ai donc été bien inspirée d'aller chercher cet homme au milieu de ses recoupes et de ses sacs de froment! Le voilà lancé ; je voudrais l'arrêter que je ne le pourrais plus. Hier il était obscur ; aujourd'hui il est une notabilité. Pourvu qu'il ne nous échappe pas, une fois arrivé! L'ingratitude se logerait-elle jusque dans l'âme d'un farinier?

» En terminant ma lettre, mon chéri, je vous recommande la sagesse, comme un remède contre l'ennui. Ne touchons pas au fruit défendu, et songeons à notre petite femme. Une fois mon Simon proclamé, je l'enlève, et nous arrivons l'un portant l'autre. Adieu, Jérôme ; encore une semaine ou deux, et Paris me reverra. Ah ! nous sommes en République ! Eh bien ! elle comptera avec nous, la République, ou nous lui dirons son fait. Je les vois tous d'ici : d'autres figures sous les mêmes habits. Dieu ! qu'il me tarde d'aller leur débiter ce que je pense de leurs vénérables personnes !

» Et comme je leur lancerai mon Simon après

les jambes! Sois tranquille, mon chéri; on t'a mis à la porte, c'est par la fenêtre que nous rentrerons.

» Ta femme peu soumise,

» MALVINA.

» *P. S.* J'ai gardé ma lettre deux jours, afin de pouvoir y ajouter quelque chose sur la séance du club et la présentation de Simon. Ça été merveilleux, mon mignon, ébouriffant, pyramidal; ajoute à ces épithètes toutes celles que tu voudras, toi qui connais à fond ta langue. J'étais dans un coin de la salle, avec quelques dames plus tremblantes que Simon. Je craignais les embûches, les piéges secrets. Je ne connaissais pas notre homme. C'est un roc, Jérôme, un véritable roc, inébranlable, à l'abri de la bombe et du boulet. Sa poitrine est une cuirasse, sa figure un bouclier. On l'interpelle, il ne s'émeut pas; on l'interrompt, il reste impassible. Cette tête, image de la force et de la santé, dominait le club; elle ressemblait à la statue du dieu du silence planant sur ses adorateurs. Je fais de la poésie, tu vois; c'est ta faute, ton mal me gagne. Le fait est que je me suis divertie à cette séance comme une véritable reine, et que ces dames

en ont reçu la même impression que moi. Elles sont folles de Simon ; elles parlent de me le confisquer. Comme tu le penses, je me défends. Au fait, c'est mon œuvre et j'y ai bien quelques droits.

» Tu sais que j'avais recommandé à Simon de se servir du mot de patrie à tout propos, sans crainte d'en abuser. Il a exécuté sa consigne avec une présence d'esprit rare. Dès qu'il a pu s'emparer du mot en question, il ne l'a plus quitté : la patrie par ci, la patrie par là ; il en écrasait, il en accablait ses adversaires. Nous le soutenions du geste et de la voix. — Bravo, Simon ! bravo, Simon ! Et lui de répéter : — La patrie ! mon cœur à la patrie ! mon bras à la patrie ! L'accent, la pose, le geste, tout était assorti, et l'enthousiasme a été grand.

» Bref, Simon a réussi, Simon sera nommé, Simon réunira cinquante mille suffrages. Le commissaire le traite déjà en homme important. L'autre jour il a diné à la préfecture et y a déployé un appétit dont la cuisine officielle se souviendra. A défaut d'autres succès, il aura ceux de l'estomac. Ce sont les moins trompeurs et les plus infaillibles. Il ne tient pas, d'ailleurs, à la qualité, mais au nombre. Deux progrès lui restent à faire, c'est de ne pas tenir son siége à trop de distance de la table,

et de se servir moins obstinément de ses doigts. A part cela, de l'avis de tous, c'est un garçon fort présentable.

» Encore un adieu, mon chéri ; celui-ci est le dernier. Dis à Alfred que sa mère l'embrasse, mais qu'elle ne veut plus entendre parler de son plan de constitution. A seize ans, voyez donc !

M.



CHAPITRE XV.

Les vertiges dans l'air.

Depuis près de deux mois, la révolution était accomplie, et rien n'annonçait que le désordre répandu dans les esprits fût près de se calmer. La rue avait meilleur aspect, sans que l'état des cerveaux eût éprouvé une amélioration sensible. Paris ressemblait à ces villes de l'antiquité dont l'histoire raconte les vertiges. On l'eût dit livré à une tribu d'Abdéritains, parmi lesquels se retrouvaient quelques hommes honteux de leur raison et moins jaloux de s'en prévaloir que de la faire oublier par le silence.

C'est la folie qui avait la voix haute; la folie dans

le gouvernement, la folie dans les populations. A peine y avait-il quelques réserves à faire, quelques nuances à signaler. Les cerveaux n'étaient pas touchés au même degré, ni d'une façon semblable. Chez les uns, la folie avait atteint ses dernières limites ; chez les autres, elle ne portait que sur un point, et prenait le caractère d'une idée fixe. Il y avait les fous furieux et les fous patelins. Ceux-là montraient les griffes à tout propos, et ne s'en servaient pas; ceux-ci les cachaient, mais n'attendaient que l'occasion d'en faire usage. Les premiers faisaient plus de bruit que de mal, les seconds plus de mal que de bruit. Tous prétendaient posséder la bonne, la véritable folie, et se moquaient de celle du voisin. Dans la haine commune qui les animait, ils n'oubliaient pas leurs petits dissentiments, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour se déchirer les uns les autres.

De tous ces fous, les plus dangereux étaient ceux dont l'état mental prêtait à l'illusion. On ne s'abuse pas sur une démence complète; elle éclate trop ouvertement. Les égarements partiels sont plus lents à se trahir, et il s'y mêle de tels éclairs de bon sens, qu'on hésite à leur assigner leur véritable nom. Que d'aberrations se cachent ainsi sous des

apparences de lucidité ! Écoutez cet homme : c'est bien à tort qu'on a pris quelques mesures contre les écarts de sa raison. Rien ne les justifie, rien ne les excuse. Les médecins lui en veulent ; c'est l'unique motif du séquestre dont il se plaint. L'entretien s'engage, et en effet c'est celui d'un être qui jouit de la plénitude de ses facultés. Il parle avec netteté, avec chaleur ; ses idées sont abondantes, précises, et il les revêt d'un langage qui s'élève jusqu'à l'éloquence. A peine s'imprègnent-elles d'un peu d'exaltation. Vous allez croire que cet homme est victime d'un complot ou d'une méprise : attendez. Sa marotte n'est pas loin ; il n'y échappera pas longtemps. Le voici qui part ; il est empereur du Mogol ou reine de Chypre ; il a inventé un système pour marcher sur le front ou mettre la foudre en bouteilles ; il a quinze gouvernements dans sa poche, et se dessaisira du meilleur, si on veut y mettre le prix.

Telle est la pire espèce de fous, celle qui trompe le plus facilement la surveillance ; c'est celle aussi dont le pavé abondait. Il en sortait de tous les coins, de toutes les issues ; ils remplissaient l'air de leurs projets et de leurs cris. Aux vertiges du Gouvernement, ils voulaient, à toute force, ajouter

les leurs. Aussi se multipliaient-ils par l'invention et par le bruit; ni les affiches, ni les manifestes ne leur coûtaient. Aucun d'eux ne regardait à la dépense quand il s'agissait de sauver l'État. Ils arrivaient, d'ailleurs, les mains chargées de trésors. Ceux qui n'avaient à offrir qu'un milliard étaient considérés comme d'assez pauvres esprits; vingt milliards formaient un contingent raisonnable. Vingt milliards! quelle vétille! En frappant du pied le sol, on devait les trouver. Un simple procédé y suffisait; il s'agissait de tout *mobiliser*. O vertu d'un mot! Mobiliser, mobilisation, enfants d'un vocabulaire qui n'est pas celui de Bossuet, que de qualités secrètes ne renfermez-vous pas? Mobiliser, l'avenir de la République est là! Qui mobilisera le mieux, aura trouvé le secret de nos destinées! Que d'affiches sur la mobilisation, sans compter celles qui touchaient à la réforme hypothécaire et aux assignats! Il y était question de mobiliser la nature entière: les champs, les bois, les maisons, les terrains communaux, les forêts de l'État; de tout mobiliser en un mot, probablement pour tout *faire filer* plus vite. Ingénieux moyen! c'est celui d'un héros bien connu: se dépouiller soi-même afin de n'être pas dépouillé.

D'autres insensés avaient mis le doigt sur une découverte plus belle encore. Ils s'étaient imaginé qu'un gouvernement assis sur des ruines n'a pas une tâche suffisante pour employer tous ses instants. Restaurer l'ensemble des institutions, consulter le vœu du pays, maintenir, au milieu d'un désordre immense, le respect des droits, la sécurité des personnes, faire face aux périls du dehors, aux difficultés du dedans, défendre le Trésor contre le discrédit, les classes laborieuses contre les fluctuations du travail, la force armée contre l'indiscipline; tout cela ne leur semblait qu'un prélude à des travaux plus sérieux, à une besogne plus vaste. A les entendre, un gouvernement doit tout concentrer, tout résumer, tout embrasser. Aucun grand profit ne doit avoir lieu hors de sa sphère. Il va tout entreprendre, et la nation n'aura plus qu'à se croiser les bras. Déjà, on désignait les victimes. Sur mille points, le gouvernement était mis en demeure de substituer son activité à celle des compagnies ou des individus. On l'invitait à faire main basse autour de lui, à s'emparer de ce qui était à sa convenance. Spoliation ou non, qu'importe? A lui les tontines, à lui les assurances de tout genre. Plus de banque plus de grand établissement de crédit qui ne fût

dans sa main. Les chemins de fer et les canaux ne pouvaient rester hors du giron officiel, et pour donner plus d'extension à ce commerce, l'État devait y joindre une entreprise générale des transports. De la profession de voiturier, il passait le plus naturellement du monde à celle de marchand de sel, et rendait au pays enchanté les ineffables délices de la gabelle. Après la gabelle, paraissait le four banal, autre institution méconnue, puis le monopole de la pêche et de la chasse, enfin une main-mise générale sur les forêts, en vue du reboisement. Ainsi, d'usurpation en usurpation, se réalisait ce rêve de puissants esprits, où la moitié de la famille française serait chargée d'administrer l'autre moitié, et où nos tribus heureuses, déjà pourvues de poudre et de tabac, seraient en outre voiturées, assurées, commanditées et salées par leur gouvernement.

Mais de tous ces vertiges, le plus fréquent et le plus obstiné était celui qui s'attaquait à la bourse des riches. Comment y atteindre? Comment la vider d'un trait? L'emprunt forcé, les taxes somptuaires, le retour des successions collatérales à l'État, la contribution sur le revenu, l'impôt progressif, rien ne fut omis dans cette nomenclature d'ex-

pédients, bien dignes de financiers aux abois. Un jour, prêt à se dessaisir de dix mille francs en faveur de la patrie, un rentier ou soi-disant tel, invite tous les capitalistes à en faire autant, et convoque les ouvriers de Paris afin d'ajouter un poids de plus à son exemple et à son invitation. Un autre se souvient de l'indemnité payée aux émigrés, et demande qu'on la restitue au peuple, capital et intérêts. Celui-ci veut que le riche soit frappé dans sa vanité; celui-là qu'il rende compte jour par jour de sa fortune, et qu'au delà d'une certaine somme on lui applique le procédé sommaire inventé par un malfaiteur de l'antiquité. D'autres dressent des listes d'opulents qui ressemblent à des listes de proscrits, et désignent des noms comme point de mire aux plus mauvais instincts. Chez tous se retrouve le désir d'arriver aux coffres les mieux pourvus, et d'y exécuter de fréquentes et profondes saignées.

Atteindre la richesse! frapper la richesse! mais quel est le régime qui ne l'a point essayé? quel est celui qui, dans les heures de détresse, n'a pas franchi la limite qui sépare les moyens arbitraires des moyens réguliers? En toute occasion semblable, voici ce qui est arrivé : A mesure qu'on exerçait sur elle une pression plus forte, la richesse disparais-

sait comme un morceau de glace disparaît sous les doigts qui l'étreignent. On croyait la tenir encore, que déjà elle s'était évanouie. Il faut à la richesse, pour naître et se développer, des conditions de longue et constante sécurité. Elle ne supporte ni les essais ni les violences. En fait de prélèvements et de dîmes, elle n'accepte que ce qui lui convient, et trouve d'ingénieux moyens pour se dérober à ce qui lui répugne. Lorsqu'on l'épouvante et qu'on la froisse, elle quitte sa forme ostensible pour recourir à mille déguisements. Elle échappe ainsi aux poursuites et trompe la main qui croyait la saisir. Trop vivement pressée, elle va chercher dans un pays moins hostile des lois meilleures et un régime plus hospitalier. Ainsi l'arme dont on la frappe se retourne contre qui s'en sert, et le pays qui lui déclare la guerre est voué à l'appauvrissement. Tout s'y éteint : la vie de luxe d'abord, puis l'activité même. C'est une déchéance qui se prolonge jusqu'au retour d'un sentiment moins ombrageux et d'une politique plus tolérante.

Qu'on ne s'y trompe point : toute forme de progression dans l'impôt nous conduirait là. Dès que les fortunes arriveraient à cette limite où la part de l'Etat serait égale ou supérieure à celle de l'individu,

l'ardeur d'acquérir s'éteindrait dans les âmes, et il n'y resterait que le désir de se soustraire par la fraude aux violences de la loi. De là une distribution anticipée des fortunes sur plusieurs têtes; de là des fidéicommis sans nombre; de là un fractionnement nouveau dans la propriété; de là mille ruses qu'il est facile de prévoir. L'effet en serait doublement fatal; d'un côté, il élèverait outre mesure les valeurs insaisissables à l'impôt; de l'autre, il frapperait de discrédit les valeurs qui ne peuvent s'y dérober, le sol et les constructions, c'est-à-dire la véritable et solide richesse. Et non-seulement le fond serait déprécié, mais toute amélioration s'arrêterait à l'instant même. En aucun temps l'homme ne mit son intelligence et ses bras à la merci de l'exaction. Quand il ne protesta point par la révolte, il protesta par l'inertie. C'est ce qui arriverait. Élever le revenu quand le fisc doit s'en arroger la meilleure part, quel rôle de dupe! et personne n'est dupe volontiers. D'où il suit que les grands efforts du génie humain tendraient à cesser ou à décroître, et qu'on verrait peser sur le pays, comme niveau, une médiocrité voisine de la misère.

Ainsi on plaçait la France entre deux vertiges : l'un qui lui conseillait de se démettre de son

activité entre les mains du gouvernement; l'autre qui entendait porter dans les entrailles du pays le fer de la fiscalité, afin d'en extraire en bloc tout l'or qu'elles pouvaient contenir. Double dommage, double cause de ruine. Sous le monopole officiel, l'activité ne pouvait que dépérir, et la fortune publique succomber dans les étreintes de l'exaction. L'heure était donc mal choisie pour imposer à la communauté de nouvelles charges, de nouveaux sacrifices ; cependant on y songeait, et sur l'échelle la plus étendue. Telle était, par exemple, l'obligation désormais imposée à l'État de se substituer au capitaliste volontaire, et de fournir des instruments de travail à quiconque en demanderait. Tel était encore le devoir impérieux d'assurer aux enfants de la grande famille, sans catégories ni distinction, les avantages de l'éducation gratuite et de l'instruction à tous les degrés.

Quoi de plus simple, et que de bienfaits en un trait de plume? Assurer à l'homme l'emploi de ses facultés et la culture de son esprit, est-il rien de plus juste et de plus naturel? Qui ne signerait volontiers un tel programme? Oui, le programme est beau, il est digne du cœur; mais ce serait s'exposer à de cruels mécomptes que de le regarder comme

sérieux. Pourquoi promettre ce qu'on ne peut tenir, et placer sur le berceau d'une révolution des enseignes mensongères? Fournir des instruments de travail à qui en demande, les trésors du globe n'y suffiraient pas! La France compte dix millions d'hommes et autant de femmes qui vivent du salaire. En supposant qu'un capital de mille francs fût nécessaire à chacun d'eux pour s'en affranchir, ce n'est pas moins de deux milliards qu'il faudrait trouver pour réaliser cette émancipation. Où seraient ensuite les garanties du créancier vis-à-vis de cette masse innombrable de débiteurs? Qui assure que ce capital destiné à l'affranchissement du travail n'irait pas s'engloutir dans les tâtonnements de l'inexpérience et les désordres de la vie privée? Est-il possible d'imaginer une surveillance efficace en présence de tant d'intérêts épars? Et si, au lieu de prêts individuels, l'État parvient à organiser un système de prêts collectifs et solidaires, qui lui fait augurer, de la part des associations, plus de sagesse, plus d'entente, plus d'habileté que de la part des individus? Si l'une de ces associations succombe, le vide est plus grand et le mal plus considérabe. Après avoir pourvu aux premières nécessités, l'État se portera-t-il comme réparateur de toutes les fautes,

de toutes les incuries, de toutes les malversations? Ce serait une prime offerte au péculat et à la négligence.

Mais, dira-t-on, c'est seulement par des essais partiels que l'État procédera. Il n'entend pas appliquer à tous indistinctement cette commandite du travail. Il choisira entre les individus, entre les industries, entre les associations. Vraiment? l'aveu est naïf. C'est-à-dire que le gouvernement aura ses favoris; c'est-à-dire qu'il répandra la manne du trésor au gré de ses préférences, peut-être au gré de ses caprices. Il prélèvera sur tout le monde les subsides qu'il accordera à quelques-uns. Sous un régime d'égalité, il consacrera l'inégalité la plus flagrante, la plus monstrueuse que puisse concevoir l'esprit humain. Dans la famille des industriels, il y aura deux classes, l'une opérant avec ses propres fonds, l'autre avec les fonds de l'État, et les seconds se serviront contre les premiers d'armes que ceux-ci auront forgées. N'est-ce pas le comble de l'aberration? Pourtant ces choses-là se disent, se répètent sans que personne songe à les vérifier. On parle, dans la langue du jour, de fournir aux ouvriers le capital, l'instrument de travail, comme de la mesure la plus naturelle et la plus aisée. On ne recule pas

devant l'idée de mettre le trésor à la merci de tous les essais, de tous les plans qui germent dans les cerveaux aventureux. Pour les uns, c'est un ou deux millions applicables à des défrichements hypothétiques ; pour d'autres, c'est une somme égale destinée à des légions mobiles de cultivateurs ou à des établissements sédentaires, assujettis à un régime conventuel. Partout des folies, et au bout de ces folies, des millions. La soif devient plus grande en face du fleuve tari.

Pour détruire ces erreurs, pour dissiper ces illusions, que faut-il? Aller jusqu'au bout, et entrer dans la région inexorable des faits. C'est là que viennent échouer les mots sonores, les formules vaines, et même les questions de sentiment les plus justes, les plus légitimes. L'instruction dispensée à tous, gratuite, uniforme, en dose semblable, quel vœu plus touchant! A l'instant on y adhère par le cœur. N'est-il pas juste que les hommes soient égaux devant le pain de l'intelligence? Personne n'oserait dire non. On s'enivre donc de ce dessein, on l'impose à la société régénérée comme une réparation et un devoir. Voilà une promesse formelle: comment pourra-t-on la tenir? Personne n'y songe. L'effet est produit, c'est l'essentiel. Plus

tard seulement la réflexion détruira ce que l'enthousiasme aura créé, et il n'en restera pour le peuple qu'une déception de plus. L'éducation uniforme ira rejoindre, au pays des chimères, les mille rêves des gens de bien.

En effet, l'instruction égale et gratuite que l'on veut étendre à tous les membres de la grande famille ne saurait être limitée à des notions sommaires et à de simples rudiments. Il faut élever l'homme, et non le faire déchoir. On doit dès lors envisager le programme de l'État comme un programme complet, sérieux, digne de lui. L'éducation donnée naguère à l'élite sera l'éducation de tout le monde. On ne peut faire moins, on s'efforcera de faire plus. Prenons-le sur ce pied et passons aux moyens. Où placer le type de cet enseignement? Dans la commune? ce serait trop coûteux, trop disséminé. La force des choses entraîne à choisir un centre plus populeux, le canton, l'arrondissement, peut-être le département. Or qui n'en voit les conséquences? L'élève devient le pensionnaire de l'État. Il ne s'agit plus seulement de l'instruire, mais de pourvoir à ses besoins. L'État est substitué à la famille; il en accepte les charges et les devoirs. Au plus bas prix, c'est quatre cents francs par an en moyenne

pour chaque enfant ou adulte, et comme on compte en France trois millions d'adultes et d'enfants, c'est une somme de douze cents millions à inscrire chaque année au budget de l'instruction publique. Les temps orageux font éclore des ministres à qui l'aplomb ne manque pas : en est-il un qui oserait demander à une assemblée douze cents millions pour l'éducation de la jeunesse?

Ainsi depuis deux mois nous vivions dans un cercle de vertiges et d'hallucinations. Le faux, l'absurde, l'impossible nous étreignaient de toutes parts, et ne laissaient point de place aux inspirations calmes et sensées. Les uns s'en allaient vers les régions des fées, les autres vers les abîmes de l'enfer. C'étaient des songes riants ou des cauchemars. Ceux qui ne conspiraient pas se promenaient dans la nue. Tous semblaient avoir perdu le sentiment de la vie réelle dans la fièvre et l'ivresse du succès. Les camps toutefois ne se confondaient pas; il y avait d'un côté les sombres, de l'autre les exclusifs. Les sombres assiégaient le pouvoir, les exclusifs l'occupaient. Les sombres murmuraient en gens évincés, les exclusifs se préservaient de tout contact avec la foule. Pour eux la république était une maîtresse; ils la suivaient d'un œil jaloux.

Avec quel soin ils écartaient d'elle ce qui n'appartenait pas à leur sérail et ne portait pas sur le front les signes d'une virilité équivoque! Quels rudes surveillants! quelles consignes sévères! Jamais princesse ne fut gardée par de plus terribles enchanteurs. Peut-être craignaient-ils qu'une fois échappée de leurs mains, elle ne perdît le goût et le désir de s'y retrouver encore.

Ce règne des exclusifs arrachait au camp des sombres des plaintes vives et continues. Les exclusifs ne s'en troublaient pas. Chaque jour ils se fortifiaient dans leur position et ajoutaient quelques noms à leur ligne de défense. Tel des leurs s'emparait d'une courtine, tel autre d'un bastion. Quand tous les fronts furent garnis, ils trouvèrent encore le moyen d'en loger dans les casemates. Quelques poternes étaient au pouvoir d'amis douteux, ils s'en délivrèrent et les garnirent d'affidés. Peu à peu ils se rendaient inattaquables et prépondérants. Qu'on juge des jalousies qu'éveillait dans le camp des sombres le spectacle de ces usurpations. C'était un rugissement perpétuel et un immense cri d'alarme. Cette révolution, leur titre et leur honneur, cet enfant de leur plume et de leur mousquet, la laisseraient-ils dépecer ainsi par les ouvriers de la dernière heure?

A cette pensée, leur esprit s'enflammait, et ils y répondaient par de farouches défis et le bruissement des épées.

Au dehors cet état des âmes et des partis se trahissait par des symptômes évidents. Dix corps de prétoriens y promenaient leurs uniformes bigarrés. Les uns appartenaient à l'autorité régulière, les autres aux pouvoirs irréguliers. Chacun avait un chef, un mot d'ordre, une cocarde, un drapeau. Que de costumes divers ! Quels travestissements multipliés! Chaque école eut le sien ; l'école normale ceignit le glaive pour marcher à la conquête du professorat ; l'école centrale couvrit la poitrine de ses chimistes et de ses mécaniciens de gilets à la Robespierre ; les lycées eux-mêmes se transformèrent en pépinières de guerriers. On ne voyait que revers rouges, aigrettes, panaches et plumets. La ville était un camp, le citoyen un soldat. A la diane, le tambour s'éveillait pour agiter tout le long du jour, et dans la nuit même, ses baguettes infatigables. Plus d'affaires si ce n'est celles du bivouac. On avait, pour varier ses plaisirs, le piquet, la patrouille ou la grande garde autour du gouvernement.

A ce mouvement militaire correspondait un mouvement formidable de publicité. Vingt, trente, cin-

quante journaux se partageaient l'empire de l'opinion et l'asphalte des boulevards. Ils naissaient avec les feuilles de l'arbuste et ne duraient pas comme elles toute une saison. C'était un assemblage de titres effrayants et de politique véhémente. Plusieurs de ces organes allaient jusqu'à l'ignoble et s'en faisaient une condition de succès. Les plus mauvais instincts, les plus détestables souvenirs trouvaient des flatteurs et des interprètes. Jamais spéculation de scandale ne fut poursuivie avec une telle audace et une telle impudeur. Il n'était pas jusqu'au débit qui ne fût à la hauteur de ce cynisme de la pensée et de l'expression. Le crieur imaginait mille stratagèmes pour surprendre l'attention et la bourse du passant. C'était tantôt une nouvelle incroyable, tantôt un commentaire grossier. Quand ces moyens ne suffisaient pas, ils assaillaient les promeneurs et les enfermaient dans un blocus si savant qu'on ne pouvait guère y échapper sans rançon.

Ces symptômes étaient tristes; ils témoignaient du désordre qui planait sur les esprits. Vertige dans les idées, vertige dans les actes, partout le vertige et la confusion. Puis rien à l'horizon où le regard pût se reposer; pas une lueur au milieu de cette nuit, pas un éclair qui sillonnât ces ténèbres.

Il n'était personne qui n'en conçût un peu d'effroi. Deux mois écoulés n'avaient pas changé les termes du problème; il demeurait aussi sombre, aussi redoutable qu'au premier jour. Qu'attendre? Que désirer? Était-ce un homme? Était-ce un système? Homme ou système, il était temps qu'il arrivât; tout retard devenait fatal. Les choses empiraient; il y avait urgence. Je ne pouvais y songer sans éprouver l'atteinte d'un aiguillon. Quelle gloire à conquérir! Quelle position à prendre! J'avais bien mon plan, mais insuffisant, incomplet, à l'état d'ébauche. Il n'y manquait guère que sept à huit combinaisons. Malheureusement elles étaient capitales; il fallait les trouver sous peine de s'exposer à un échec gratuit.

— Cherchons, me dis-je; les idées nécessaires arrivent à point, et le moment est venu. Le ciel m'inspirera : cherchons.

Ainsi disposé, je me mis à la découverte des combinaisons qui me manquaient.

CHAPITRE XVI.

L'Art républicain.

Depuis quelque temps, Oscar était poursuivi d'une idée qui troublait son repos et le mien. L'exposition de peinture venait de s'ouvrir; le vieux Louvre avait vu ses portes forcées. Plus d'acception d'écoles ni de couleurs, plus de privilége pour les uns, ni d'exclusion pour les autres. La révolution avait passé son niveau redoutable sur les talents et sur les noms; elle affranchissait les brosses et les proclamait désormais égales devant les panneaux officiels. L'aristocratie du pinceau avait fait son temps; c'était au tour du tiers-état et de la roture.

Oscar appartenait à cette dernière expression de

l'art; il était l'un des héros obscurs de la peinture plébéienne. Des griefs profonds sommeillaient au fond de son cœur; il avait connu de bien mauvais jours et fourni des campagnes bien malheureuses. Presque tous ses enfants, et les plus chers, les plus achevés, étaient venus se briser contre les arrêts d'un aréopage jaloux. A peine, à force d'instances, avait-il obtenu quelques entrées de faveur; baume insuffisant pour de profondes blessures! Aussi accepta-t-il la révolution comme une revanche, et le Louvre comme une réhabilitation. Il crut obéir à un devoir en portant devant le public un appel de tant de jugements prononcés dans l'ombre. Vingt-quatre toiles avaient été l'objet de refus successifs; il les reproduisit toutes, plus belles, plus vertes, plus resplendissantes que jamais. En première ligne figurait la *Collection des Sites de Rome*, dont mes salons avaient eu les honneurs, et qui ne me parurent pas avoir gagné beaucoup aux bénéfices du temps.

L'idée fixe d'Oscar était donc celle-ci: entraîner au salon le plus de victimes possible. Pour la première fois, il y figurait largement, convenablement; il ne voulait pas que cette exhibition demeurât ignorée et s'éteignît sans profit pour son nom. Il avait eu le soin d'éveiller l'attention de la presse, et il offrait

chaque jour à ses toiles, comme holocauste obligé, les hommages de sept ou huit amis qu'il recueillait dans les estaminets les plus voisins. Quelques pots de bierre, quelques verres de cognac élevaient l'opinion de ces juges jusqu'à l'enthousiasme ; il n'y regardait pas ; c'était de l'argent bien placé. Pour agir sur moi, il n'avait pas même besoin de ces moyens ingénieux.

— Viens, Jérôme, me dit-il, viens au salon, mon fils. Je te promets une heure ou deux de jouissance choisie. Vrai, tu m'en sauras gré.

— Tu crois?

— Je m'en fais fort ; tu n'auras pas le déboire de l'empereur romain. Ta journée sera remplie, mon cher, bien remplie. Tu verras.

— Ce n'est pas ce que l'on dit, Oscar.

— Des jaloux, Jérôme! des envieux! Est-ce que tu donnes dans ces travers de l'esprit? Je te croyais l'âme mieux placée. La première exposition de la République, mon fils! Cela répond à tout. L'expression la plus elevée de la fantaisie! Songes-y donc.

— Je ne demande pas mieux.

— Non, Jérôme, tu n'es pas convaincu, tu doutes, tu hésites. La foi te manque, on s'en

aperçoit. Douter de l'art sous la République ! Voilà qui est fort !

— Mais non !

— Prends y garde, Paturot ! Il y a du sceptique chez toi ; tu joues avec les grandes idées. Sceptique ? qui ne l'est pas ? L'épicier l'est bien. Ce qui est plus rare, c'est d'avoir l'âme enivrée de splendeurs et l'œil plein de rayonnements ! C'est de porter dans son sein un monde de couleur et de lumière, et d'en revêtir tous les objets, en masse, en bloc, sans distinction. Voilà ce qui nous caractérise, nous autres artistes, et ce qui met un abîme entre nous et l'épicerie. Me comprends-tu, Jérôme ?

— Oui, Oscar.

— Eh bien ! c'est à choisir. Viens-tu avec moi au salon ?

Je résistai pendant plusieurs jours; enfin il l'emporta. C'était une conquête de choix ; il en fut fier :

— Enfin, s'écria-t-il, j'en tiens un. Tu vas voir, Jérôme, quel salon à surprises ! C'est l'art dans son caprice, dans sa luxuriante liberté ! Un genre empâté et savoureux ! Il y a là surtout une collection des sites de Rome !

— Je les connais, Oscar.

— Vous renouerez connaissance ; ils gagnent à

être revus. Je te recommande les terrains, mon cher. C'est traité à la Salvator, seulement d'une manière plus délibérée. Et quel effet de couchant! Les teintes blondes du gazon et des nuages pourpres relevés de filets d'or. Tout de nature, Jérôme, et pas un brin d'herbe qui soit copié ! J'admire les maîtres ; mais pour y toucher, jamais. Tu verras, tu verras !

Je baissais la tête en victime et avec une résignation qui aurait fléchi un bourreau moins acharné. Il ne me fit grâce de rien, et me prépara à la vue de ses toiles par l'analyse de leurs beautés. Ce fut d'abord le feuillage ; puis vinrent les eaux, puis les rochers, puis les ciels. Il eut un mot pour les lointains, un autre pour la perspective. Tout cela se rattachait à quelque école, à quelque maître renommé. Il avait pris un détail au Giotto, un autre au Claude Lorrain ; pour la ligne, il descendait des Carrache, et du Corrège par le relief. C'étaient la grâce des Italiens, la vigueur des Espagnols, la naïveté des Flamands, c'est-à-dire un idéal où se résumaient les perfections passées.

— Voilà mes pairs, Jérôme ! s'écria le peintre s'abandonnant à son exaltation ; voilà mon rang, voilà mes titres ; et pourtant, le croirais-tu ? je n'ai

trouvé que dédains et exclusion dans ce jury de malheur. Mes paysages, refusés! mes portraits, refusés! mes toiles de genre, refusées! Tout refusé, et à l'unanimité encore! Oh! quand la révolution n'aurait été faite que pour réduire en poudre ce conclave de pâtissiers, ce congrès de marmitons, qui disposaient souverainement de nos œuvres et de nos personnes, vouaient les unes au pilori et les autres à l'inanition, je trouverais encore qu'elle est digne des bénédictions des contemporains et de l'assentiment des siècles. Comment! dix hommes, réunis dans une salle basse du Louvre, avaient ainsi le pouvoir de condamner le Poussin dans son représentant le plus direct, Michel-Ange dans son interprète le plus audacieux! Ils étouffaient le génie en germe; ils coupaient les ailes à l'aiglon. Quel bâillon, Jérôme, et que je respire plus librement depuis que j'en suis délivré! Ils sont enfin brisés, ces Vandales, ces eunuques de l'art! ils sont rentrés dans le néant d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Et c'est la République qui nous a valu cela? Vive la République!

— Nous voici arrivés, Oscar.

— Jérôme, c'est plus fort que moi, vois-tu; ça m'échappe, ça me part. Quand j'y songe, il me vient

des rages dont je ne puis me défendre. Nous juger ! nous condamner ! nous, les grands ! nous, les forts ! nous, les glorieux ! nous, les hôtes des cimes inaccessibles ! Et qui sont-ils pour cela ? Des barbouilleurs d'enseigne, des paysagistes à la détrempe ? Voulez-vous donc rentrer sous terre, myopes et mirmidons, afin que les géants passent et dirigent l'œil du faucon dans les profondeurs de l'avenir ! Arrière, béquillards, arrière ! Place aux alertes et aux vigoureux !

Jamais je n'avais vu Oscar dans cet état ; sa barbe se chargeait de l'arriéré de ses colères, et présentait le spectacle le plus menaçant. A peine se calma-t-il en gravissant l'escalier du Louvre ; et pour le rendre à son état naturel, il ne fallut pas moins que l'aspect de son paysage favori. Ce fut alors une métamorphose complète ; l'irritation cessa, l'extase prit le dessus :

— Site de Rome, dit-il en s'arrêtant devant le tableau. Eh bien, Jérôme, avais-je tort ?

En même temps, il recula de deux pas, afin de se placer sous la perspective la plus favorable, et demeura livré à une muette contemplation. Rien n'était joué là-dedans ; il s'admirait de bonne foi. Après quelques instants de cette satisfaction silen-

cieuse il éprouva le besoin de m'y associer, et se retournant vers moi, il ajouta avec l'accent et la pose d'un tragique :

— Qu'en dis-tu ?

Le cas était embarrassant; je n'avais aucune illusion sur les sites de Rome. Il fallait ou violenter ma conscience ou le désobliger ; je pris un faux-fuyant et affectai de tenir les yeux fixés sur une toile qui avoisinait la sienne :

— Voilà bien des nudités, lui dis-je.

La moindre diversion suffisait pour qu'Oscar changeât de voie; je l'avais prévu, il n'y manqua pas.

— Des nudités, Jérôme? Qui parle de nudités? Y a-t-il réellement des nudités dans l'art? L'art est toujours chaste, mon cher ; et il est d'autant plus chaste, qu'il va plus loin dans le nu. Quoi de plus chaste que la Vénus de Florence? Mets-lui une draperie, et elle le sera moins.

J'avais enfin pu arracher l'artiste au premier site de Rome, et nous nous engageâmes dans les galeries en nous faisant jour, tant bien que mal, au milieu de la foule qui les encombrait. L'exposition républicaine était accessible aux ouvriers, et ils y accouraient à l'envi. C'était une scène animée et originale. Chacun émettait son avis, et souvent avec

beaucoup d'à-propos. Il y a, dans le peuple, un goût inné et surtout un sentiment de réserve qu'on ne blesse pas impunément. Aussi, n'entendait-on qu'un cri contre les impuretés et les platitudes qui souillaient les murs du Louvre. Quoi qu'en pût dire Oscar, cette invasion de la peinture plébéienne ne tournait guère au profit de l'art. Rien de plus triste, au contraire, que cette interminable exhibition; c'était un douloureux chapitre dans l'histoire des vocations manquées. Que de vanités se cachaient là-dessous! que de misères aussi! Vanités justement châtiées! Misères inévitables! La médiocrité dans les arts est plus qu'une erreur; c'est une profanation. Qui s'y livre, l'expie. De l'art au métier, il n'y a qu'un pas, et c'est la médiocrité qui le franchit. Sous mes yeux j'en avais mille preuves. Partout se révélaient un abaissement, une décadence visibles. Nulle inspiration, nul élan; beaucoup de folies, beaucoup d'écarts. L'originalité n'était qu'un masque, et le rire une contorsion. L'indiscipline même avait cédé à l'effet du temps; les rebelles d'autrefois, les aventureux retombaient dans les servitudes du plagiat.

Ces impressions se succédaient chez moi à la vue de tant d'œuvres dignes de pitié, et j'allais m'en

ouvrir à Oscar, quand je le vis s'arrêter brusquement devant un second cadre.

— Site de Rome ! s'écria-t-il de nouveau.

Il était dit que je n'en esquiverais aucun. Autant de sites de Rome, autant de stations ; j'en eus huit à subir. Enfin la patience m'échappa :

— Sais-tu que tout cela est bien misérable ? lui dis-je. Quelles turpitudes ! quelles horreurs !

— Voilà comme tu es, Jérôme, me dit l'artiste ; le sentiment des situations t'échappe tout à fait. Tu ne vois donc pas que nous assistons à une transformation, à une mue de l'art ? Au moyen âge, en face des gargouilles et des mascarons, qui eût dit que la renaissance allait venir ? Pourtant la renaissance était en germe dans le mascaron et la gargouille ? Vois la chrysalide, quoi de plus hideux ! elle renferme pourtant le papillon aux ailes moirées. Il en est de même de nos arts ; ils cherchent leur voie, ils la trouveront. Ils s'agitent dans l'obscurité pour se réveiller dans la lumière. Mais tu ne vois donc rien, aveugle que tu es ?

— Non, je te l'avoue ?

— Quoi, pas même les grandes écoles qui ont enfoncé leur tarière dans les boiseries de l'avenir ? Vrai, tu ne les vois pas ?

— Pas le moins du monde !

— Alors, c'est que tu tournes au bonhomme Tobie. Comment, tu n'aperçois pas l'école de l'empâtement, l'école révolutionnaire par excellence? Tiens, examine ce tableau ; c'est d'un maître. Vois comme c'est empâté. Je ne te demande pas si les figures y ont leurs proportions, les objets leur couleur naturelle. Là n'est pas le problème. Est-ce bien empâté, réponds?

— Que sais-je ?

— Admirablement, mon cher. Il n'y a que lui pour pétrir, empâter ainsi. Des monts et des vallées, voilà son tableau. Aussi, vois comme la lumière s'y joue, surtout vers les crêtes ; vois donc. Seul, il atteint ces effets ; c'est le roi de l'empâtement.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Qu'il empâte pour l'avenir. C'est un précurseur de la peinture à la truelle.

— Vraiment !

— Oui, mon cher ; mais viens plus loin ; voici l'école du glacis. Encore un maître comme l'autre, encore une école d'avenir. Celui-ci a le glacis dans ses attributions. Tu peux chercher son pareil en Europe ; tu ne le trouveras pas. Personne ne glace

comme lui. Le tout est de savoir qui l'emportera, du glacis ou de l'empâtement, de l'empâtement ou du glacis. Le dilemme est délicat; il partage les meilleurs esprits. Aurais-tu une opinion faite là-dessus?

— Dieu m'en garde!

— Je t'en félicite, le doute est sage; d'autant qu'il existe une troisième école d'avenir qui pourrait bien battre l'empâtement par le glacis et le glacis par l'empâtement, afin de s'établir sur leurs ruines et y fonder un empire sous les auspices de la volupté. Il s'agit de l'école des vues de dos : en as-tu entendu parler, Jérôme?

— Non, Oscar!

— On la cite pourtant, elle remplit les bouches des feuilletons et de la renommée. Les vues de dos ont un rôle à jouer dans les civilisations futures; elles peuvent exercer une influence féconde sur les progrès de l'esprit humain. Avant nous la vue de dos était peu connue. On demandait aux peintres de montrer les visages du bon côté. Erreur profonde, mon cher, et la meilleure preuve, c'est la vogue qu'a eue la vue de dos dès sa première entrée dans le monde. Pas d'hésitation dans l'opinion, point de partage dans les esprits. — Dieu! que c'est ça! s'est-

on écrié de toutes parts. Les grands succès se reconnaissent à cette unanimité. Depuis ce temps la vue de dos n'a fait que gagner du terrain. Elle règne aujourd'hui et menace les glacis et l'empâtement. Si elle parvient à rallier les effets de lumière, autre école d'avenir, elle pourra prétendre au sceptre universel et conduire les jeunes brosses vers la conquête de nos destinées. C'est une grande mission, mon cher, et plus d'une fois elle a rempli mes rêves. Mais les sites de Rome n'ont pu conquérir la place que la postérité leur assignera. Le siècle est injuste pour eux ; il n'en sent pas la valeur.

Cette plainte termina l'excursion pittoresque que le peintre venait de faire dans les domaines de l'art. Mon opinion n'en était pas ébranlée ; je n'en persistais pas moins à voir dans cet étalage de médiocrités un symptôme irrécusable de décadence. Les arts ont besoin surtout d'une règle respectée ; ils s'y inspirent et s'y meuvent. Ils y trouvent un frein contre l'intempérance de la pensée et les écarts de la main. Or, où est la règle aujourd'hui ? De quoi s'inspirer ? Où est la limite assignée au caprice ? Cette soif d'aventures qui a tout perdu a perdu les arts. Ils ont manqué au respect d'eux-mêmes, au soin de leur dignité. De là leurs désordres et leur chute.

Nous quittâmes le Louvre, et j'espérais rentrer chez moi pour me remettre du vertige que cause l'aspect de tant de toiles défilant sous le regard. J'avais compté sans mon compagnon. Il m'entraîna vers l'un des guichets du Carrousel :

— Où m'emmènes-tu ? lui dis-je. Ce n'est pas notre chemin.

— Viens, Jérôme, me répondit-il en exerçant sur moi un pression assez vive.

— Encore faut-il savoir où, ajoutai-je ; et en même temps je m'efforçai de quitter son bras.

Il me contint et ne voulut pas en démordre.

— Voyons, laisse-toi guider, Jérôme ; ne fais pas l'enfant.

— Où allons-nous alors ?

— Écoute, tu as vu mes sites ; c'est touché, n'est-ce pas ?

C'était abuser des forces et de la politesse d'un homme ; je ne répondis pas.

— Eh bien, poursuivit-il, ce n'est rien auprès de ce que tu vas voir. Prépare-toi à un effet merveilleux.

— Mon Dieu, Oscar.......

—C'est-à-dire, mon cher, que j'ai jeté là toute mon âme. Pas de réminiscence, pas d'emprunt. La flamme la plus vive, la création la plus vraie ! Tu

sais quel cachet Cimabüe donnait à ses vierges. Du naïf, du primitif; voilà ce que j'ai retrouvé. Tu vas voir!

— Quelle énigme!

— Elle est facile à deviner, Jérôme; j'ai concouru. Excuse-moi si je ne t'en ai pas fait la confidence. Que veux-tu? le génie a ses pudeurs. D'ailleurs je voulais agir par surprise et jouir de ta première impression.

— Du diable si je te comprends! répliquai-je irrité. Une surprise? et à quel sujet?

— Tu n'y es donc pas, Jérôme?

— Mais, non! non!

— Il s'agit de la figure symbolique de la République, mon fils! Concours public ouvert aux maîtres et aux écoliers. D'autres se sont tenus à l'écart; moi je n'ai pas dédaigné d'y descendre. Quelle création! Quelle idéalité vaporeuse! Tout ce que l'imagination peut rêver de gracieux et de pur! Tu en jugeras. Et tout d'un jet, mon cher, tout d'un jet.

Mon sort était fixé; j'avais à subir une seconde exposition. Volontiers j'aurais laissé là et l'œuvre et l'auteur. Mais se tirer des mains d'Oscar n'était pas chose facile. Il avait compté sur le spectacle de mon admiration, et à aucun prix il n'eût voulu

se départir de cette jouissance. Ses joies intérieures se trahissaient par des symptômes nombreux : l'œil était vif et animé, la barbe brillait de tout son éclat. Le visage exprimait l'épanouissement et cette confiance que donne la force. Il posait en homme heureux et content de lui. Une galerie renfermait les esquisses envoyées pour le concours; il me la fit traverser rapidement, et s'arrêtant devant l'un de ces chefs-d'œuvre :

— Tiens, me dit-il, voilà.

Je demeurai stupéfait : je ne trouvais pas un mot à lui répondre. Toute ma force suffisait à peine pour contenir le rire immense qui grondait en moi et ne demandait qu'à faire explosion. Qu'on se figure une vierge blême frappant d'un rameau d'olivier la Mappemonde qui s'entr'ouvre, et l'on aura une idée assez exacte du chef-d'œuvre d'Oscar. Seulement, ce qu'il est impossible de rendre dans aucune langue humaine, c'est le caractère de cette physionomie où l'artiste avait cherché la candeur, et n'avait rencontré que l'hébêtement. Un œil démesuré s'ouvrait sous un nimbe confus, et contemplait avec surprise ce globe fendu comme une grenade. L'artiste n'avait pas d'ailleurs dérogé à ses procédés habituels : des tons verts, ménagés avec

art, occupaient l'ensemble des terrains, et par d'insensibles gradations gagnaient jusqu'au visage de la Vierge. Toutes les harmonies concouraient de la sorte à l'effet général : harmonie de teintes, harmonie d'expression, harmonie de sentiment. Oscar était fondé à se prévaloir d'un fort bel ensemble.

— Eh bien ! me dit-il en homme qui provoque son juge et ne doute pas de l'arrêt.

— Eh bien... répondis-je d'une façon embarrassée.

— Est-ce la meilleure, reprit-il ?

— La meilleure de quoi?

— La meilleure des Républiques, Jérôme ! l'esquisse numéro un ! la reine du concours !

— Ah ! bien !

— Aurais-tu des doutes, par hasard ? Dis-le franchement ! je suis fait pour tout entendre.

— Dieu m'en garde !

— Je comprends ! l'admiration est trop vive pour se faire jour ! je m'y attendais. C'est que j'ai mis là-dedans, mon cher, tous les souffles de mon âme, toute la puissance de mon inspiration ! Comme ça vit ! comme ça marche ! Et le coloris, qu'en dis-tu?

— Un peu vert peut-être ?

— Nature, mon cher, nature ! Notre vierge en

est à l'âge délicat ! Aussi quelles formes juvéniles ! Ce n'est pas moi qui en aurais fait une nourrice du Morvan, comme le voisin. Regarde donc ces jattes de lait !

— C'est de l'hyperbole.

— Et cette République en mal d'enfant ! qu'en augures-tu ? Est-ce d'un grand prix qu'elle accouchera ? Quels emblèmes, bon Dieu ! Quels attributs ! Jérôme ! Jérôme, le talent est commun, mais le génie est rare.

— A qui le dis-tu ?

— Vois toutes ces esquisses : il y a de la main, du métier ; mais où est la conception, où est l'idée? Rien qui fasse rêver, rien qui emporte un homme à travers les espaces ! Je vois des Républiques assises, des Républiques debout, d'autres couchées, d'autres accroupies. Près de celles-ci, il y a des lions, des tigres; près de celles-là, quelques serpents. De loin en loin, des arbres, des palmes, enfin le mobilier de la création ; puis des sphères à volonté. Très-bien ; mais le mot profond, prophétique, inspiré, où est-il? Le discernes-tu ? L'entends-tu résonner dans les profondeurs de l'horizon ? Non, Jérôme, non ! C'est muet comme la pierre du tombeau ; tandis que le mien a toutes les mélodies de

la nature! La vierge frappe le globe, et il s'en épanche des trésors infinis. Vois-tu l'androgyne pourvu d'une double essence et d'une double fécondité? Il livre la clé des destinées et la sombre énigme du sphinx. Tout cela en quelques traits, sur une toile de quelques décimètres. Un peu de fusin ou d'encre de Chine, et le mystère du monde est dévoilé. C'est cyclopéen, c'est génésiaque; le génie humain n'ira jamais plus haut. Je n'ai eu qu'un tort, Jérôme, je le sens maintenant.

— Lequel, Oscar?

— Celui de concourir! On ne doutait pas de mon génie, on doutera de ma générosité.

C'est ainsi que le noble artiste se consolait des mécomptes dont sa carrière avait été semée. On avait beau l'abandonner, il ne s'abandonnait pas. Vingt fois son espoir avait été déçu et sa confiance trahie; il y persistait malgré tout. Au-dessus de ses échecs planait le sentiment de sa force et la bonne opinion qu'il s'en formait. Aussi, en retournant au logis, me disait-il avec cet aplomb qui lui était familier :

— Jérôme, quand tu écriras à madame Paturot, n'oublie pas de lui mander que j'ai obtenu, dans un concours public, l'exécution de la figure symbo-

lique de la République. Elle verra que je n'ai point dégénéré.

A l'appui de ces mots, son regard jetait des défis et sa barbe rayonnait.



CHAPITRE XVII.

Le scrutin de liste.

La principale affaire du jour, c'étaient les élections.

Pour la première fois, le suffrage universel devait être mis à l'épreuve. Ce que nos grands révolutionnaires, même au fort de leurs sombres expériences, n'avaient pas osé essayer, allait être pour nous le premier pas, l'œuvre du début. Le peuple ne déléguait plus ses pouvoirs, il les exerçait d'une manière directe. Entre lui et ses représentants, point d'intermédiaires ; c'est lui qui devait les choisir et les nommer. L'investiture ainsi donnée et reçue avait un caractère plus solide et plus solennel. Un lien sérieux se formait entre le mandataire

et le mandant, et les pouvoirs qui en résultaient formaient l'expression et l'émanation la plus vraie de la souveraineté de tous.

Dans cette consécration qu'un homme reçoit des mains populaires, il s'attache un charme secret et un légitime orgueil qu'on sait mieux éprouver que définir. Il semble que des milliers d'âmes correspondent à une seule âme, et que cette voix n'est qu'un écho de milliers de voix. Une sorte d'identification s'opère alors entre les sentiments de l'élu et de ceux qui l'élisent, de manière à ce que aucune douleur isolée ne reste sans sympathie, aucun droit légitime sans défense et sans appui. Ce sont autant d'anneaux d'une chaîne volontaire qui va du représentant au département, et du département à la patrie. Dans une sphère si vaste, point de petits intérêts ni de servitudes partielles, mais seulement ce suprême intérêt qui embrasse l'honneur et le salut du pays ; et pour servitude, le devoir de combattre jusqu'au bout, et de mourir au besoin sous le drapeau parlementaire.

En face de cette gloire et de ces périls, bien des aspirants s'offraient aux chances du scrutin. Dans le nombre, il en était de naturellement désignés ; d'autres avaient plus d'efforts et de preuves à faire.

On allait au devant des ouvriers, à Paris surtout; en province, quelques cultivateurs se mettaient sur les rangs ou s'y laissaient mettre. De toutes ces candidatures, la seule qui m'intéressât vivement était celle du meunier Simon. J'y voyais l'œuvre de Malvina, et, jusqu'à un certain point, la base de nos combinaisons futures. Ma femme avait bien jugé les hommes nés dans ce siècle d'airain, et grandis sous le règne des gens d'affaires. Leur vertu n'était guère qu'un vernis; au premier frottement, on l'avait vue disparaître. L'abus des influences s'exerçait déjà, et il importait d'avoir dans la main un homme qui eût le crédit de se faire écouter. Plus je suivais Malvina, plus sa pénétration m'étonnait. Comme en un clin d'œil, elle avait tout compris, tout deviné, et avec quelle promptitude elle avait dressé ses batteries! En lui imposant des jupons, la nature s'était trompée; elle en eût remontré aux diplomates les plus fins, et fait un bien grand chemin dans les ambassades.

Quoi qu'il en soit, j'avais, dans ce mouvement électoral, le regard tourné vers la province, et m'inquiétais des incidents de la lutte qui s'engageait. Ma femme ne me laissait pas sans lettres; elle avait soin de me tenir au courant. Rien ne se

faisait dans l'intérêt de Simon qu'elle ne me l'écrivît. C'étaient de petits détails qui tous s'accordaient à présenter les chances comme favorables. Il ne restait plus qu'à fixer, entre les arrondissements, un scrutin de liste qui fût commun à tous, afin de porter l'effort sur les mêmes noms. Voici comment elle me rendit compte de ce résultat :

« Mon chéri,

» Nous triomphons sur toute la ligne des arron-
» dissements; c'est enlevé, conclu, arrangé. Qua-
» tre tremblements de terre et deux choléras ne
» pourraient aujourd'hui empêcher Simon d'être
» représentant du peuple. La chose est faite ou a
» peu près ; c'est comme un mariage auquel il ne
» manque que les formalités. Avant huit jours,
» M. le maire y aura pourvu.

» Je vais maintenant te raconter comment cela
» s'est passé. Il s'agissait de s'entendre d'arrondisse-
» sement à arrondissement, et tu sais comme en gé-
» néral ils font bon ménage. Il suffit que l'un dise
» blanc pour que l'autre dise noir, et d'ailleurs ils
» ont toujours à se chamailler, qui pour une route,
» qui pour un ruisseau, sans compter qu'ils se pré-

» tendent tous trop imposés, et les autres trop peu.
» Ça ira ainsi tant que vivra le monde, et ceux
» qui croient qu'on s'embrassera un jour à l'unanimité doivent appartenir à la famille des potirons et des concombres. Dans tous les cas, je
» n'irai pas me loger dans leurs établissements :
» j'ai la main vive, je leur donnerais trop de souci.

» J'en reviens à dire, mon chéri, qu'il fallait
» s'entendre avec les autres arrondissements et
» composer ce qu'ils appellent un scrutin de liste.
» C'est à savoir que chaque arrondissement présenterait ses noms, et qu'ensuite on ferait un triage.
» Rien de mieux; j'avais mon thème fait, comme
» je te l'ai marqué. Je présente Simon. Le nom ne
» soulève point de difficultés. Seulement des autres
» arrondissements on écrit : Va pour Simon, nous
» irons à Simon, mais il faut le connaître. Oui,
» mon mignon, voilà leur prétention à ces gens-là.
» Un candidat qu'on leur donnait garanti et de
» confiance, ils ont voulu le voir. Juste comme les
» bêtes qu'on promène en foire. Vois-tu d'ici notre
» Simon obligé d'aller de village en village et d'y
» jaser avec les autorités? C'était inquiétant ; mais
» comment faire? Les arrondissements s'obstinaient;
» ils voulaient le voir. Peut-être tenaient-ils à s'as-

» surer qu'on ne les faisait point voter pour un nègre.

» Quand j'ai vu cela, mon mignon, j'ai bien vi-
» tement pris mon parti. Puisqu'il faut que Simon
» y aille, me suis-je dit, j'irai aussi. Je ne connais
» pas les autres arrondissements : c'est une belle
» occasion pour les visiter. On les dit très-salubres ;
» il y a même des curiosités ; je verrai tout cela.
» Quant à lâcher Simon, merci ! on me le chan-
» gerait en nourrice. Et puis, qui sait ? s'il avait be-
» soin de conseils ? il se forme sans doute ; mais les
» autres arrondissements vont se montrer bien au-
» trement chipoteurs que celui-ci. Et s'il allait rester
» sur les dents ! Et s'il allait leur déplaire ! Pas de
» ça, Lisette, il faut que Simon réussisse partout,
» et j'y veillerai en personne. D'ailleurs, tant qu'il
» serait loin, j'aurais des papillons noirs dans la tête.
» Je rêverais des désagréments gros comme des mai-
» sons et des bêtises grosses comme des montagnes.
» Il me semblerait qu'à tout instant Simon se casse
» le nez, et il ne faut pas qu'un futur représentant
» se détériore cet organe. Bref, ni une ni deux ;
» j'irai avec Simon, je servirai d'escorte à Simon.
» C'est un voyage d'agrément, et s'il y a quelque
» ennui à essuyer, j'y ferai face. Je suis bon cheval
» de trompette, je ne crains pas le feu.

» Aussitôt dit que fait ; j'embarque Simon dans
» un cabriolet avec quelques vivres, je me mets à
» côté de lui ; il prend les guides, et nous partons.
» Juste comme un préfet en tournée, mon chéri,
» ou, si tu l'aimes mieux, comme un voyageur de
» M. Farina, le véritable. Nous avions une jument
» qui allait un petit trot, à nous enlever trois lieues
» à l'heure, et je souhaite à Simon de tenir les rê-
» nes de l'État comme il tient celles d'un cheval.
» C'est un bon cocher ; il fera un fameux repré-
» sentant. Cependant, tout en poursuivant notre
» chemin, je me mets à le styler, à le former. Il
» faut te dire, mon mignon, que l'une des pré-
» tentions des autres arrondissements est d'être
» plus républicains que le nôtre, plus anciens,
» plus authentiques et plus foncés en couleur.
» Voilà un singulier goût ; c'est le cas de dire qu'il
» n'en faut pas disputer. Toujours est-il qu'il ne
» nous regardaient pas comme assez purs pour
» eux. Nous n'avions ni leur date ni leur féro-
» cité. Dame ! que veux-tu? le plus bel arrondis-
» sement du monde ne peut donner que ce qu'il
» a : on n'est pas féroce à son gré, et tout le monde
» n'a pas le goût dépravé d'accommoder les gens
» à la crapaudine.

» Il fallait pourtant sauver Simon, le sauver à » tout prix. Avec de la prudence, c'était aisé. On » ne repoussait pas mon candidat; un meunier » souriait à ces purs des purs. Il flattait leurs goûts. » Mais on exigeait qu'il se prononçât et qu'il don- » nât des gages. C'est là-dessus que je l'entrepris. » — Simon, lui dis-je, quel est l'état de vos pou- » mons? — Mais très-bon, Madame, qu'il me ré- » pondit. — Avez-vous votre voix tout entière, la » plénitude de vos moyens? — Oui, Madame, je » le crois. — Eh bien! mon ami, exercez-vous à » crier : Vive la République! — Vive la Républi- » que! s'écria-t-il. Je n'ai jamais ouï un timbre » plus pur et plus net. L'organe était en parfait état » de service. — Maintenant, mon ami, ajoutai-je en » poursuivant le cours de mes recommandations, » ménagez-vous pour l'instant solennel; mais lors- » que nous serons arrivés dans le chef-lieu de l'ar- » rondissement, prodiguez vos moyens, envoyez- » leur dans le conduit de l'oreille des : Vive la Ré- » publique! qui ébranlent jusqu'à leurs cerveaux. » Le succès est à ce prix, entendez-vous? — Oui, » Madame. — Et vous n'y manquerez pas, Simon? » — Vous le verrez, Madame.

» Cela n'a pas manqué, en effet; mon Simon

» est un goguenard qui se tire des situations déli-
» cates avec un tact et un esprit dont tu n'as pas
» d'idée. Il est parvenu à pousser vingt-deux fois
» le cri de : Vive la République! et cela sans af-
» fectation. Je l'ai suivi de la croisée de l'auberge
» où j'étais descendue; il n'a pas bronché, pas
» fait un faux pas; il a gardé tout son calme,
» toute sa dignité. C'est décidément un homme
» entièrement parlementaire. Il est né pour la re-
» présentation. Sa méthode est de ne pas se prodi-
» guer, mais de développer dans leur plus beau
» jour sa carrure athlétique et ses joues parées de
» vermillon. On voit là-dessous un cœur heureux
» dans une enveloppe florissante. C'est assez pour
» lui gagner les esprits.

» Aussi le premier arrondissement fut-il vite
» subjugué. Les autorités parlèrent de donner au
» candidat un dîner patriotique à vingt sous par
» tête; mais Simon préféra se dérober à cet hon-
» neur dangereux. Il avait réussi; c'était l'impor-
» tant. Pourquoi prodiguer ses vivats en pure
» perte, au risque de les voir perdre de leur éclat
» dans les arrondissements voisins? Il prit donc
» congé et fut reconduit avec tout le cérémonial
» dont la localité est susceptible. Il était entré dans

» la ville avec le titre de candidat imposé, subi ; il
» en sortait escorté de l'enthousiasme qui s'attache
» aux candidats adoptifs.

» Voilà, mon mignon, l'histoire de notre début.
» Une affaire enlevée ! Il a suffi que Simon parût
» pour tout subjuguer ; c'est un rude vainqueur.
» Moi, je n'ai joué là-dedans que le rôle de souf-
» fleur et de témoin ; mais c'était curieux, je te
» l'assure. Il fallait voir les gros bonnets de l'en-
» droit se réunissant pour dominer les vivats de
» Simon, et n'y pouvant parvenir. Dieu ! la belle
» basse que cela va faire dans le parlement ! Pourvu
» que la salle y résiste ! On bâtit si mal aujour-
» d'hui !

» Les autres arrondissements ne résistèrent pas
» davantage à notre assaut. Simon les aborda avec
» les mêmes moyens, et ils cédèrent avec la même
» bonne grâce. Il plaît généralement, c'est un fait
» acquis. J'ai eu la main heureuse. Au besoin, il
» parle, et pas mal, vraiment. Il a des images à lui
» qu'il emprunte à son moulin et qui font un
» prodigieux effet sur l'auditoire. Aussi, on lui de-
» mandait l'autre jour s'il croyait que le gouverne-
» ment dût procéder à des épurations de fonction-
» naires. Cette question cachait un piége ; Simon

» le comprit. On voulait lui rendre hostiles ou ceux
» qui sont dans les emplois, ou ceux qui y visent.
» Que fit notre candidat? Il s'en tira par un apolo-
» gue, à la manière de l'antiquité. — Lorsque la
» meule tourne, dit-il, le blutoir a aussi des de-
» voirs à remplir; qu'il sépare le son de la farine,
» c'est son rôle. Quant au meunier, cela ne le re-
» garde point. Seulement, si le blutoir devient
» mauvais, s'il fait mal son service, il le change.
» — Voilà l'homme, mon mignon, un être ingé-
» nieux, avisé et difficile à surprendre. Encore
» quelques leçons, et il nous en remontrera à tous.
» Ces gens de campagne ont la finesse de l'ambre.

» Maintenant veux-tu, mon chéri, que je te dise
» toute ma crainte, là, franchement? J'ai peur que
» ce garçon ne nous échappe. Une fois représen-
» tant, s'il allait nous fausser compagnie? Et moi
» qui aurais fait en pure perte une tournée de dé-
» partement avec lui! Moi qui l'aurais créé, porté,
» conduit jusqu'au pinacle! Ce serait dur. J'ai déjà
» eu plusieurs fois cette mauvaise pensée, et je m'en
» repens. Il ne faut pas supposer le mal à venir,
» c'est déjà bien assez de celui qui existe.

» Hier les arrondissements se sont assemblés
» ici pour s'entendre sur les listes à dresser. Chacun

» d'eux avait envoyé cinq délégués. On y a fort dis-
» cuté ; on s'y est même administré de petites
» poussées, mais j'ai eu la satisfaction de voir que
» Simon a été mis sur-le-champ hors de combat.
» Tous les arrondissements s'honorent de le por-
» ter. La lutte n'a eu lieu que sur les autres candi-
» dats, et je n'y prends qu'un intérêt fort médiocre.
» Simon est sur toutes les listes, et ce sera cet illus-
» tre nom qui sortira le premier de l'urne du scru-
» tin. Quelle gloire pour un meunier ! Le souvenir
» en vivra longtemps dans sa famille. C'est pour
» lors qu'il va crier avec son timbre le plus écla-
» tant : Vive la République ! Il dit cela magnifi-
» quement. Un organe plein, velouté et soutenu.
» Il étonne surtout dans les cordes graves.

» En songeant au métier que je fais ici, il me
» prend parfois, Jérôme, des accès de fou rire.
» J'aurais pu bouleverser le département et mettre
» le commissaire en compote ; il ne m'a manqué
» que de le vouloir. Dieu du ciel, quelles marion-
» nettes que ces hommes ! Je me suis mis en tête
» de faire un représentant ; j'aurais tout aussi bien
» fait un empereur. Ces moutons qui, dans quel-
» ques jours, iront déposer leur vote, ne sau-
» ront pas seulement qui ils portent ni pourquoi.

» Ils prendront un bulletin tout fait des mains du
» curé, ou du maire ou du notaire, et le mettront
» dans l'urne sans seulement l'ouvrir; c'est une
» comédie, mon chéri, et les mieux avisés sont
» ceux qui tiennent les ficelles. La pièce est la
» même ; les masques seuls sont changés.

» Adieu ; je compte partir peu de jours après
» l'élection ; je t'aviserai mieux. Alfred m'a écrit ;
» je ne suis pas contente de lui. Il me dit, avec
» beaucoup de sérieux, qu'il ne sait pas si deux
» chambres valent mieux qu'une chambre unique,
» et si la magistrature doit procéder de l'élection.
» Ces scrupules l'arrêtent, ajoute-t-il. Je copie sa
» lettre, car tu n'y croirais pas. Ah ça! dis-moi, est-
» ce tout ce qu'on leur apprend à l'institution ? Dans
» ce cas, il faudrait le retirer, car on nous le gâte.
» On nous en fera un pédant et un raisonneur. S'il
» le prend ainsi avec moi, nous aurons à compter.
» J'aime qu'on marche et qu'on marche droit. Voyez
» le beau morveux pour s'inquiéter des chambres
» et de la magistrature! Ah ! si j'étais à Paris, quel
» galop j'administrerais à ses professeurs! Quand
» les enfants sont bien menés, ils ne tombent pas
» dans ces fadaises! Des constitutions! comme si

» ça le regardait, les constitutions ! Donne-lui sur
» les doigts, Jérôme.

» Ton épouse triomphante,

» MALVINA.

» *P. S.* Attention, c'est toujours le dernier mot » qui est le meilleur. Jérôme, on m'a tenu des » propos sur votre compte. On dit que vous menez » à Paris une vie de Balthazar. Je n'en crois rien ; » mais si j'y croyais ! Enfin, n'importe ! Dans » quelques jours, je te regarderai entre les deux » yeux. »

Pendant que la province s'agitait dans un cadre restreint, Paris était le siége d'émotions plus vastes et plus sérieuses. Les candidatures se débattaient devant le public, devant les clubs. Elles tapissaient les murs et couraient les rues sous forme de manifestes. Le titre le plus irrésistible était celui d'ouvrier ; c'était à qui s'en décorerait. Quand on n'y arrivait pas de front, on prenait des biais, des déguisements. On était alors fils d'ouvrier, ouvrier de la veille, ouvrier du lendemain. Ceux qui n'étaient ouvriers à aucun degré se rattachaient à une autre combinaison : ils n'étaient point ouvriers, mais

ils auraient pu l'être. A défaut de la chose, ils jouaient sur le mot. D'autres allaient plus loin ; ils endossaient la blouse et se croyaient du peuple parce qu'ils en avaient le vêtement. Singulier temps ! mœurs étranges !

On parle de flatteries dispensées aux rois et du poison qu'elles recèlent. Le peuple eut alors des flatteurs comme monarque n'en eut jamais, et son âme demeura longtemps inaccessible au venin. Il ne crut qu'en lui-même et ne se livra qu'à bon escient. On avait beau se prostituer autour de lui en adorations sans fin et en hymnes sans mesure. Il comprit que ces hymnes cachaient un piége et ces adorations un calcul. Il ne voulut se rendre complice ni d'une spéculation ni d'une vanité. Les chants duraient encore, l'encens fumait toujours, que depuis longtemps l'idole se refusait à ces hommages.

Les circonstances ajoutaient à ce culte un aliment de plus. L'élection approchait, et sous l'empire du suffrage universel, le peuple allait y jouer un grand rôle. L'avoir pour soi, c'était le succès. De quelque côté qu'il portât ses cent cinquante à deux cent mille voix, il était sûr de faire fléchir le plateau de la balance. Aussi, que de candidats à ses pieds ! que de phrases alignées en son honneur ! Les

sultans de l'Asie n'ont pas de cour plus servile que celle dont le peuple était alors entouré ; pour le mieux séduire, on empruntait à l'Orient les magnificences de son langage. En lui toute sagesse et toute vertu ; il alliait la force du lion à la prudence du serpent. Son génie ressemblait à ces fleurs sauvages qui remplissent le désert de leurs parfums ; il pénétrait sans être vu ; il était l'essence de mille calices obscurs. Ainsi du reste ; on devine jusqu'où va un instrument monté sur ce ton, et quelles fantaisies brillantes il exécute. Le refrain seul variait peu ; c'était toujours : Me voici, nommez-moi.

Nommez-moi, nommez-moi ! ce cri de l'âme couvrait les murs de Paris. Huit cents candidats éprouvaient à la fois le besoin d'être élus et adressaient au peuple ce vœu éploré. L'expression n'en était pas toujours la même ; elle comprenait plus d'une nuance. Suivant le besoin, la circulaire se transformait; elle avait le ton digne ou suppliant, visait à l'éloquence ou à la profondeur. Les contrastes abondaient ; le trivial près du sublime, l'humble faute de grammaire près de l'antithèse épanouie dans toute sa majesté. Jamais le genre ne s'était élevé à cette hauteur et n'avait fourni un si

grand nombre de modèles. Je les suivais avec attention et les recueillais avec un soin curieux : il est des choses qui ne doivent pas être perdues par la postérité. Dans l'intérêt de nos neveux, voici quelques échantillons, choisis entre mille.

CIRCULAIRE DE SENTIMENT.

« Citoyens,

» Nommez-moi. Les intérêts du peuple ont été
» la préoccupation de ma vie entière. J'ai connu le
» peuple et je l'ai aimé. Mieux on le connaît, plus
» on l'aime. Quelle philosophie profonde ! quelle
» poésie naïve ! Peuple, tu as toutes les grâces,
» comme tu as toutes les vertus !
» Nommez-moi !

CIRCULAIRE DE CONSPIRATION.

« Citoyens,

» Nommez-moi, nommez l'homme qui vous
» parle. Il a le droit de parler haut ; il porte les

» stigmates des fers de la royauté : il a connu les
» oubliettes de la monarchie. Tandis que d'autres
» pactisaient avec le pouvoir et se laissaient cor-
» rompre en secret par l'or des tyrans, lui ne sa-
» vait qu'opposer sa poitrine au fer des séides. Ce
» qu'il a souffert pour le peuple, demandez-le aux
» cabanons du mont Saint-Michel et à cette paille
» humide qui recevait son corps exténué. Entre
» nous, peuple, les preuves sont faites, les gages
» sont donnés. Je suis un des martyrs de ta cause ;
» vois mes plaies. Pendant que tu souffrais, je
» conspirais. Tu souffres encore, je conspire
» encore. Je conspirerai tant que tu souffriras. La
» prison, ça me connaît ; elle est l'orgueil et le
» délassement des âmes en dessous et des existen-
» ces méditatives.

» Nommez-moi ! »

CIRCULAIRE DE PATRONAGE.

« Citoyens,

» Je me présente à vous, tenant d'une main
» l'illustre Pierre, de l'autre l'illustre Paul. Voilà

» mes cautions. On irait loin pour en trouver de
» plus honorables.

» L'illustre Paul vous dira ce qu'il pense de
» moi, et j'invite l'illustre Pierre à en faire autant.
» Ce que l'illustre Pierre ne vous dira pas, l'illus-
» tre Paul s'empressera de vous le dire. Vous le
» voyez, je ne lésine pas. Un répondant à droite,
» un répondant à gauche ; j'espère que je vous fais
» bonne mesure. Et quels répondants !

» J'ajoute que, dans le cours de ma carrière po-
» litique, j'ai toujours bien placé mes relations.
» L'illustre Joseph, dont nous déplorons la mort,
» aimait à me prodiguer les poignées de main.
» Que de choppes de bière j'ai vidées avec le célè-
» bre Gabriel ! et que de pipes j'ai cédées au fa-
» meux Balthazar, toutes pourvues de leurs culot-
» tes ! Je vous invoque encore, soleils du jour,
» astres du moment, Sébastien, Michel, Nicolas,
» Pancrace et vingt autres : n'étais-je pas de vos
» amis ? N'avons-nous pas battu la semelle ensem-
» ble dans les hivers rigoureux ? N'avons-nous
» pas partagé la pomme de terre frite de l'amitié
» et vidé la cruche de l'espérance ?

» Voilà, peuple, mes appuis naturels, mes frè-
» res, mes pairs. Ils sont sur les cimes et je veux

» m'y élever. Ils m'appellent à eux et j'y vole.
» L'illustre Paul me désire, et l'illustre Pierre
» m'attend. Tu ne voudras pas me tenir plus
» longtemps éloigné de ma société.

» Nomme-moi ! »

CIRCULAIRE DE PURETÉ.

« Citoyens,

» La vie est un miroir ; un souffle suffit pour la
» ternir. Je vous livre la mienne ; vous verrez
» quel cristal !

» Je suis le pur des purs, la fleur des primitifs !
» En me nommant, vous irez au tuf de la Répu-
» blique. D'autres l'ont reniée, moi jamais. J'ai
» toujours vécu dans son atmosphère ; et quand
» elle a connu le malheur, je l'ai nourrie de mes
» mains. Voilà ce que j'appelle de la pureté. Et
» aujourd'hui qu'il s'agit de passer du pain sec à
» une organisation substantielle, tout le monde
» voudrait mettre la main dessus. Arrière, glou-

» tons, arrière! Les purs n'admettent que les
» purs.

» Citoyens, si vous avez le moindre sentiment
» de justice, empêchez que des intrus ne viennent
» nous rogner notre part.

» Nommez-nous! Nommez les purs des purs! »

CIRCULAIRE D'ORIGINE.

« Citoyens,

» Je suis fils d'un Constituant et par conséquent
» du bois dont on les fait. Mon père a vécu dans
» l'intimité des Mirabeau et des Lameth; c'est
» assez vous dire que je manquerai à l'Assemblée
» si vous ne m'y envoyez pas. J'oubliais d'ajouter
» que mon auteur a occupé la tribune avec éclat,
» et vous ne sauriez contester que ce ne me soit
» là un titre.

» Permettez-moi de rappeler un seul fait pour
» mieux éclairer votre choix. Après l'événement
» de Varennes, lorsque le roi fugitif fut ramené à
» Paris, mon père, qu'unissaient à Barnave des

» rapports d'amitié, crut remarquer chez ce Con-
» stituant un secret retour vers la famille royale.
» L'image de la reine poursuivait le jeune tribun.
» — Tiens-toi bien, Barnave, s'écria mon père
» avec un stoïcisme digne de cette âme pure. Le
» mot est resté.

» C'est assez vous dire ce que nous sommes, ce
» que nous valons. Nommez-moi ! »

CIRCULAIRE DE DATES.

Citoyens,

» Je suis né le 1er août 1772. La révolution me
» fit soldat; je conquis tous mes grades sur le
» champ de bataille. Le 5 février 1793, je passai
» brigadier à l'armée du Rhin ; le 18 mars 1794,
» je fus promu au grade de sous-lieutenant. C'était
» la belle époque. Je fus fait successivement lieu-
» tenant le 28 août 1794, capitaine le 25 juillet
» 1795, major le 6 avril 1796, chef de bataillon
» le 6 décembre 1797, lieutenant-colonel le 27 mai
» 1798, colonel le 8 juin 1799, général de bri-

» gade le 16 septembre 1802, général de division
» le 18 octobre 1808.

» Voilà mes services. Nommez-moi ! »

CIRCULAIRE DE SPÉCIALITÉ.

« Citoyens,

» Il faut que toutes les industries soient repré-
» sentées à l'Assemblée nationale. S'il y manquait
» un seul organe des intérêts du pays, l'expression
» n'en serait ni véridique ni complète.

» Je suis fabricant de guimbardes ; qui ne con-
» naît cet instrument inoffensif? Pour en tirer des
» sons enchanteurs, le moindre art suffit. C'est
» la joie de l'homme fait, l'orchestre naïf du pre-
» mier âge. Et pourtant la guimbarde n'occupe
» pas, dans l'ensemble de l'harmonie française, le
» rang qui lui appartient. On la méconnaît, on la
» délaisse. L'envie qui s'attache au mérite ne l'a
» point épargnée. Un mot explique tout ; elle n'a
» pas été défendue.

» Que les fabricants de guimbardes s'unissent

» pour l'affranchir ; qu'ils me portent comme l'a-
» vocat naturel de leur industrie. Oui, que le
» scrutin nous venge d'un long abandon ! Il y a
» tant à dire sur les charmes de ce produit manu-
» facturé, sur les bras qu'il emploie, sur les tra-
» vaux accessoires qu'il alimente ! l'acier et le fil
» de laiton lui servent de base et ne sauraient s'en
» séparer. Tout s'enchaîne dans les arts. En ser-
» vir un, c'est les servir tous.

» Ainsi, fabricants, allez au scrutin et votez
» comme une seule main frappant la même guim-
» barde.

» Nommez-moi ! »

CIRCULAIRE D'UN DIEU INACHEVÉ.

« Citoyens,

» Les temps sont venus. Trop peu d'hommes
» vivent du produit net. La loi de la production
» n'est point fixée. Le vieux monde et la vieille
» économie politique s'écroulent. Malthus a fait
» son temps. Il est urgent de prendre un parti.

» Nommez-moi !

» Vous comprenez, sans que j'insiste, que je » suis l'organe d'un principe supérieur, et que » j'apporte une révolution à la terre. Les trois » quarts des Français ne mangent pas de pain; » huit millions tout au plus mangent de la viande. » C'est la vieille économie politique qui les con» dannait à cela, et Malthus aussi.

» Nommez-moi!

» Je pourrais vous dire sur-le-champ mon secret, » j'aime mieux vous le faire attendre indéfiniment. » Je suis prêt à recevoir vos adorations; c'est tout » ce que ma dignité me permet. Quant à pronon» cer mon dernier mot, impossible. Jamais ça ne » se fait. Demandez aux dieux de l'antiquité. Tou» jours des nuages autour d'eux. C'est humide, » mais on s'y fait. J'ai mon nuage; serais-je dieu » sans cela?

» Nommez-moi! »

CIRCULAIRE DE RICOCHETS.

« Citoyens,

» Avant de me présenter à vos suffrages, j'ai » voulu m'assurer du concours de divers corps d'é-

» tat. En prenant ce soin, j'asseyais ma candida-
» ture sur la base inébranlable du nombre.

» J'ai donc écrit aux forgerons, et voici ce qu'ils
» m'ont répondu :

» *Nous vous portons dans nos cœurs et sur nos en-*
» *clumes. Comptez sur nous.*

» Pareille provocation avait été faite aux serru-
» riers ; la réponse a été péremptoire :

» *A vous nos limes et nos marteaux ; c'est assez*
» *vous dire que vous aurez aussi nos voix.*

» Il me manquait les menuisiers ; c'est un état
» puissant, et je devais tenir à son concours. Il
» s'est exécuté dans les termes suivants :

» *Nos rabots et nos vilebrequins vous sont dévoués.*
» *Vous les verrez à l'œuvre.*

» Tels sont, citoyens, les témoignages que j'ai
» recueillis ; il ne vous reste plus qu'à y joindre
» les vôtres.

» Nommez-moi ! »

LA CIRCULAIRE EN OURAGAN.

« Citoyens,

» Tête et sang ! mort et damnation ! On trahit le
» peuple, on dépouille le peuple. Oui, peuple, on
» te dépouille, on te trahit. Aux armes, citoyens !
» Ouvriers, aux barricades ! Voyez les promesses et
» voyez les faits ! Comparez. C'est le parjure, c'est
» la déloyauté érigée en système. On veut encore
» s'engraisser des sueurs du peuple ; rien n'est
» changé, si ce n'est quelques noms. Fondons des
» balles ! soulevons les pavés ! O peuple, peuple,
» que vas-tu devenir ? Tes élus, ces hommes de
» ton choix, qui te trompent ! Tête et sang ! mort
» et damnation !

» Heureusement me voici ! Je me porte fort pour
» ton salut.

» Nomme-moi ! »

LA CIRCULAIRE A L'OUVRIER.

« Citoyens,

» Fils d'ouvrier, neveu d'ouvrier, cousin d'ou-

» vrier, gendre d'ouvrier, oncle d'ouvrier, père » d'ouvrier, j'aurais pu être ouvrier moi-même, si » les circonstances s'y fussent prêtées.

» Que dis-je? ouvrier, je le suis et plus que qui- » conque. Ouvrier? oh! oui, ouvrier! C'est une » qualité dont je suis fier et que je n'échangerais » contre aucune autre. C'est si beau d'être ouvrier » et d'en porter le nom! Ce nom, je le revendique. » Je m'en décore, j'en suis glorieux. Ouvrier, » comme cela remplit la bouche! Ouvriers, mes » frères, dans mes bras, vite dans mes bras! Échan- » geons nos accolades fraternelles. Aux palpitations » de mon cœur, je sens que je suis digne d, vous! » Ouvrier? oui, je le suis; qui m'en contesterait » l'honneur?

» Je suis ouvrier de la pensée.

» Donc, ouvriers, voici l'un des vôtres, l'un de » vos plus humbles, de vos plus dévoués; que vos » cœurs répondent à son cœur!

» Nommez-moi! »

Ainsi s'exprimaient les circulaires; on voit quelle échelle d'idées, quelle variété de tons elles parcouraient. Puis, dans ces variétés même, que de nuances! La catégorie des dieux inachevés en fournis-

sait huit ou dix, et se multipliait par les symboles. Une part en revenait également aux souvenirs impériaux : c'était alors le ton et l'allure de nos plus glorieux bulletins ; l'odeur de la poudre, les roulements du tambour, l'œil et les serres de l'aigle. Les Alpes étaient franchies, l'Europe frémissait sous notre pied conquérant. Évocations d'un passé presque mythologique! La circulaire y puisait à pleines mains, et jetait ses prestiges aux passions du moment. Tout servait d'enseigne et de levier. Aucune fibre du cœur qui ne fût réveillée ; aucune croyance, aucune religion qui ne fussent mises en jeu. La circulaire n'omettait rien, n'oubliait rien. Elle avait des notes désespérées pour les âmes sensibles, des notes véhémentes pour les esprits impatients ; elle passait des images sombres aux douces fantaisies, et variait ses perspectives au gré des événements et suivant les besoins de la candidature.

C'est dans cette sphère de prétentions et d'efforts que s'agitaient les individus ; en dehors d'eux, les partis cherchaient à se reconnaître et à se grouper. Sur un terrain si nouveau, l'allure était incertaine, le pas hésitant, on pouvait s'attendre à toutes les erreurs, à toutes les surprises. Elles ne manquèrent pas.

CHAPITRE XVIII.

Les grands jours.

Sous la pression des événements, il s'était opéré dans le pays un déplacement soudain de positions et de rôles. Quelque soit le régime en vigueur et quelque exclusif qu'on le suppose, il est rare que le mouvement naturel de l'opinion ne mette pas en relief, pour le combattre ou le soutenir, les hommes les plus éminents, les intelligences les plus exercées. Consacrée par le choix, cette élite y ajoute les bénéfices et la sanction de l'expérience. Vieillie aux affaires, elle s'y forme et les étudie. Qu'elle approuve ou qu'elle censure, c'est avec un entier dis-

cernement. Si elle se trompe, ce n'est pas faute de lumières.

D'un trait de plume, la révolution prétendait exclure des conseils du pays cet ensemble de forces et de facultés. Elle préludait par l'ostracisme. De l'ancien personnel législatif elle n'acceptait rien : tout au plus en ajournait-elle l'emploi à des temps éloignés. C'était une proscription en masse, un interdit universel. Point d'exception, pas même pour ceux qui avaient conduit le siége contre les pouvoirs déchus, un siége aussi long que celui de Troie. Point de grâce, ni pour le caractère, ni pour le talent. Le pays devait trouver, en dehors de ceux qu'on repoussait brutalement, assez d'esprits dévoués, assez de mérites réels, assez de nobles cœurs, assez de bras capables de porter le poids des affaires. C'était la fable du rameau d'or ; aux tiges coupées allaient succéder d'autres tiges d'un métal plus pur.

Ce fut à propos des élections que se manifesta, dans son plus beau jour, ce système issu de la loi des suspects. Plus d'anciens! c'était le mot d'ordre, répété à l'envi. Place aux capacités nouvelles! place surtout aux opinions vérifiées et pour la date et pour la couleur! Rien en dehors, rien qui n'eût ce cachet.

Afin de réaliser ce vœu fraternel, on eut des bureaux d'épuration, et un dans le nombre qui entreprit de dicter des choix à la France entière. Il prenait les candidatures à l'entreprise, et expédiait au besoin des commis-voyageurs pour aider au placement. Il avait à sa main des moyens de publicité, des journaux, des prospectus, des affiches. Tout candidat revêtu de son étiquette circulait franc de port, et au besoin le gouvernement ajoutait à cet avantage l'autorité d'un parchemin et le prestige d'une écharpe. C'était une industrie bien montée; seulement elle eut des malheurs.

J'eus l'occasion de voir de près cette manufacture de candidats, et c'est une justice à lui rendre que l'article s'y traitait en grand et avec une certaine facilité. Ainsi, quand j'eus témoigné le désir de voir notre Simon figurer sur la liste générale :

— Un meunier! dit un membre du cénacle : cela ne fait pas un pli! Accepté!

Et Simon fut couché sur les registres et recommandé aux voyageurs de l'institution. Ils avaient l'ordre de le présenter comme le premier meunier de France. Quel honneur pour notre ami! Son nom allait voler de bouche en bouche, de hameau en hameau! Je voyais déjà les moulins le saluer de leurs

ailes et les grainetiers remplir les halles de son nom! Malvina avait préparé le triomphe; je le complétais. Elle était parvenue à faire de Simon une célébrité locale; j'en faisais un nom européen.

L'occasion m'avait conduit dans cet atelier de candidats; la curiosité m'y retint. L'institution ne me parut pas très-opulente : il n'y régnait qu'un jour sombre et mystérieux comme celui d'un conseil vénitien. Était-ce calcul ou insuffisance de fonds? je l'ignore. Ce que je puis dire c'est qu'il y avait là une collection de barbes promises au plus grand succès. Tous noms obscurs, mais purs comme le diamant. Dans le nombre, un passementier d'avenir et un teinturier de grandes espérances. Puis un pêle-mêle de tribuns d'estaminet et d'écrivains mieux pourvus de prétentions que de bottes. L'ensemble en était imposant, sauf le luminaire. Sur les visages on pouvait lire un sentiment de légitime orgueil. Cela se conçoit; à vingt ou trente amis, ils disposaient des destinées de la France et distribuaient à la ronde des brevets d'un civisme perfectionné. Ils expédiaient ainsi, sous leur estampille, des noms garantis et des choix exécutés en conscience.

Je me souviendrai toujours du spectacle plein d'intérêt que me donna cette entreprise d'élections.

On était au fort de la besogne. Les départements pressaient les commandes; il fallait se hâter de faire les envois. Comment, dans un travail si pressé, ne se serait-il pas glissé un peu de camelote? C'était ma crainte ; je vis qu'autour de moi personne ne la partageait. Le bureau comptait sur son infaillibilité et sur la vertu de sa marque. Tout candidat fabriqué par lui, livré par lui, devenait à l'instant même une marchandise à l'abri du soupçon. La province devait le recevoir de confiance. Les procédés de fabrication étaient d'ailleurs d'une grande simplicité. Chaque département passait à tour de rôle sous les yeux du bureau. Un membre lisait les noms à haute voix, et, pourvu que le nom fût parfaitement inconnu, que personne dans le conclave n'en eût entendu parler, il se voyait consacré par le baptême de l'adoption :

— Admis, disait le président.

— Admis, répétait le bureau.

C'est ainsi qu'on dotait la France d'une pépinière de tribuns destinés à répandre sur elle un nouvel éclat. Dans ces nids d'aiglon, naguères dédaignés, il n'y avait qu'à choisir. Le régime déchu les étouffait systématiquement ; libres aujourd'hui, ils allaient déployer leurs ailes et planer sur l'univers.

C'était de la gloire en germe, le bureau n'en voulait pas d'autre. Il voulait partir de l'obscurité la plus profonde pour arriver à la plus vive lumière. Se présentait-il un nom connu, célèbre, d'une notoriété incontestée, à l'instant les fronts se ridaient. Devant moi, on cita un homme illustre dont personne n'eût osé récuser les titres. On ne pouvait méconnaître en lui un caractère sans tache uni à un talent éprouvé. Cependant, à entendre ce nom, il n'y eut qu'un cri et qu'un mouvement de dédain au sein de l'assemblée.

— Un dynastique ! s'écria le président.

— Un dynastique ! ajouta le bureau. Fi donc!

Et cela avec un accent de pruderie inimitable. Le passementier d'avenir s'indignait, et une émeute intérieure grondait dans le cœur du teinturier de grandes espérances.

— Fi donc ! fi donc ! répétait-on à l'envi.

Le grand nom fut écarté ; il expiait un tort irrémissible, celui d'être connu. Pour être pur il fallait être obscur. Le néant échappe au contrôle. Qui le sait ? Parmi ces modèles de pureté, offerts au choix du pays, peut-être s'en trouvait-il plusieurs qui avaient servi douze maîtres, changé vingt fois d'opinion et commis quelques erreurs de conduite.

L'obscurité couvrait tout cela. Un obscur était cru sur parole. Quant aux illustres, on ne les voyait qu'à travers les nuages de la calomnie et du dénigrement; on les livrait en pâture à la médiocrité jalouse. Revanche savoureuse et bien digne de si grands cœurs !

C'est ainsi que s'achevèrent ces listes de candidatures dont Paris fit hommage aux départements. De loin l'illusion était possible; de près, non. Quelques douzaines d'amis se partagèrent la France le soir, entre quatre chandelles. Ils commencèrent par s'inscrire eux-mêmes huit ou dix fois, au hasard, au petit bonheur, en distribuant leurs chances au midi et au nord, à l'est et à l'ouest, de manière à embrasser tous les climats et toutes les températures. Que pouvaient-ils offrir de mieux? Ils se donnaient, ils se prodiguaient; c'était autant de gages. Après eux, ce fut le tour des leurs, les intimes d'abord, puis les intimes des intimes, enfin le chapitre des complaisances et des obsessions. Le bureau ne résistait pas aux chapeaux de travers et aux barbes mal peignées; il aimait à abriter sa propre pureté derrière des puretés plus bruyantes et plus farouches. Les listes s'enrichissaient ainsi de queues de billard renommées et de pipes célèbres. Rien ne

manquait à cet assortiment, ni l'avocat, ni le médecin, pris à doses hyperboliques, ni les plumes périodiques du huitième degré. Collection brillante que complétait un choix d'industriels et de commerçants d'une pureté éprouvée au creuset de la déconfiture ! C'était le jour des réparations ; elles devaient être complètes et ne rien négliger.

Je n'avais pas à me plaindre de cet aréopage souverain : il avait admis Simon. Ce choix, la voix du peuple devait du moins le confirmer ; on fut moins heureux avec les autres. De cette pacotille de candidats, expédiée à grand bruit, le pays n'accepta que la fleur ; il résilia le reste. Les prétextes ne manquèrent pas ; sur bien des points la marchandise était de rebut. De là à un discrédit complet, il n'y eut qu'un pas. La marque de la fabrique fut vite dépréciée : en être revêtu devint une présomption d'échec. Tant il est vrai que les populations ont un penchant à méconnaître leurs bienfaiteurs et à les payer de la plus noire ingratitude !

D'ailleurs les clubs s'en mêlaient et revendiquaient une part dans l'industrie des candidatures. Or, Paris comptait alors cent soixante clubs et tous se montraient sans pitié pour les hommes qui négligaient de comparaître devant leurs quinquets.

Cent soixante apparitions et cent soixante discours, quelle tâche, quelle corvée! Est-il poitrine humaine capable d'y résister? Pour se promener sur ces flots tumultueux, d'écueil en écueil, de tempête en tempête, il fallait un grand esprit d'aventures ou une ardeur immodérée du succès. Il est cependant des candidats au cœur d'airain, aux poumons de bronze, qui accomplirent cet itinéraire effrayant. On les vit passer, dans la même soirée, du club des Tranche-lards au club des Brise-montagnes, et y ébranler l'appui de la tribune de coups de poing dignes de ces deux établissements. Il est vrai que, pour se remettre de cet exercice forcé, ils prodiguaient, une heure après, au club des Fraternels, les yeux en coulisse et les gestes arrondis. Allaient-ils chez les socialistes? ils remplissaient les voûtes du droit au travail, de l'organisation du travail, du minimum de salaire et autres fariboles à l'usage de l'institution. Paraissaient-ils devant des gardes nationaux et des bourgeois? Ils foudroyaient l'utopie et adressaient à l'esprit de désordre des réprimandes sévères et de solennels défis. Selon le vent, la voile, disent les marins; suivant le club, la parole, disaient les candidats, et ils avaient pour excuse ce mot célèbre d'un penseur: Il le fallait!

Depuis quelques jours je remarquais chez Oscar les symptômes d'une préoccupation profonde. Sa pétulance ordinaire semblait l'abandonner ; il était en proie aux tourments de la rêverie. Parfois, aux angles des rues, il m'échappait pour aller poursuivre, devant les affiches de toutes couleurs, une station interminable. Il s'y abîmait dans ses réflexions, puis revenait vers moi avec les allures d'un homme livré à des assauts intérieurs. Cette barbe éplorée cachait une âme en peine ; rien de plus évident. Cependant je me gardais bien de le presser. Oscar n'était pas homme à retenir longtemps le trop plein de son cœur, et d'un moment à l'autre je devais m'attendre à ses épanchements. En effet, un matin il accourut, l'œil en feu, avec les airs d'un hérisson en révolte :

— Mon cher, s'écria-t-il en jetant son chapeau à l'aventure et se précipitant sur un fauteuil, c'est trop fort, je n'y tiens plus.

— Qu'est-ce donc, Oscar ? lui dis-je, et que signifie cet état de bouleversement ?

Il piétinait et passait dans ses cheveux une main convulsive :

— Impossible d'y résister, Jérôme, ça me part, vois-tu? ça me part. Et pourtant, ajouta-t-il avec

un geste solennel le ciel m'est témoin que j'ai lutté, oh ! oui, j'ai lutté.

En même temps il plongeait sa tête dans les profondeurs du fauteuil, et s'affaissait sous le poids d'un accablement. D'habitude, il ne prenait pas aussi vivement les choses ; je commençais à m'inquiéter :

— Que t'arrive-t-il ? lui dis-je, quelque peine, quelque chagrin ?

Il me prit la main et la rapprocha avec vivacité de sa poitrine :

— Du chagrin, Jérôme, non, répondit-il ; un souci plutôt ! Un de ces grands soucis qui marquent les veilles d'Ulm et d'Iéna ! Le souci de l'enfantement ! le souci de la victoire !

— N'est-ce que cela ? dis-je plus rassuré.

— Mon cher, je n'en dors plus, je n'en mange plus. Voici huit jours que ma tête est en travail. Mardi dernier, je m'arrête devant une affiche. Mouvement machinal, rien de plus. J'en ai lu mille sans danger. Qui l'eût cru ? Cette affiche est encore là, ajouta-t-il en se frappant le front avec une vigueur alarmante, oui, là, là. Je ne peux plus l'en arracher.

— Voilà une affiche tenace !

— Comme chiendent, Jérôme, et qui va jeter de l'éclat. Attends quelques jours.

— Et que contenait cette affiche ?

— Une révélation, Paturot, rien de moins. Mon Dieu ! une chose simple pourtant ; l'œuf de Colomb, et je n'y avais pas songé. Figure-toi que c'est un tailleur, un modeste tailleur, qui a soulevé chez moi ce monde de pensées. Peut-être un Teuton ? Le hasard est si bizarre ! Enfin voici : Ce tailleur fait un appel à ses collègues de la doublure et du sous-pied. Il leur dit : Camarades, comptez-vous, comptons-nous. Il y a vingt mille tailleurs à Paris, tailleurs à la journée, tailleurs à leurs pièces. C'est un total de vingt mille voix. Les donnerez-vous sans profit pour le corps ? Naïveté pure. Non, sachez mieux calculer. Portez un tailleur, ayez un tailleur, le plus digne sans doute, le plus législatif de tous les tailleurs, mais un vrai tailleur, un tailleur authentique ! On ne peut pas laisser les entournures sans représentant.

— Peste, voilà un tailleur ingénieux !

— N'est-ce pas, Jérôme ? Eh bien ! c'est de son idée que je suis frappé. Mille autres l'ont été aussi, à ce qu'il semble. Les ouvriers du bâtiment ont un candidat, les gens de maison un candidat,

et, ce matin, devine qui se déclare et aspire aux honneurs d'une candidature? Devine!

— Il y a tant de corps d'état!

— Les portiers, mon cher, les portiers! ils sont trente mille à Paris! c'est-à-dire une armée. Ils ont des enfants et des perroquets, tout ce qui peut servir à propager un nom. Et puis ils tiennent la capitale sous clé, et règnent par le cordon. J'ai admiré cette idée, Jérôme. Un portier, un tailleur, un ouvrier du bâtiment! et un cri soudain, un cri involontaire m'a échappé. Pourquoi pas un peintre?

— En effet!

— Pourquoi pas un peintre? me suis-je répété, Un peintre, ou, en d'autres termes, l'expression la plus élevée de la nature et de la société. De la nature par le paysage; de la société par le portrait. Un peintre, le créateur après Dieu, qui jette quelques couleurs sur une palette, et en fait sortir un homme, un site, un monument! Quoi! le cordon aurait un représentant, le fond de culotte aussi, et le pinceau n'en aurait point, la brosse non plus, ni l'art, ni le cinabre, ni le vermillon, ni la terre de Sienne! Un portier et pas de peintre! Honte et pitié!

— Je comprends tes douleurs, Oscar.

— Se plaindre, à quoi bon, Jérôme? Plaindre l'art, lui qui est si fier et qui en a tant le droit! Mieux vaut le venger! Si les portiers ont leur candidat, les peintres auront le leur. Me voici prêt!

— Toi, Oscar?

— Oui, mon cher, je m'immole à la dignité de l'art! J'ai hésité longtemps, je voulais déléguer ce soin à un autre. Mais la réflexion a prévalu. Il faut des noms qui rallient, me suis-je dit, quelque chose d'éclatant et d'inspiré. Une brosse d'avenir en un mot. Il faut ensuite un républicain qui ait du cachet, un ancien, un authentique. Autre condition du moment. Or, un véritable cachet républicain, il n'y a que moi qui l'aie. C'est connu dans les ateliers. Quant à l'idée artiste, c'est mon terrain. Je suis la représentation la plus exacte de la brosse moderne; il n'est pas un rapin qui n'en soit convaincu. J'ai ouvert les grands horizons et frayé la voie dans les espaces. L'école du passé le sait bien; elle me poursuit de ses interdits. Ainsi je suis le seul en ligne, le seul possible, le seul vrai. Si je succombe, l'art succombe. C'est une lutte, Jérôme, c'est un combat; mais pour l'art, au nom de l'art, avec l'art, en honneur de l'art, que ne ferait-on pas?

— La cause est belle!

— A qui le dis-tu, Jérôme, et bonne aussi ! Et sûre ! et solide ! Je ne suis pas un enfant; j'ai fait mes calculs. Nous sommes quinze mille peintres à Paris, en y comprenant ceux qui exécutent des Bacchus, ornés de pampres, pour les panneaux des commerces de vins. Il y a aussi les décorateurs en bâtiments, qui sont des nôtres, dix autres mille. Il y a les broyeurs de couleurs, il y a les brossiers, il y a les entoileurs, il y a les marchands d'encaustique. Puis nous tenons aux naturalistes par le cobalt, aux chimistes par le vernis, aux droguistes par l'huile, aux ébénistes par la sculpture, en tout cinquante ou soixante mille voix dans le métier même, sous la main, des votes sûrs, de vrais mamelouks. J'aurai d'eux plus que le suffrage, j'aurai l'acclamation. C'est forcé.

— Tu crois ?

— Si je le crois ? j'en suis certain. A grand'peine pourrai-je les modérer. Sur un mot ils broyeraient mes ennemis. Tu ne les connais pas, Jérôme ? C'est un peuple enthousiaste.

— Soit, je l'admets.

— Enthousiaste et entraînant, mon cher. Tu les verras à l'œuvre. Un artiste en vaut dix ; il se multiplie par l'élan, il captive, il conduit la multitude.

Ça vous a des airs à effet, des mots à retourner les votes. Puis leurs barbes, que j'oubliais. Jérôme, quand tu verras ces barbes dans les eaux d'un candidat, tu pourras dire que son affaire est liquide! Des rapins! ils feraient passer le grand Turc! Une opération difficile, pourtant.

— Tu as donc pris tes mesures, Oscar?

— Oui, mon cher, la bombe éclatera sur Paris ce soir. Les murs vont en être couverts; je m'attends à un mouvement. Heureusement nous avons des amis dans la mobile.

— Là aussi?

— Dix lieutenants et neuf sous-lieutenants, artistes éprouvés à l'école du malheur. Ils ont quitté la brosse pour le hausse-col; les temps sont si durs! Eh bien! Jérôme, ces gradés sont à moi, bras et coupe-choux; ils protégeront mes affiches et disperseront les attroupements. Le plan est complet; j'enlève les choses.

Je crus d'abord que l'artiste ne parlait pas sérieusement et voulait essayer sur moi l'effet d'une plaisanterie d'atelier. A ma première sortie, je fus détrompé. Le manifeste d'Oscar s'étalait orgueilleusement sur toute la longueur des boulevards, et avait le privilége d'exciter, par l'originalité de ses

formes, les rires unanimes des curieux. On sait quel sentiment de sa propre valeur professait mon ami le peintre. Il s'y était abandonné sans mesure, et avait trouvé, pour l'exprimer, les mots les plus pittoresques et les plus pompeux. De là mille quolibets, et Oscar, qui suivait ses affiches à la piste, en recueillit quelques-uns :

— Les ânes bâtés! s'écriait-il. Les aristocrates! Les bourgeois! Je les donnerai à dévorer à mes rapins.

L'affaire essentielle, je l'ai dit, était celle des clubs; il fallait s'y présenter et y décliner sa candidature. Au lieu de voix éparses, on recueillait là des suffrages collectifs. C'était en outre une notoriété, un appui, une force; le bruit s'en répandait au dehors et s'y multipliait par de nombreux échos. Oscar ne négligea pas ce moyen d'action : il produisit sa barbe sur tous les points, dans toutes les zones : on la vit à Montrouge, on la vit à Clichy; un jour elle se montrait à l'horizon de Charenton, le lendemain dans les perspectives des Batignoles. Sceaux la connut, Saint-Denis aussi; elle traversa Villejuif et inonda Belleville de ses reflets. Nul quartier intérieur, nulle salle essentielle ne furent privés de sa visite et de son aspect; elle charma le

Palais-Royal et le Conservatoire, Valentino et Montesquieu, la Sorbonne et le Marais; tous les centres actifs, tous les foyers en crédit. En moins de huit jours, ce fut la barbe la plus notoire et la plus populaire de Paris.

Pour tous ces clubs, Oscar n'avait qu'un discours, mais un discours à effet, à grand orchestre. Il l'avait longuement médité et extrait des profondeurs de sa pensée. La première épreuve en fut faite au club des Têtes-de-Requin, sur les sommets d'un de nos faubourgs. Le personnel de la réunion se composait d'ouvriers et d'étudiants hors d'âge. On y était fort difficile sur la politique, et en fait de couleur, on y allait jusqu'aux plus foncées. C'est de ce club que s'échappaient les motions incendiaires destinées à troubler l'épicier dans ses fonctions et le bourgeois dans son repos. Dès qu'on y voyait le commerce reprendre un peu d'essor et les bonnes d'enfant reparaître sur le pavé, un placard foudroyant apprenait à la population de Paris qu'elle n'avait plus que vingt-quatre heures pour se mettre en état de grâce et recommander son âme à Dieu. Par la même occasion on conviait les riches à faire l'abandon de leurs trésors, sous peine de se voir brûler à petit feu dans leurs palais incen-

diés. Au début, ces conseils, qu'animait la fraternité la plus pure, produisirent un certain effet. Les bonnes d'enfants gardèrent le logis, et le commerce s'arrêta de plus belle. Le club comprit sa force, il en abusa. De quoi n'abuse-t-on pas! Il se prodigua, il se plut invariablement au même thème. Tremblez, Parisiens! Millionnaires, apportez vos rançons! C'était manquer aux lois de la rhétorique la plus vulgaire : rien n'est plus fatal que l'uniformité. La sombre renommée du club s'en ressentit; elle alla s'affaiblissant chaque jour, et il n'est pas jusqu'aux bonnes d'enfants qui ne prirent leur parti de ces rodomontades.

Le jour où Oscar parut devant ce tribunal, il n'avait encore rien perdu de son prestige ténébreux. Les candidats ne s'y hasardaient qu'en tremblant et ne s'en tiraient pas toujours sans dommage. On y posait de redoutables questions; on y exigeait des engagements solennels. Les mouvements même du club étaient de nature à intimider les plus hardis et à glacer la parole sur les lèvres. Mille apostrophes s'y échangeaient au milieu d'un tumulte affreux et les débats allaient jusqu'aux conflits personnels. Oscar connaissait ces orages, il les aimait, il les recherchait. Pour lui c'était la part de l'imprévu,

et il savait s'en servir comme d'un instrument :

— Tu verras comme je les manie, Jérôme, me dit-il dans le cours du trajet. Ce sont des féroces, mais je saurai bien les museler.

— Es-tu sûr de toi? lui dis-je.

— Comme de l'univers, mon fils! Tu en jugeras. Je les prends par le léger d'abord, et puis, s'il le faut, nous passerons au grave. Prépare-toi à une séance de choix ; ce sera enlevé.

Lorsqu'on nous introduisit dans le club, l'assemblée était en proie à une émotion violente. Quelques paroles tombées de la tribune avaient fait éclater un schisme intérieur et les opinions en étaient aux prises. La vue d'Oscar amena une diversion heureuse ; il était rare que sa barbe n'exerçât pas quelque action sur les esprits. Le silence se fit, et le président en profita pour appeler l'artiste au bureau :

— Le candidat Oscar demande à être entendu, dit-il en accompagnant ces mots d'un magnifique coup de sonnette.

— Oui, oui! Non, non! s'écria le club en se partageant de nouveau.

Cependant la majorité penchait évidemment pour l'affirmative. La curiosité s'en mêlait. On voulait savoir ce qu'une pareille barbe contenait d'éloquence,

et quel jeu de lumière s'y établirait sous la réverbération des quinquets. Sans doute le club était pourvu de barbes ; mais aucune n'avait ce port démesuré, ni ces couleurs changeantes. L'orange plaît aux masses en raison même de sa rareté. Le peintre dut à cette circonstance un premier succès. La parole lui fut accordée sur-le-champ. Il s'approcha de l'estrade et jetant sur l'auditoire son regard le plus fascinateur, il commença ainsi :

« Citoyens,

» Je suis Oscar ; ma naissance est connue. Je suis le fils d'un simple chapelier. Que n'ai-je, hélas! d'un robuste ouvrier à vous offrir la blouse et la tenue ? »

Ce début, qui frappait l'oreille comme un souvenir, arracha au club un murmure de surprise et de satisfaction.

— Bravo, dit une voix !

— Bravo! bravo! répétèrent les autres.

— Oui, reprit l'artiste, la blouse de l'ouvrier, voilà aujourd'hui le vêtement de l'avenir ! Je le dis bien haut, moi qui suis un peintre d'avenir, car je sais que je parle à des hommes d'avenir. Arrière le passé !

— Et la Déclaration des droits, citoyen, dit une voix ; c'est du passé pourtant. En feriez-vous fi ?

C'était un premier symptôme d'opposition, et il se manifestait dès le début. Pour peu qu'Oscar eût hésité, il était perdu. Un orateur qui se laisse démonter ne rencontre plus dans son auditoire ni pitié ni grâce. C'est à qui lui tendra des piéges, à qui le poussera dans l'abîme entr'ouvert. Si au contraire il s'empare de l'interruption pour en écraser l'interrupteur, s'il relève à propos le gant et le renvoie avec grâce à son ennemi, toute hostilité est désarmée à l'instant, toute opposition contenue. L'aigle s'est révélé, on a vu la serre. Je tremblais pour Oscar que la réplique ne lui échappât ; j'ignorais ses ressources :

— « Citoyen, répondit-il, la Déclaration n'a jamais été appliquée ; c'est donc une œuvre d'avenir. Sachons le rendre prochain. J'y lis d'ailleurs, article VI : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qui te soit fait*. Or, si l'interrupteur se trouvait à cette tribune comme j'y suis, il serait probablement fort ennuyé qu'on lui coupât la parole dès les premiers mots. Je l'invite à relire la Déclaration et à y conformer sa conduite. Maintenant je poursuis. »

Cette riposte fut faite avec tant d'à-propos, et

tomba tellement d'aplomb sur le mécontent, que le club, avide de spectacles, se donna celui d'une exécution. Le coupable fut soulevé, transmis de main en main et jeté à la porte. C'était un procédé familier, et dont on usait, dans ces réunions, comme d'une mesure de police. Le triomphe d'Oscar n'en fut que plus avéré, et des applaudissements frénétiques se firent entendre :

« Très-bien ! très-bien ! » disait-on de toutes parts.

Désormais l'artiste avait le champ libre ; il pouvait discourir en toute liberté. A la griffe on avait reconnu le lion. Il se jeta dans les régions du coloris et y épuisa sa palette.

« Je vois deux républiques, disait-il, l'une qui naît avec la saison des roses, quand tout sourit, et l'autre qui surgit aux premiers autans, quand tout devient sombre. L'une est celle qui eut un culte pour la Raison, et une apothéose pour Mirabeau, c'est-à-dire une main à la pensée, l'autre à la parole ; qui parlait d'Athènes avec Camille Desmoulins, de Rome avec madame Roland, pour mourir avec celle-ci et railler avec celui-là ; qui subjugua Danton jusqu'à le perdre, et Barnave jusqu'à le transformer, ici par les joies du foyer, là par les

grâces royales ; ici et là une femme, cet ange des révolutions. L'autre république est celle qui traîna sur la place publique un appareil de sang, et coupa les têtes qu'elle ne put convaincre ; appareil symbolique, la bascule et le bourreau ; la bascule horizontale, le bourreau vertical ; un angle droit dont la base est le buste de l'exécuteur, et le sommet la tête du patient, avec l'un des côtés vers la terre, l'autre vers le ciel ; le fini et l'infini, la boue et la lumière, le sacrifice et la rémunération. La première de ces républiques est la république méditative, charmante, celle des poëtes et des amants ; la seconde est la république active, frémissante, celle des tribuns et des hommes d'action. Laquelle des deux préférez-vous ? Parlez, faites-vous servir. »

Ce langage était étrange ; il plut par sa nouveauté. On y reconnaissait du mouvement et de l'habileté de main. L'antithèse séduit toujours ; c'est l'arme des forts et le caprice de la foule. Bref, Oscar eut un succès prodigieux. Son débit y aida encore. Il joignait au cliquetis des mots le prestige de l'accent, et terrassait, par son aplomb, ceux qui n'avaient pu le comprendre. Le club des Têtes de Requin l'inscrivit sur la liste de ses candidats ; les plus farouches n'osèrent lui refuser cet honneur. Il

passa à l'unanimité. Dès lors ses affaires furent en bon chemin. Sa réputation était assise. On le citait comme un orateur original. Le club des Désossés voulut l'entendre, puis celui de Bric-à-Brac. D'un club à l'autre, il fit son tour de Paris et de la banlieue. Il ne se ruinait pas d'ailleurs en frais d'invention : vingt fois je l'entendis, et vingt fois il reproduisit son début :

« Citoyens,

» Je suis Oscar, ma naissance est connue. Je suis le fils d'un simple chapelier. Que n'ai-je, hélas ! d'un robuste ouvrier à vous offrir la blouse et la tenue !... »

S'il se livrait à des modifications, elles étaient insignifiantes, par exemple, une épithète ou un substantif. Aussi son discours, passant de bouche en bouche, arriva-t-il bientôt à une notoriété populaire, et les membres des clubs, en se rencontrant, aimaient à se dire en guise de salut :

— Je suis Oscar, ma naissance est connue.

A quoi l'interlocuteur répondait :

— Je suis le fils d'un simple chapelier.

Et ainsi de suite. Oscar était enorgueilli de ce genre de succès.

— Paturot, me disait-il, c'est un fait acquis. Je vivrai dans la mémoire des peuples.

Cette promenade de club en club nous conduisit jusqu'à la semaine décisive. Encore quelques jours, et l'arrêt allait être prononcé. J'avais peu d'illusions; Oscar en revanche n'assignait pas de limites à ses espérances. A l'aide de calculs savants, il était parvenu à fixer le chiffre de ses voix. Trois cent douze mille de sûres, et vingt-cinq mille de douteuses, il n'aurait pas abonné à moins. Ses richesses commençaient à l'embarrasser; c'était vraiment trop. Il lui prenait des scrupules au sujet des membres du gouvernement. Il avait peur de leur porter tort et de ruiner leur crédit dans l'esprit des populations. On retrouvait toujours chez lui le même aplomb, relevé cette fois par la grandeur de la poursuite.

Malgré ses illusions, l'artiste sut descendre aux précautions les plus vulgaires. Il s'agissait de former une liste pour la répandre par la voie des affiches et des bulletins. C'était un souci grave et un soin délicat. Il ne s'intéressait qu'à un nom, le sien; volontiers, il l'eût porté seul et sans satellites. Cependant il comprenait ce qu'ajoute de chances à une candidature un entourage glorieux, et ce qu'il apporte de forces inconnues. Dans cet échange d'affinités, on

donne et on reçoit; il y a là des suffrages d'occasion, et des conquêtes de voisinage. Oscar n'entendait pas se priver d'un tel concours. La seule question pour lui, c'était le choix. Admettre des tiers aux honneurs de sa liste, les porter sur ses ailes, les réchauffer dans son sein, quoi de plus grave? Aussi se montra-t-il sévère et scrupuleux sur sa combinaison. Il ne l'arrêtait un jour que pour y retoucher le lendemain; il y multipliait les variantes, en changeait l'esprit et les éléments, et se trouvait placé entre la double crainte de ne point obtenir assez de force ou d'en être trop écrasé.

Chemin faisant, il rencontra une autre idée. Se fixer à un assortiment unique, c'était trahir la main qui l'avait conçu. Beaucoup de noms éclatants près du sien, réunis sur sa liste, en eussent dénoncé l'origine. Tel était l'écueil; comment y obvier? Il y réfléchit et multiplia les combinaisons. Son nom figurait dans toutes, mais diversement avoisiné. L'élection allait se débattre entre deux opinions tranchées; il se mêla à chacune d'elles et se flanqua de leurs chefs. De cette façon on le voyait partout et en toute sorte de compagnie, ici en tête, là au milieu, ailleurs jeté négligemment sur les ailes.

— Mais voyez donc ce candidat Oscar, disait la

foule, que de chances il a ! Point de parti qui ne le porte ; il est sur toutes les listes. Les purs l'ont adopté, les autres aussi. Il n'est pas jusqu'aux farouches qui ne lui aient réservé une place. Evidemment on se l'arrache ; c'est un drapeau. Son affaire est sûre à celui-là ; et Dieu sait à quelle majorité !

Le jour décisif approchait, et il ne semblait pas que la nation eût, dans toute son étendue, le sentiment de l'acte qui allait s'accomplir. Quoi de plus grave néanmoins ? La dictature touchait à sa fin, et le pays rentrait en possession de lui-même. Encore une semaine et il s'appartenait. Il était temps ; assez de ruines jonchaient le sol. On se débattait au milieu d'essais ruineux et dans une détresse croissante. Le jugement et la volonté du peuple allaient s'étendre sur tout cela ! A lui le droit de condamner ou d'absoudre. De ces urnes ouvertes sur tous les points devaient sortir le dernier mot de la révolution et la sanction de ces nombreux décrets, rendus sous l'empire de la nécessité ! Quelle heure solennelle ! et pourtant aucune émotion extérieure ne s'y attachait. Les élans du pays étaient comprimés, ses ardeurs éteintes ; la main du malheur pesait sur lui.

Un seul homme s'avançait au combat avec toute sa fougue et toutes ses illusions. C'était Oscar. Il

portait le front haut et posait sur le pavé un pied majestueux. Jamais la confiance n'éclata sur une physionomie en signes plus évidents. Son cœur chantait des hymnes de victoire, et ses lèvres semblaient à tout instant près de les exhaler. Cette disposition n'excluait d'ailleurs aucun des soins nécessaires pour assurer le succès. Il veillait à tout, songeait à tout. Une légion entière, sortie des ateliers, parcourait la ville sous son inspiration et y exécutait ses derniers ordres. Les uns distribuaient des listes, les autres défendaient les affiches contre les malveillants. Il avait des espions partout, partout des séides. Au moindre avis, il se portait de sa personne vers les points menacés. Jamais général ne se prodigua tant et ne déploya plus de ressources. Il se multipliait par l'activité.

— Jérôme, me disait-il, vois comme c'est conduit. J'en suis à rougir de mon triomphe. On ne parle plus que de moi dans le pays.

— Je suis Oscar, ma naissance est connue, lui répondis-je en riant.

— Farceur ! Eh bien ! oui, c'est cela ! J'en arrive à un excès de popularité. On me mettra sur les orgues de Barbarie.

— Es-tu prêt pour demain ?

— Tout à fait, mon cher, tout à fait. Il y aurait bien encore quelques moyens d'un effet médiocre ; mais je les laisse aux invalides du scrutin. Par exemple, il y en a qui en sont à l'assurance mutuelle. Brisquet recommande Courtot ; Courtot recommande Brisquet. On ramasse ainsi vingt-cinq voix sur quatre cent mille. Affaire de carotteurs !

— Toi, tu vises au grand !

— Au plus grand, Jérôme ! Je n'ai pas même mentionné en affiches les cent trente-trois clubs qui m'honorent de leur confiance. A quoi bon ?

— Au fait, à quoi bon ?

— On les a, c'est tout ce qu'il faut. Seulement il faut à la dernière minute leur rafraîchir les yeux et la mémoire. Tu verras comment je m'y prendrai.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, Oscar était sur pied; un quart d'heure après, il forçait ma porte.

— Debout, me dit-il ; Jérôme, c'est le grand jour. Si tu savais quels rêves j'ai faits cette nuit !

— C'est pour cela sans doute que tu viens me couper les miens, répondis-je en me frottant les yeux.

— Bah ! une fois par hasard ! Tu prendras ta revanche la nuit prochaine. Puis, Jérôme, c'est

l'heure de l'engagement. Nous y voici, nous y sommes ; le scrutin est ouvert. Quels battements de cœur ! Je commence à comprendre Napoléon !

— Bah !

— Oui, mon cher, on vit dix fois avec ces émotions, et quand on en a goûté, on y revient. As-tu une idée de cela, Paturot ? Au moment où je te parle, quatre cent mille hommes pensent à moi, s'occupent de moi ! Une véritable armée ! Armée de purs volontaires ! Merci, mes amis, merci ! J'en mouillerai vingt mouchoirs. Vous me comblez.

Pendant qu'Oscar se livrait à ces démonstrations dans le vide, je m'étais levé et procédais à ma toilette, en laissant échapper de loin en loin des bâillements très-accentués. Une heure ou deux de sommeil m'auraient mieux convenu que cette expédition matinale. L'artiste ne l'entendait pas ainsi ; il ne me laissait pas de trêve, et me tendait une à une les pièces de mon vêtement. C'était une véritable obsession ; il ne restait plus qu'à se résigner. Nous allions sortir, quand on frappa doucement :

— Entrez, dis-je.

C'était l'homme de confiance d'Oscar, son élève favori, son chérubin. Dans le baptême de l'atelier, on l'avait nommé Mistigris, et je ne le connaissais

que sous ce nom. L'artiste ne lui en donnait pas d'autre, ses camarades non plus. Mistigris était d'ailleurs pourvu, au plus haut degré, de la malice particulière aux enfants de la charge. Longtemps en butte à la persécution, il avait habitué son esprit à la pensée d'éclatantes représailles. Le destin lui devait cette revanche; il l'attendait.

— Bravo, mon fils! lui dit Oscar en le reconnaissant; voilà qui est exemplaire. Sitôt debout!

— Oui, m'sieu.

— Et as-tu fait ce que je t'avais recommandé hier?

— Il n'y manque rien, m'sieu. Vous pouvez aller voir.

— L'imprimeur, n'est-ce pas?

— Oui, m'sieu.

— L'afficheur?

— Aussi, m'sieu. Courez y donc voir.

— Et tout est prêt?

— Prêt et posé, m'sieu! Un coup d'œil magnifique! Vous perdez bien à n'y pas aller.

— Tu l'entends, Jérôme, tu le vois? Ce sont mes maréchaux! Il n'y a pas à craindre qu'ils m'abandonnent quand je les aurais gorgés d'or. C'est bien, Mistigris; tu peux partir

L'adolescent ne profitait pas du congé et demeurait debout devant son maître.

— M'sieu, dit-il en insistant.

— Qu'est-ce? répliqua Oscar, je te croyais loin. Qu'y a-t-il encore?

— Je puis courir à l'élection, n'est-ce pas? C'est permis.

— Mais sans doute, mon garçon, sans doute, lui répondit Oscar avec bonté.

— C'est que ce sera drôle, allez! ajouta l'élève en disparaissant! ça sera drôle!...

Ce départ me frappa; Mistigris devait avoir la conscience de l'échec réservé à son maître. Son œil pétillait de ruse et sa voix trahissait une sorte de ricanement. Il me sembla même qu'au moment de nous quitter, il avait exécuté, à l'intention d'Oscar, un de ces gestes irrespectueux qui sont l'arme familière et la sentence de l'atelier.

Nous sortîmes, et le premier aspect de la rue remplit le cœur de l'artiste des plus douces émotions. Les manifestes étaient encore intacts; un sentiment de curiosité les avait préservés de l'outrage. A peine sur le nombre deux ou trois se trouvaient-ils recouverts par les confidences d'un autre candidat. Le peintre observait cela avec satis-

faction, lorsqu'un bruyant cri de joie sortit de sa poitrine.

— Ah ! mon Dieu s'écria-t-il, que cela fait bien ? oh ! divin ! divin !

— Qu'as-tu ? lui dis-je, et d'où vient que tu t'épanouis tant ?

— Regarde donc, Jérôme ?

— De quel côté ?

— Ici vers le mur de droite ; à l'angle même, mon cher. Tu le vois ! tu le vois !

— A présent, oui.

C'était une pancarte colossale sur laquelle on lisait ces mots :

NOMMONS OSCAR,

ARTISTE PEINTRE.

— Dieu ! que c'est donc bien ! répéta-t-il avec un contentement visible.

Sur les points que nous parcourûmes, cette affiche était répétée ; seulement par intervalles, elle subissait quelques variantes, quelques métamorphoses.

Ainsi, en se rapprochant des salles destinées à l'élection, elle prit une forme diagonale :



Plus loin, l'appel était plus formel, moins vague, et s'adressait à des classes spéciales. Voici ce qu'on lisait :

Ouvriers,

NOMMONS OSCAR,

LE PÈRE DU PEUPLE.

Cette qualification toucha le cœur de l'artiste et lui arracha quelques larmes. Cependant des préférences pour une catégorie d'électeurs n'étaient

pas sans quelque danger. On pouvait craindre que le bourgeois n'en fût froissé et ne prît la chose en mauvaise part. C'était une sympathie trop exclusive. Comme pour répondre à ce reproche, peu d'instants après une affiche nouvelle étala ces mots en caractères monstrueux :

GARDES NATIONAUX,

NOMMONS OSCAR,

L'ennemi de l'émeute.

— Décidément, se dit le peintre ému jusque dans les profondeurs de sa barbe, ce Mistigris est un adolescent d'une rare distinction. Comme il a saisi ma pensée! Comme il l'a rendue avec bonheur! C'est un sujet précieux! un diamant brut! Et moi qui laissais périr ces belles facultés! C'est un tort, Jérôme, je veux le réparer.

— Tu feras bien.

— Dès demain je le lance dans les mers de l'avenir, et je pose les bases de sa fortune.

En échangeant ces mots, nous arrivâmes aux portes du collége. La foule n'était pas grande ; cependant vers l'entrée même, un groupe s'était formé, et l'on y entendait résonner les éclats d'un rire le plus franc. Un sentiment de curiosité nous poussa de ce côté. La bonne humeur du groupe était provoquée par une affiche qui couvrait le mur et où l'on pouvait lire :

Citoyens,

NOMMEZ OSCAR,

ET VOUS AUREZ :

Des décrets au vert,
des lois au vert,
des ministres au vert,
un président au vert.

C'est sa couleur!

Oscar demeura atterré ; ce placard était pour lui

la tête de la Gorgone. Il n'y pouvait ajouter foi, même en le voyant, même en le touchant. Il se croyait sous l'empire d'une illusion. Enfin, lorsqu'il ne put plus douter de son malheur, sa colère se fit jour, et brandissant son jonc dans le vide :

— Petit drôle, s'écria-t-il, si je te tenais ici, je te briserais les reins.

Les élections s'achevèrent. Des quatre cent mille voix sur lesquelles il comptait, Oscar n'en recueillit que cinq cent quatre-vingt-quatre, demeurées fidèles à sa fortune. C'était bien peu de charpie pour une aussi large blessure. Mais ce qu'on ne lui eût pas arraché de l'esprit, c'est qu'en dehors de ce fâcheux incident, la victoire lui était acquise, et que la responsabilité de son échec devait peser tout entière sur la tête de l'odieux Mistigris.

CHAPITRE XIX.

—∞—

L'assemblée.

Depuis deux jours, je suivais avec une impatience très-vive les nominations que le télégraphe annonçait à Paris, et je me refusais à comprendre pourquoi le nom de Simon n'y figurait point encore. J'accusais tout le monde de ce retard, le commissaire, le ministre, le gouvernement; je ne pouvais croire qu'une élection si naturelle ne fût pas sur-le-champ accomplie et connue. On sait quelles chimères se crée une imagination en travail; je voyais là-dedans un complot et une nouvelle rigueur de ce destin si acharné contre moi.

Pour me tenir au courant, il n'était aucun soin

que je ne prisse. Je frappais à toutes les portes, officielles ou non, j'épiais jusqu'aux signaux aériens, qui étaient pour moi lettres closes. A la bourse, au café, dans les bureaux de journaux, je cherchais un renseignement positif; je demandais notre Simon à tous les nouvellistes d'alentour. Le digne meunier ne se doutait pas qu'il fût l'objet d'une si vive sollicitude. Il est vrai qu'au delà du représentant je voyais Malvina, et que l'absence m'avait rendue plus chère la perspective de notre réunion. Ainsi, affaires de cœur, affaires politiques, tout concourait à me tenir en éveil et à exciter dans mon âme, au plus haut degré, les sourdes inquiétudes de l'attente.

A la suite d'une de ces longues courses sans résultat, je venais de regagner un jour l'hôtel, lors qu'à ma grande surprise, je vis ma chambre ouverte et occupée. Je crus à un abus de confiance et entrai précipitamment. Une femme était installée chez moi; les paquets, les malles encombraient la pièce et une partie du palier. J'allais demander une explication, lorsque je reconnus Malvina. Elle se jeta dans mes bras, tandis que mon jeune fils se suspendait aux basques de mon habit. C'était ma famille, c'était ma maison. J'eus un moment de félicité sans mélange. Ma femme, mon enfant m'étaient

rendus ; nous étions réunis, et pouvions , serrés l'un contre l'autre, porter des défis au malheur :

— Enfin, lui dis-je, te voici ! qu'il me tardait de te voir !

— Vrai, bijou ? bien vrai ? répondit-elle en m'embrassant encore. Au fait, je te trouve maigri.

— C'est si triste de vivre seul !

— Tu as raison, mon homme, il faut quelqu'un pour se dégonfler. Ça me manquait aussi ; quand ce ne serait que pour passer ses colères.

— Et puis quand tu n'es pas là, je n'ai du cœur à rien. Il me semble que tu me remontes, Malvina.

— Oui, chéri, oui, il y a des hommes comme ça ; s'ils ne sont pas bourrés, ils s'endorment. N'aie pas de peur, nous rattrapperons le temps perdu. A propos, et Alfred, où en est-il de sa constitution ?

— Il tient bien de toi, Malvina, il n'en veut pas démordre.

— C'est ce que nous verrons.

— Il dit que son ministre compte sur lui et qu'il se doit à sa patrie.

— Je le flanquerai aux haricots pendant huit jours, et je suis curieuse de voir si la patrie le tirera de là. Ce morveux !

— Fais à ta guise.

— Comme toujours, mon chéri ; rien de plus, rien de moins. Mais j'y pense, tu ne me demandes pas seulement des nouvelles de Simon ?

— Eh bien !

— C'est comme je t'avais dit : il est notre représentant. Le représentant Simon ! Je trouve que ça fait bien. Et toi ?

— Parfaitement !

— Une majorite immense, mon chéri ! Le premier numéro du département ! Un succès fou, fou ! On voulait le porter en triomphe, il s'y est refusé !

— Voilà du sens !

— Oh ! c'est qu'il en a ! Et du choisi ! J'ai peur, ajouta ma femme à demi-voix, qu'il n'en ait trop ! Il s'est perfectionné que j'en prends l'alarme ! Des progrès à vue d'œil, mon bijou. Tu verras qu'on va nous le prendre pour en faire un ambassadeur. Il en est bien capable, le sournois. Par exemple, si l'on surprend sa correspondance, à celui-là.

— Et où est-il ?

— Ici, à côté : j'ai voulu l'avoir sous la main. Il doit se débarbouiller. Tu ne croirais pas qu'avant de nous laisser partir on nous a assassinés de pétards et de fusées volantes. Vive Simon ! Vive le

représentant du peuple ! Ce n'était qu'un cri ! Puis on lui jetait des serpenteaux dans les jambes pour mieux l'honorer. J'en ai eu une robe roussie. Voilà des hommages dont on se passerait. Ah ça ! et notre affaire ici ?

— Rien ! rien !

— C'est vite soldé. As-tu vu le ministre, au moins ?

— Pas moyen !

— Voilà bien Oscar ! Dieu que je le reconnais! Enfin, n'importe. J'arrive à temps. Maintenant, mon bijou, laisse-moi mettre un peu d'ordre dans cette chambre. Va-t'en voir Simon, la pièce à côté, au nº 14 ; et dis-lui, citoyen. Ils sont fous de ça en province !

— Ici de même !

— O marionnettes d'hommes! Comme on les fait aller avec des riens! Qu'en dites-vous, monsieur Jérôme? Qu'en penses-tu, citoyen Paturot?

— J'y vais.

— Écoute, ajouta ma femme en me rappelant. Il ne peut pas rester vêtu comme il est : la veste grise et le chapeau à ailes de moulin. Tu le feras coiffer et culotter par tes fournisseurs. Il est à la tête de cinq piastres par jour. Ses moyens le lui

permettent. Ainsi, qu'on le culotte et qu'on le coiffe, et cela proprement. Tu m'entends, Jérôme?

— Oui, Malvina.

— Un meunier, ça a des préjugés et de la carrure; prends un drap fort. Maintenant déguerpis, car je perds mon temps.

J'entrai chez Simon, qui se livrait à des ablutions copieuses. A chaque instant il plongeait dans une cuvette pleine d'eau sa figure rubiconde et la relevait ruisselante comme celle d'un dieu marin. C'était bien toujours le même homme, bon et jovial. Quoi qu'en dît Malvina, je le trouvai peu dégrossi. Il montrait seulement plus de réserve. Quand il fut prêt, je lui proposai de le conduire chez mon tailleur et mon chapelier ; il y consentit. De lui-même, et c'était encore de sa part une preuve de sens, il comprit qu'il fallait renoncer aux singularités du costume. De mon côté, je fis disposer les choses de manière à ce qu'il n'eût pas l'air trop emprunté sous ses nouveaux vêtements.

Simon offrait un curieux objet d'étude; je me proposai de l'observer sans prévention et de le juger avec impartialité. C'était un élément nouveau dans la vie parlementaire; il était utile de préciser quel rôle cet élément y jouerait, essentiel ou secondaire, humble

ou élevé. Notre élu n'éprouvait alors d'autre sentiment qu'un embarras naturel chez un homme jeté hors de sa sphère. Toutes les surprises l'avaient assailli à la fois. Il avait à s'accoutumer au bruit et au luxe de Paris en même temps qu'aux grandeurs de sa position. Rien qui ne fût nouveau pour lui, et, dans cette région des nouveautés, la fortune le portait du premier bond aussi haut que possible. Comment se serait-il défendu d'un peu de vertige, là où des hommes rompus aux honneurs, des vétérans de la vie publique en éprouvent quelquefois?

Je m'y pris avec Simon comme on s'y prend avec un frileux que l'on pousse à l'eau. Dès le premier jour, je le jetai en plein monde parlementaire. De divers points, les représentants accouraient au Palais de l'Assemblée, y désignaient leurs places et se faisaient inscrire à la questure. J'y condusis Simon et y remplis avec lui ces formalités. Il choisit son banc et donna son adresse. En échange, il obtint une carte qui forçait les consignes et lui servait à se faire reconnaître au besoin. Il vit la salle, essaya son siége et embrassa d'un œil curieux ces bancs déserts et ces tribunes vides. Pour la première fois, il se trouvait dans le sanctuaire des lois, rehaussé par la gravité de la circonstance et la grandeur des sou-

venirs. Je lui fis parcourir l'ancienne chambre, où planaient le silence et l'obscurité. Ce fut un itinéraire complet, une exhibition sur la plus grande échelle. Simon connut tout, même le temple suspect ouvert aux limonades et aux orgeats.

En livrant sur-le-champ ma victime, je ne savais pas quels assauts je lui préparais. Le lendemain, au petit jour, Simon achevait à peine de se vêtir, lorsque deux coups discrets furent frappés à sa porte. Il ouvrit, et un personnage vêtu de noir se glissa comme une ombre dans l'appartement. On voyait à ses allures, à son œil chargé de suppliques, à son organe caressant, que ce genre d'invasion lui était familier. Sa physionomie ne l'eût-elle pas trahi, qu'un portefeuille de maroquin lui eût assigné son véritable caractère. Mais Simon n'en pouvait rien savoir; il allait payer à l'inexpérience un tribut obligé. Dans le personnage qui entrait il ne vit, il ne put voir qu'un visiteur poli et bien couvert; aussi répondit-il à ses saluts par le salut le plus profond :

— N'est-ce pas au citoyen représentant Simon que j'ai l'honneur de parler? dit l'importun en s'inclinant jusqu'à terre.

— Lui-même, citoyen, répliqua Simon en se prodiguant de son mieux.

— Le citoyen représentant n'a fait partie d'aucune des anciennes législatures, à ce qu'il me semble, ajouta l'interlocuteur.

— D'aucune, dit laconiquement Simon.

— Dans ce cas, que le citoyen représentant me permette de lui exposer l'objet de ma visite. Une réunion d'hommes d'État, qui se sont adjoint l'élite de nos hommes de lettres, a conçu le projet de livrer à l'admiration de l'univers les noms des neuf cents représentants du peuple. Il importe, en effet, que ce produit de l'élection, la plus large qui ait jamais eu lieu, soit apprécié convenablement et ne soit pas perdu pour la postérité. Comme représentant, vous avez votre place marquée, citoyen, dans ce mémorable ouvrage, et je viens vous inviter à nous fournir les documents nécessaires pour qu'aucun de vos titres ne soit omis ni perdu. Consciencieux et bienveillants, voilà notre devise. Auriez-vous déjà figuré dans quelque biographie, citoyen?

Qu'on juge de l'embarras de Simon devant une provocation si directe ; malgré lui il en ressentit un peu d'humeur et répliqua avec vivacité :

— Ma foi, non, citoyen.

— Beaucoup de vos collègues sont dans ce cas, citoyen représentant, reprit l'orateur avec une inal-

térable politesse. L'Assemblée se compose surtout d'hommes nouveaux, et, Dieu merci, cela n'en vaut que mieux. Point d'engagements antérieurs, point de passé à faire oublier ; c'est inappréciable. Puis donc que rien n'est imprimé sur son compte, que le citoyen representant veuille bien nous fournir quelques notes, un abrégé succinct, des dates seulement, ce qu'il voudra. Nous avons des rédacteurs qui se chargeront d'y mettre les développements. Si le citoyen représentant désire voir une épreuve, nous sommes à ses ordres.

La situation de Simon devenait intolérable ; il ne comprenait pas le premier mot de ce qu'on attendait de lui, et il n'osait avouer cette ellipse dans ses notions élémentaires.

— Mon Dieu, ce n'est point la peine, dit-il brusquement.

Le hasard l'avait bien servi ; il tombait juste. Le biographe prit un mot si formel pour un refus. Cependant il voulut essayer son dernier trait, le trait du Parthe : tirant de son portefeuille quelques livraisons déjà publiées, il les mit sous les yeux de sa victime.

— Voyez, citoyen, ajouta-t-il, c'est pourtant exécuté avec soin, papier de luxe, vignettes et culs-

de-lampes; vingt francs l'ouvrage complet, un marché d'or.

— Et que ne parliez-vous plus tôt, citoyen ? vingt francs, dites-vous? tenez, les voici, vos vingt francs, et n'en parlons plus.

Simon n'était point un prodigue ; les meuniers le sont peu ; mais son amour-propre avait été mis à une telle torture qu'il eût porté sa rançon au double s'il l'eût fallu. Le biographe était aux anges; il précipita son butin dans les profondeurs de son gousset :

— Représentant Simon, dit-il en prenant congé, je vous laisse les livraisons qui ont paru, vous recevrez les autres plus tard. Quant à ce qui vous concerne, nous vaincrons votre modestie, citoyen, nous la forcerons dans ses retranchements. Vous manqueriez à notre ouvrage, représentant Simon, les éditeurs ne le souffriront pas : ce sont des amis trop sincères de leur pays.

En achevant ces mots, l'homme vêtu de noir gagna la porte à reculons, en prodiguant des saluts démesurés que Simon s'efforçait de lui rendre. Enfin il partit, et le meunier se jeta sur un fauteuil en faisant entendre un : *Ouf!* de détresse. Je suis convaincu qu'une journée de moulin l'eût moins

fatigué que cette audience. La sueur ruisselait sur son front; il était sous le coup d'une prostration générale.

A peine commençait-il à recouvrer ses esprits, qu'il entendit le même bruit se reproduire, et un appel nouveau retentir du dehors. O terreur! ô supplice digne de l'enfer païen! Il sortait à peine des mains d'un exécuteur : était-il destiné à tomber sur-le-champ entre les mains d'un autre? Que signifiait cette succession de visites et d'importunités? Il arrivait seulement, et déjà tout Paris prenait le chemin de sa demeure. Que serait-ce quand il y serait plus connu? Cependant, par une sorte d'instinct, il ne se rendit pas sans résistance à cette seconde démonstration. Il garda le silence et ne bougea pas de son fauteuil. Hélas! il avait affaire à une race qui s'acharne après la proie et ne perd pas la piste facilement. Les coups redoublèrent et devinrent plus pressants, plus forts. Il fallut capituler et ouvrir de nouveau.

C'était encore un habit noir, et sous cet habit noir un portefeuille. Les habits noirs se succédaient; les portefeuilles aussi. On eût dit la scène où Molière détache ses matassins à la poursuite du gentilhomme de Limoges. Seulement on abordait le repré-

sentant Simon par un autre côté. Quant à l'objet de la visite, notre pauvre ami n'avait fait que changer d'art : le piége était le même.

— Citoyen, dit le personnage introduit, une réunion d'artistes vient mettre ses crayons aux pieds de l'Assemblée nationale. Elle entend et veut reproduire à tout jamais les images des sauveurs de la patrie, de ceux que le peuple a investis de sa souveraineté. C'est là une prétention légitime, n'est-ce pas, représentant Simon?

— Sans doute, répondit celui-ci en balbutiant.

— Cependant, citoyen, je vous prie d'écouter ce qui suit. Si nous avions dû exercer indistinctement nos crayons sur tous les membres de l'Assemblée, pour ma part je n'y aurais pas consenti. C'est une galerie choisie que nous voulons faire, un ensemble des notabilités. A ce titre, représentant Simon, vous êtes l'un des premiers portés sur ma liste. Il serait fâcheux qu'un nom comme le vôtre demeurât étranger à une collection destinée à figurer dans tous les musées et toutes les iconographies. Un homme de votre valeur, citoyen, de votre éloquence, de votre savoir, nous ne pouvons pas nous en priver. Vous nous appartenez de toutes les manières, et,

afin que vous ne puissiez reculer, nous allons prendre séance.

En même temps, avec un incroyable aplomb, l'artiste tira de son arsenal tout ce qui lui était nécessaire pour mettre à exécution sa menace. Simon était livré ; il n'avait plus de force pour se défendre. Tout ce qu'il voyait le frappait de stupeur ; il se croyait le jouet d'un rêve. L'artiste cependant taillait ses crayons et disposait son papier :

— Un quart d'heure à peine, représentant Simon, vous allez voir cela. Votre figure est facile à saisir. Vrai, j'éprouve du bonheur à vous tirer de nature. J'ai rarement eu sous le rayon visuel une figure aussi pleine, une si belle image de la santé. Un homme de mérite comme vous, se porter aussi bien, c'est de luxe. La tête un peu à droite, citoyen, que je saisisse la ligne des trois quarts, elle est heureuse ! En pleine face, nous aurions trop de ressemblance avec un astre que la pudeur me défend de nommer. Bien ! bien ! Comme ça, voici juste le point. Je compte livrer un chef-d'œuvre à l'admiration de l'Europe. Combien vous en faut-il, citoyen ?

— Mais ce que vous voudrez, répondit Simon, n'ayant plus la conscience de ce qu'il disait.

— Alors, un cent? Et sur papier de Chine, n'est-ce pas? c'est mieux.

— De Chine! dit Simon.

— C'est cela, poursuivit l'artiste sans quitter le crayon. La planche, quinze francs; cent papiers de Chine, vingt-cinq francs. Pour la somme de quarante francs, citoyen Simon, vous pourrez faire jouir cent amis de votre portrait. C'est vraiment pour rien. Et quel portrait? Vous aurez un chef-d'œuvre. Je vous soignerai, allez. Ceux à qui nous en voulons, nous leur prodiguons les nez de travers et les yeux louches. Mais vous, vous me convenez, représentant. Tenez, faut-il vous le dire? vous me faites l'effet d'un bon garçon. Eh bien! ça me va! Et vous?

A ce flux de paroles, le meunier n'opposait qu'une contenance stoïque. Il s'était livré à cet homme; il avait posé; il n'attendait plus sa délivrance que du ciel. Enfin l'artiste se leva avec l'esquisse, et la fit passer sous les yeux du modèle. Simon trouva tout au mieux, et pour s'épargner un nouvel assaut, il obligea le dessinateur à emporter son salaire. Quelle manne pour cet infortuné, et comme il dut bénir le ciel de sa découverte!

En moins d'une heure, Simon s'était donc dessaisi de soixante francs en faveur de deux oiseaux de

proie. De la part d'un campagnard, c'était un oubli étrange, une dérogation, une surprise. Il ne se l'expliquait pas lui-même et demeurait stupéfait devant sa bourse vide.

J'arrivai dans sa chambre au moment où le dessinateur venait d'en sortir. Simon me raconta les deux scènes où il avait joué un rôle si malheureux.

— Mais, bon garçon que vous êtes, m'écriai-je, il fallait donc m'appeler.

— Appeler, c'est aisé à dire, répliqua le représentant du peuple ; comme si l'on pouvait se tirer des mains de vos Parisiens !

Ce fut pendant deux jours la fable de la maison ; Malvina ne pouvait s'en consoler.

— Il faut les faire pendre ! disait-elle avec un sentiment d'exaspération. Tromper un représentant, c'est tromper le peuple.

Puis se retournant vers son élève et avec un ton plus doctoral :

— Simon, lui dit-elle, que ne me les envoyiez-vous ? Ils auraient vu au moins qu'on sait se défendre ; tandis que vous, mon ami, vous vous êtes laissé plumer comme un poulet ! Oh ! là, oui, comme un poulet ! Vous êtes représentant, Simon, mais je ne retire pas le mot.

— Vous avez bien raison, Madame : c'est tout de ma faute; ces gens-là m'ont ahuri.

— Écoutez, Simon, vous êtes d'âge à calculer. Vous voici représentant du peuple, il est évident que le calcul doit entrer pour une part dans votre conduite. Qu'est-ce qui distingue l'homme de la brute? C'est de savoir calculer. Autrement nous ne valons pas mieux qu'un canard ou qu'une pintade. Admettez-vous cela?

— Avec vous, Madame, j'admets tout.

— Voilà un mot galant, Simon; la présence d'esprit vous revient. Retournons à nos calculs; ils sont des plus simples. La patrie vous accorde vingt-cinq francs par jour, n'est-ce pas?

— C'est vous qui me l'avez dit, Madame.

— Si je vous l'ai dit, c'est que ça doit être, représentant. Voici donc vingt-cinq francs par jour à la recette. Voyons maintenant à la dépense : par exemple, soixante francs aujourd'hui; en supposant que vous viviez de l'air du temps. De soixante payez vingt-cinq, reste à trente-cinq. C'est-à-dire, Simon, que vous resterez en dessous de trente-cinq francs par jour, ou pour l'année de douze mille huit cents francs. Or, je vous déclare, mon garçon, que vous ne pourriez pas mener cette vie-

là longtemps ; vos moyens ne vous le permettent pas.

— Oh ! sûrement non, Madame !

— Maintenant, je puis vous indiquer la manière d'être à tout jamais à l'abri de pareils événements. Voulez-vous la recette ? Simon.

— Volontiers, Madame, je suis assez penaud, allez !

— Il s'agit de cinquante centimes ? Consentez-vous à ce sacrifice ?

— Si j'y consens ?

— Eh bien alors, Simon, voici comment il faut vous y prendre : Vous priez un villageois de vos amis de vous choisir, moyennant cette redevance, une pièce de cornouiller, pur cornouiller, entendez-vous ? tout ce qu'il y a de plus robuste, de plus noueux, un morceau de choix. Y êtes-vous ?

— Oui, Madame.

— Quand vous possédez ce serviteur, vous l'introduisez dans votre maison, dans votre chambre, dans la salle de réception.

— J'entends !

— Vous avez le soin de le poser dans l'endroit le plus apparent, de manière à ce que toute personne qui entre aperçoive nécessairement l'objet. Cette

condition est de rigueur. Et surtout mettez les nœuds en saillie, Simon.

— J'y veillerai.

— Avec ce fidèle ami sous la main, votre maison est sûre, ou bien votre chambre, si vous n'avez pas de maison. Laissez entrer. Le cornouiller parle de lui-même ; c'est un bois éloquent. Mais si vous vous sentez trop vivement pressé, habituez votre regard à se promener de l'importun au cornouiller, et du cornouiller à l'importun. Au bout de quelques minutes de ce jeu muet, il est rare qu'il ne s'opère pas un temps de retraite qui délivre votre plancher. Le cornouiller a tant de vertu ! Et pas cher, ma foi ! cinquante centimes.

C'est ainsi que ma femme dressait peu à peu Simon aux grands devoirs et aux petites exigences de la vie. Elle lui enseigna que Paris, plus qu'aucune autre ville du monde, abonde en bêtes féroces qui cherchent quelqu'un à dévorer, et lui conseilla surtout de se défier de celles qui cachent leurs griffes afin de mieux dépecer les gens. Le représentant écoutait ces avis avec confiance et les suivait avec docilité. Le temps acheva ce que ma femme avait commencé, et Simon put bientôt défendre sa bourse contre les entreprises les mieux conçues ; par exem-

ple, les billets de concerts, les colonies philanthropiques et les bals de charité. Arrivé là, on pouvait l'abandonner à son impulsion; il entrait dans la classe des invulnérables.

Cependant de tous les horizons de la France on voyait les représentants accourir. L'Assemblée se complétait; elle allait ouvrir ses séances. Simon s'y préparait en secret; il voulait, dès le premier jour, se créer une position qu'aucun collègue ne pût lui disputer. Il ne s'en ouvrit à personne, pas même à Malvina. Il est vrai que c'était un de ces desseins que le succès justifie, et qui ont besoin d'être mûris dans le silence pour éclater au sein de l'imprévu. Voici à quoi se rattachait cette combinaison :

Dans son voyage autour de nos arrondissements, Simon avait eu l'occasion de constater quelle était sa force virtuelle, celle dont il pouvait user en tout temps, en tout lieu, sans réserve comme sans crainte. Il avait obtenu, avec trois mots, trois mots bien simples, un de ces triomphes qui laissent de longs souvenirs. Il est vrai qu'il avait mis au service de ces trois mots un des organes les mieux nourris qu'il soit donné à la nature de produire. On ne savait qu'admirer le plus dans cet instrument vocal, du timbre ou de la vibration, du creux ou du

velouté. C'était le bourdon ou la foudre au choix, mais avec des cordes infatigables et soutenues.

Tel est l'instrument que notre représentant ménageait pour le jour de l'inauguration. Quelques pâtes onctueuses tenaient le larynx libre, tandis qu'un système de rasades donnait aux parois cette vigueur sans laquelle les émissions sont douteuses et le registre incomplet. Tant de soins n'étaient pas surabondants. Il s'agissait d'un service extraordinaire et d'un dessein arrêté de pousser l'expérience jusqu'à la limite des forces humaines. Simon s'était dit ou qu'il placerait son organe au-dessus de tous les organes connus ou qu'il éraillerait sa voix dans la tentative. Ainsi il offrait en holocauste à la patrie ce qu'il avait de mieux, le signe le plus incontesté de sa puissance, son moyen d'action dans les tempêtes du parlement. Il exposait tout cela en un jour pour l'honneur des institutions nouvelles. Et Malvina n'en savait rien ! C'était un dévouement à la romaine, profond et secret.

La solennité arriva ; les représentants de la France prirent possession de leur domaine. Devant ce pouvoir nouveau, émanation du souverain, s'inclinèrent les autres pouvoirs. La dictature désarmait, la rue fit silence. Les partis même parurent

se résigner à une trêve d'un jour. J'étais présent à cette séance ; j'assistai avec Malvina à ce réveil du droit et de la loi. La situation avait une telle grandeur, qu'elle dominait les individus. On ne pouvait, sans un certain frisson, envisager l'avenir qui attendait cette chambre souveraine. L'insulte grondait déjà à ses portes, et à peine, dans un ciel sombre, était-il permis d'entrevoir quelques points lumineux. Ceux même qui marchaient le front haut et l'espoir au cœur vers la contrée de leurs rêves, ne pouvaient se dire par quels chemins ils y arriveraient, et cherchaient en vain à l'horizon la nuée qui devait leur servir de guide.

L'Assemblée se réunit sous cette impression, et aux frémissements qui s'en échappaient, il était aisé de distinguer dans son sein bien des éléments révolutionnaires. A cette agitation des esprits, se joignaient le trouble et la confusion du premier moment. Pour beaucoup, une assemblée délibérante était une nouveauté, et ils ne savaient quelle contenance prendre. Chacun s'asseyait à l'aventure, sans tenir compte des affinités. Le hasard porta Simon vers les sommets de la gauche, et sur un banc qui devait bientôt acquérir quelque renom. A peine installé, il nous chercha du regard et nous

adressa un salut majestueux. Malvina ne reconnaissait plus son élève ; il avait le port et la gravité d'un mandarin. Déjà il comprenait la distance qui sépare le spectateur de l'acteur, le curieux des tribunes des personnages qui peuplent l'enceinte.

La séance d'inauguration n'avait guère qu'un but d'apparat. Il s'agissait de se voir et de se compter ; puis de se manifester au pays et de faire acte de puissance. En de telles occasions, chaque membre s'efface devant la grandeur de l'assemblée. Tout a un caractère général, collectif. Simon en avait le sentiment ; il comptait sur les effets d'ensemble et s'y était ménagé un rôle. Aussi surveillait-il avec attention le mouvement des débats, afin d'intervenir au moment opportun. Son regard inquiet trahissait les secrets de son âme. Enfin il se livra. Un orateur discourait à la tribune sur la forme du gouvernement, et en prenait occasion pour exhaler son enthousiasme. Simon comprit qu'il fallait se dessiner, et, réunissant tous ses moyens, il poussa un des cris les plus brillants qui fussent jamais sortis d'une poitrine humaine.

— Vive la République ! dit-il.

Vainement essayerais-je de rendre l'impression que produisit cet élan inattendu. Dans aucune as-

semblée la voix de l'homme ne s'était manifestée avec un tel accent et sous un tel volume. Les vitres de la salle en ressentirent un ébranlement. L'effet en fut prodigieux.

— Vive la République ! répéta l'Assemblée par voie d'entraînement.

Quel succès pour Simon ! tous les regards étaient tournés vers lui ; il régnait, il triomphait. On se demandait, dans chaque tribune, quel était l'élu du peuple doué d'un timbre si sonore et de dehors si florissants. On voulut savoir son nom, connaître son origine. Les femmes l'enveloppèrent de regards curieux et de prunelles ardentes. Tout autre y eût perdu son sang-froid ; lui ne s'en émut pas ; il resta maître de son terrain. Quelques minutes après, un prétexte s'offrit, et se recueillant dans un nouvel effort.

— Vive la République ! s'écria-t-il.

C'était un autre registre, plus puissant que le premier ; on eût dit tout un orchestre. La salle en fut frappée : jamais les théories du son n'avaient reçu une application plus formidable. Les vibrations remplissaient l'enceinte et s'y répercutaient avec une rare vigueur. Dès ce moment, Simon fut classé ; l'Assemblée comprit qu'elle avait un maître : le

sceptre vocal lui échut. L'occasion était belle; il en usa. Il devint la note dominánte du refrain de la journée :

— Vive la République ! s'écriait-il à chaque instant.

Et l'Assemblée de répéter avec lui :

— Vive la République !

On y revint dix-sept fois de suite; dix-sept fois de suite, Simon fit prévaloir son timbre sur celui de ses collègues réunis. De la part de l'Assemblée, ces manifestations itératives étaient un gage donné au régime nouveau : elle les prodiguait pour désarmer les soupçons et conjurer les défiances. De la part de Simon, le sentiment était plus personnel : il s'agissait d'assurer l'empire de son instrument. Simon atteignit son but; l'Assemblée dépassa le sien. Au dehors, les partis ne virent dans cet excès de zèle qu'une capitulation de conscience et une concession faite à la peur. L'Assemblée en fut donc pour ses frais. Quant à Simon, l'épreuve à laquelle on le mit ne servit qu'à constater les ressources imposantes et variées de son organe. Il ne faiblit pas un instant et ne changea pas de clavier. Toujours la même sûreté, la même plénitude. Le son demeura ce qu'il était au début, brillant, nourri, merveilleux pour le vo-

lume et pour la qualité. Aucun succès ne lui manqua.

Cependant une dernière épreuve l'attendait. Simon avait proclamé dix-sept fois la République dans l'enceinte des délibérations ; mais au dehors et à l'air libre, cet instrument victorieux conserverait-il ses avantages? Les lois de l'acoustique varient suivant l'espace, suivant les lieux. L'organe garderait-il son rang en changeant de théâtre? C'était à vérifier. Sur l'inspiration de quelques membres, l'Assemblée venait de décider qu'elle s'offrirait solennellement aux regards du peuple, avide de la voir. L'exhibition avait pour siége le perron du palais. Le regard planait de là sur la ligne des quais et des ponts ; il embrassait les Tuileries et les Champs-Élysées, deux massifs verdoyants, au milieu desquels s'élevait l'obélisque égyptien, pareil à un gnomon solaire. Le soleil s'abaissait à l'horizon et changeait le feuillage en un crible lumineux. L'air était doux, la nature calme. Elle semblait inviter au repos ces cœurs agités de passions tumultueuses.

L'Assemblée se rangea sur les marches du monument, au milieu de cris divers et des ondulations de la foule. Les baïonnettes étincelaient au loin, l'hymne patriotique éclatait dans les rangs et se mêlait au roulement des tambours et aux fanfares des

clairons. Les grilles du palais cédaient sous la pression d'une multitude désordonnée. On attendait de l'Assemblée une manifestation publique, un engagement pris à la face du ciel, devant le peuple réuni. Cet engagement se résumait en un seul cri que répétèrent huit cents voix :

— Vive la République !

L'expérience fut décisive pour Simon ; il s'éleva plus haut qu'il ne l'avait fait. Il domina tout, ses collègues, les tambours, les clairons, les corps de musique. On put l'entendre de la Madeleine. Désormais il n'avait plus de rivalité à craindre dans l'échelle des sons humains ; le canon des Invalides pouvait seul se mesurer avec lui.

Malvina avait donné à la représentation du pays la plus belle voix de la République.



CHAPITRE XX.

Les secrets des coulisses.

L'Assemblée qui venait de se réunir n'était pas homogène : divers éléments avaient concouru à la former. Les hommes se connaissaient peu ; l'esprit n'était pas le même. Il s'ensuivit, au début, beaucoup d'impuissance et d'hésitation. On s'observait ; on ne se livrait pas. Point de grands partis qui eussent le dessein et la force de se disputer l'empire. Les opinions se formaient par groupes, par nuances et sur des points de détails. Le sentiment qui dominait était une adhésion passive aux faits accomplis, et le désir sincère de les faire incliner vers le repos et la sécurité de la patrie.

Si dès le premier jour on eût pu arracher à tous les cœurs leur secret, à toutes les intelligences leur programme, nul doute que l'Assemblée souveraine n'eût marché d'un pas ferme vers le but, et n'eût épargné au pays bien des orages. La circonstance pesa sur ces bons instincts et les comprima. Il n'y eut d'ardeur et d'élan que dans les partis complices des violences de la rue. Les autres doutèrent de leur ascendant. Ils voyaient devant eux un pouvoir constitué, et, disposés à le haïr, ils manquaient de force pour le détruire. Les malentendus compliquaient cette situation et en aggravaient le péril. Au sein d'une réunion aussi nombreuse, le moindre incident suffisait pour renverser les plans les plus sages, les desseins les plus arrêtés. Une défiance mutuelle s'y mêlait et jetait le trouble dans le débat. De là bien des erreurs de conduite.

Deux grandes nuances se partageaient surtout l'Assemblée, celle des anciens parlementaires et celle des parlementaires nouveaux. Malgré beaucoup d'efforts, le pays n'avait pas voulu s'associer au système d'exclusion professé par le gouvernement. Il renvoyait dans les conseils souverains beaucoup d'hommes honorés par d'anciennes luttes. L'esprit de haine s'était en vain déchaîné contre eux;

le pays résista. Il sut les défendre contre le dénigrement et les violences. La République eut beau déshonorer son berceau en exerçant sur les élections une influence coupable ; ce crime ne profita point à ses auteurs. Ils ne trouvèrent pas la nation disposée à subir l'insulte de leurs choix. Ni les surprises du suffrage universel, ni l'action directe exercée sur les consciences ne purent la détourner de ses sympathies réelles, de ses vrais penchants. Elle n'écarta ni les noms illustres, ni les noms éprouvés, et y associa des noms nouveaux, dignes d'elle et dignes d'eux.

Cependant, au sein de l'Assemblée, ces éléments ne purent d'abord se confondre. A côté des affinités d'opinion, il y eut les affinités d'origine. Les nouveaux parlementaires affectaient de voir dans les anciens des maîtres superbes, des vétérans fiers de leurs chevrons. Ils s'en écartaient pour faire acte d'indépendance. De leur côté, les anciens s'effaçaient de leur mieux, afin de désarmer ce sentiment jaloux. En toute chose ils abandonnaient aux nouveaux le soin du débat, la responsabilité du vote. Ils attendaient du temps une fusion nécessaire, un concert des volontés. Au milieu de ce conflit d'amours-propres, tout empirait, tout allait à l'a-

venture. L'ennemi commun s'en aidait pour se maintenir au pouvoir, et disperser au vent les derniers lambeaux de la fortune de la France.

Pour les hommes que la révolution de février avait investi de la dictature, c'était un moment décisif. D'eux-mêmes ils se résignaient à une épuration partielle. Un ou deux de leurs membres devaient se retirer devant l'Assemblée. Le navire était chargé trop lourdement ; on jetait à l'eau une partie de la cargaison, afin de sauver le reste. l'Assemblée acceptait le sacrifice ; seulement elle demandait qu'il fût complet. Il n'atteignait que le Luxembourg ; elle voulait l'étendre jusqu'à la rue de Grenelle. Entre le souverain de la veille et le souverain du jour, ce fut le premier dissentiment, le premier conflit. Plus unie, l'Assemblée eût triomphé ; divisée, hésitante, elle fut vaincue.

Je rappelle cet incident, car pour nous plus d'un mécompte s'y attacha. Depuis quelques jours, Malvina sentait notre ami Simon s'échapper de ses mains ; une influence mystérieuse s'exerçait sur lui sans que nous pussions ni la conjurer ni la détruire. Calme le matin, il revenait le soir dans un état voisin de l'exaltation, et nous avions toutes les peines du monde à le ramener vers de meilleurs sentiments.

— Simon, lui disait ma femme, prenez garde ; vous faites de mauvaises connaissances, cela se voit.

— Comment le pourrais-je? répondit le meunier ; je ne quitte pas l'Assemblée !

— C'est possible, Simon, mais vous devez y fréquenter les dépenaillés ; c'est clair comme le jour.

— Parler ainsi de nos collègues, de représentants du peuple ! oh ! Madame !

— Il n'y a pas d'affront, Simon ! l'habit peut être râpé et le cœur parfait ; cela s'est vu. Tous les fripés ne sont pas dangereux. Mais n'empêche qu'il y en a de peu cossus parmi vos collègues, et que la patrie ferait bien de leur acheter des chapeaux neufs.

— A quoi bon ?

— Quand ce ne serait que pour faire aller le commerce ! D'ailleurs la tenue en impose, Simon. Ne quittez pas les gens bien couverts ; il n'y a qu'à profiter dans leur compagnie.

— Des aristocrates !

— Comment dites-vous cela, Simon ?

— Je dis des aristocrates, madame Paturot ; c'est assez connu qu'ils le sont.

— Tu l'entends, Jérôme, s'écria ma femme en

se retournant vers moi, tu l'entends! Qui l'eût imaginé il y a quinze jours? Un homme qui sortait des mains de la nature, un être naïf, primitif! Tu vois où il en est! O Paris! que je te reconnais là! Paris! Paris! voilà de tes coups! Encore une âme que tu perds et dont tu seras responsable devant Dieu! Décidément, Jérôme, nous avons eu tort d'amener ici ce garçon; il s'y détériore, il s'y gâte.

— Madame Paturot!... dit le représentant, qui se sentait touché dans sa dignité.

— Oui, Simon, vous vous gâtez. Vous êtes l'élu du peuple; mais cette fois encore, je ne puis retirer le mot. Vous vous gâtez, je le répète, et beaucoup. Ce n'est pas moi que l'on trompe; je vous devine, je vous suis. Voyons, soyez sincère. Que signifient ces bouts de cigare qui traînent sur les consoles de votre chambre? Où auriez-vous appris à fumer, représentant?

— Mais à l'Assemblée.

— A l'Assemblée! dit ma femme en bondissant sur son siége; vous êtes fou, mon garçon.

— Et pourquoi, Madame?

— On fume à l'Assemblée? l'Assemblée serait une tabagie! Simon, vous n'y pensez pas!

— C'est pourtant comme je vous le dis. Vous

parliez de bouts de cigare; il n'y en manque pas. Le sol en est jonché.

— Vrai? bien vrai?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— J'aurais dû m'en douter, dit ma femme avec un geste expressif. La France appartient aux culotteurs de pipes. Ils en disposent, ils l'arrangent à leur façon. Mais, malheureux! ajouta-t-elle en prenant le bras du meunier, savez-vous bien qu'avec ces habitudes-là vous nous perdrez dans l'estime du monde?

— Pour un peu de fumée?

— Merci! comme si ce n'était point assez! Simon, retenez bien ce que vais vous dire. Je connais la France, voyez-vous; je sais qu'elle aime ce qui est délicat et bonne compagnie. Toujours il en a été ainsi. C'est la patrie des troubadours et des chevaliers. Elle a pu être, dans le cours des temps, un peu Pompadour, un peu Régence, mais avec des manchettes et du bon goût. On ne se refait pas. Maintenant s'il est vrai qu'elle devienne mauvais genre, c'est qu'elle est destinée à périr. La France mauvais genre! Je ne m'accoutumerai jamais à cette idée-là. N'est-ce pas, Jérôme, que c'est trop cruel?

— Oui, Malvina, lui répondis-je; et pourtant

on fume aux portes de l'Assemblée, dans les salles d'attente, partout. Simon n'a rien exagéré.

— Et ils veulent qu'on les respecte, s'écria ma femme, quand ils ne se respectent pas? Et ils veulent que le peuple ait quelques égards pour eux, quand ils tranchent du débraillé et du sans-gêne? Simon, rompez promptement avec ces vicieux. Revenez à votre candeur naturelle. Voyez où conduit un mauvais pas. D'un cigare à l'autre, on vous mènerait à l'abîme. Thèse générale, mon garçon, défiez-vous des gens fripés ; il n'y a rien à gagner avec eux.

— Ce sont nos frères, madame Paturot.

— Encore un mot de leur invention. Simon, le tabac vous égare ; vous êtes plus enfumé que je ne le croyais. Voulez-vous m'en croire ? ne frayez plus avec eux. Ils vous pervertiraient. Cherchez la bonne société ; c'est là qu'on se forme. Plus tard, je ne dis pas. Si la République parvient à décrasser son monde, on pourra voir.

Malgré ces entretiens, souvent reproduits, l'élève de Malvina lui échappait. Il devenait l'un des membres les plus assidus de la tabagie parlementaire. La buvette l'attirait aussi ; avec les habitudes apéritives que donne la vie des champs, Simon supportait mal le jeûne forcé qu'entraînent de longues séances.

Il ruinait alors la questure en bouillons et en petits pains. Le buffet avait en lui un terrible client, et le budget alimentaire dut se ressentir de son passage. Son éducation politique s'achevait ainsi aux frais de l'État. Il est vrai que notre ami avait à nourrir la plus belle voix de l'Assemblée et qu'il ne la ménageait pas pour les grandes occasions. L'excès de dépense se justifiait par un excès de service.

Simon fut réservé à d'autres assauts. Son vote en valait un autre, et il y avait quelque intérêt à se l'assurer. Dès lors il se fit autour de lui un siége en règle, dans lequel il devait succomber. Comment aurait-il pu se défendre? Jusqu'à l'heure où le vœu du peuple et Malvina le firent représentant, il n'avait rien connu hors de son moulin et des soins qui s'y rattachaient. En fait de politique, il en était demeuré aux nouvelles qui se répandent dans les marchés et dans les halles. Pourvu que la farine eût du débit et qu'il y trouvât de quoi se payer de sa mouture, il ne demandait rien à ceux qui tenaient les rênes du gouvernement. Blancs ou tricolores, il les avait vus passer avec le même désintéressement et le même sang-froid. Son instinct lui disait qu'aucun régime ne se passerait de meuniers, et que, république ou monarchie, le grain n'en arriverait

pas moins sous ses meules pour nourrir des hommes libres ou des êtres assujettis. Cette pensée suffisait à son orgueil.

C'est vers cet homme que la politique allait diriger ses pièces de siége. La capitulation était prévue il devait se rendre sans combat. De pareilles conquêtes sont, il est vrai, plus faciles que sûres et passent volontiers de main en main. Simon trompa plus d'une fois ses vainqueurs au moment où ils croyaient le tenir, et ne leur épargna pas les mécomptes. Il y avait en lui deux hommes, celui qui ignore et celui qui se méfie. En apparence il cédait; mais il se dérobait sans scrupule à des engagements pris sans conviction. Dans ses votes, la part de l'imprévu était grande. Un mot, un rien le décidaient au dernier moment ; et avec cette ruse qui n'abandonne jamais le villageois, il gardait la neutralité toutes les fois qu'elle était possible. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice qu'il cherchait à s'éclairer. Les débats le trouvaient attentif, le travail des bureaux assidu. Il essayait de suppléer par un effort soutenu aux lacunes d'une éducation incomplète. Zèle inutile ! soins infructueux ! Simon n'était point dans sa sphère, et il avait assez de tact pour en convenir. On parlait autour de lui de choses

qui n'étaient pas de son ressort dans une langue qui n'était pas la sienne. Chaque parole qui se prononçait lui apportait une preuve de plus de son incompétence et de son insuffisance. Il en éprouvait une sorte d'humiliation. Il se voyait jeté hors de son élément, comme cette créature sans queue égarée dans les royaumes sous-marins dont parlent les Nuits arabes.

Les premières embûches qu'on lui tendit vinrent du côté des importants. C'est sous ce nom que l'on désigne, dans une assemblée, les hommes qui veulent la remplir de leurs actes et de leurs discours. Jamais plaie d'Egypte ne fut plus cruelle et ne sévit plus durement. Les importants ne prennent rien comme les autres. Tout est prétexte pour leur vanité. Un siége au parlement leur est un piédestal ; ils y posent. A eux la tribune, à eux les commissions, à eux les journaux. Les affaires du pays ne passent qu'après les soins de leur orgueil. Dans toute question, ils ne voient qu'une chose, le point par où ils pourront y briller. Prononcent-ils quelques mots? ils veulent qu'à tout prix le pays les recueille. Font-ils quelques pas au dehors? ils en saisissent la postérité. Mille notes émanées d'eux vont assaillir les organes de la presse. C'est l'écho d'un

comité ou d'un bureau, commenté et arrangé par le héros lui-même. Le public n'ignorera rien de ce qu'il a dit, de ce qu'il a fait. S'il n'a pu mettre en jeu, dans l'intérêt de son nom, toutes les fanfares de la célébrité, il exhalera sur sa journée perdue des regrets dignes d'un empereur romain. Il lui faut de l'encens, il lui faut des hommages. C'est lui qui a imaginé les insignes et s'en décore à tout propos. C'est lui qui multiplie les démonstrations extérieures afin que la foule se pénètre de ses traits et prenne goût au culte de sa personne.

Dans les assemblées que le temps a mûries, la part laissée à ces parasites de l'orgueil est bien moindre. Il s'y opère un travail de classement qui met à leur place les vanités subalternes. La discipline les dompte, le dédain en fait justice. Mais une assemblée nouvelle est une sorte de proie livrée aux importants. Ils y mènent un tel bruit et soulèvent tant de poussière autour d'eux, que l'attention en est forcément maîtrisée, et qu'on finit par admirer un peu ceux qui s'admirent tant eux-mêmes et avec une si grande candeur. La bonne opinion que l'on a de soi se communique si aisément aux autres, et fait si souvent des victimes! C'est la force des importants et c'est aussi leur calcul. Ils arri-

vent ainsi à une sorte de notoriété qui prend les uns par l'admiration et les autres par la lassitude.

Tels étaient les hommes entre les mains desquels notre pauvre Simon était tombé. Ils s'efforcèrent de l'enrôler dans leur régiment et d'en faire l'appoint de leur parti. Le meunier ne sut pas résister, et chacun d'eux enrichit sa liste d'un nom de plus. Tous s'en crurent maîtres ; l'orgueil est peu clairvoyant. De loin en loin ils laissaient tomber sur leur client un mot affectueux, et l'admettaient dans le groupe d'auditeurs qu'ils éclairaient de leur auréole. Simon se prêtait à ces honneurs, et en échange ne livrait rien. Il n'était ni ébloui ni subjugué ; il discernait ces prétentions et les frappait d'un jugement sévère. Il sentait qu'il n'y avait là ni une force réelle ni une véritable supériorité.

Un jour pourtant l'assaut fut plus rude et vint de plus haut. Aux capitaines obscurs succéda un général d'armée. Le moment était grave, il s'agissait d'un vote décisif. Un gouvernement allait sortir du scrutin de l'Assemblée. Tout suffrage avait de la valeur ; c'était une question de nombre. Mille influences se croisaient sur les bancs ; ceux-ci conduisaient l'attaque, ceux-là veillaient à la défense. Au dehors, les esprits en étaient vivement préoccupés ; Malvina

avait concentré sur ce point son principal effort. Elle pardonnait tout au meunier, elle couvrait le passé d'une amnistie sans réserve, mais à une condition, c'est qu'il voterait ce jour-là comme elle le désirait :

— Simon, disait-elle, vous savez ce que j'ai fait pour vous, pour votre succès. Vous savez si je m'y suis prodiguée?

— Oui, Madame, répondait-il.

— Eh bien! je ne vous demande qu'une grâce, c'est celle-là. Plus tard, vous en ferez à votre tête; je sais que les hommes aiment à avoir la bride sur le cou. Mais pour cette fois, il faut naviguer dans mes eaux, là, bien franchement, et sans détour. Autrement, Simon, c'est fini entre nous; nous rompons la paille. Voyons, regardez-moi en face; cela vous va-t-il? Marcherez-vous comme je l'entends?

— Puisque vous le voulez, Madame?

— Oui, certes, je le veux, Simon; et n'allez pas broncher au moins. Mon petit doigt me le dirait.

— N'ayez pas peur, Madame.

Cette promesse, dix fois renouvelée, ne suffisait pas pour désarmer les soupçons de Malvina. Elle craignait que Simon ne lui manquât de parole. Qu'on juge du degré où arriva cette crainte lorsqu'elle apprit, de la bouche du meunier, qu'il était

invité à dîner chez l'un des membres les plus illustres du gouvernement. Elle comprit que sa proie lui échappait, et fit un effort désespéré pour la ressaisir.

— Vous n'irez pas, Simon, lui dit-elle avec son accent le plus irrésistible.

C'était s'exposer à un échec gratuit. On détournerait le cours d'un fleuve plutôt que d'arrêter un villageois qui a un bon repas en perspective et en savoure d'avance les raffinements. Aussi le meunier se mit-il, sans hésiter, à l'état de révolte :

— J'irai, ne vous en déplaise, madame Paturot.

— Vous vous prostituerez alors, monsieur Simon, reprit ma femme en le prenant de très-haut. Mais ne voyez-vous pas, malheureux, qu'on veut vous séduire, vous suborner ?

— Bah ! un homme si haut placé ?

— Raison de plus, Simon ; plus on est en haut, plus la corruption est grande.

— Si vous voyiez comme il est poli, madame Paturot, comme il est bon pour le petit monde ! Celui-là pourrait être fier ! Il a un nom qui va loin ! Eh bien ! il ne l'est pas du tout. Figurez-vous qu'il m'a pris par le bras, là, comme je vous prends, et que nous avons fait ensemble huit à dix tours de salle. Compères, compagnons, ni plus ni moins.

Au bout d'un moment je n'étais plus gêné, mais plus gêné du tout; il a une façon à lui pour mettre les gens à l'aise.

— C'est cela! avouez-le, Simon: dites que vous avez fait votre marché. Vous êtes-vous bien défendu, au moins? En affaires il faut jouer serré. Voyons, parlez, quelle est la somme?

— Oh! madame Paturot, fi donc! soupçonner ainsi les gens!

— C'est que tout y prête, Simon! Pas moyen de vous comprendre depuis que vous êtes ici. Vous êtes comme la couleuvre; on croit vous tenir, et vous glissez entre les mains. Pourtant je ne me suis point épargnée. Je me rends cette justice, que je vous ai prodigué mes conseils. Comment les avez-vous pris? Tout de travers. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée, Simon, là, toute ma pensée?

— Dites, Madame.

— Eh bien! je commence à croire que vous êtes une de mes erreurs.

— Vous ne m'épargnez guère, Madame.

— Et j'ai raison, Monsieur, de ne plus vous épargner. Il y a terme à tout. Ah! vous avez votre couvert mis chez le gouvernement?

— Pour une fois!

— Le goût vous en viendra, Simon; vous êtes volontiers sur votre bouche. Maintenant souvenez-vous de mon dernier mot. On va vous tourner et vous retourner, on va vous prendre par tous les bouts. C'est clair comme le jour. Derrière un dîner, il y a un écot. Service pour service, comme on dit. Eh bien! si vous êtes assez goinfre pour céder, je n'en fais ni une ni deux, Simon, je vous retire ma confiance. Vous vous arrangerez ensuite comme vous pourrez.

— Mais, madame Paturot...

— Oui, Simon, reprit ma femme avec majesté, je vous retire ma confiance et je vous livre à vos remords.

Cette menace solennelle ne changea rien aux déterminations du meunier. Il s'était dit qu'il goûterait des sauces du gouvernement, et rien au monde n'aurait pu le détourner de ce dessein. Il tenait à s'élever dans l'échelle des cuisines et à s'assurer par lui-même des jouissances que la fortune réserve à ses favoris. Le souvenir des pains de seigle qu'il avait dévorés ajoutait à ce désir un aiguillon de plus. Pourquoi fuir une revanche qui s'offrait à lui dans les plus belles conditions et le plus naturellement du monde?

— Madame Paturot est une folle, pensait-il en lui-même : un bon dîner se refuse-t-il jamais ?

Le dîner fut excellent, en effet, et le vin choisi. L'homme illustre du gouvernement en fit les honneurs avec une grâce et une aménité parfaites. Il se mit en frais pour le meunier, et ne craignit pas d'épuiser son arsenal de séductions. Ce fut pour Simon une date mémorable. Tant d'honneurs, tant de prévenances et venues de si haut ! Il rentra au logis enchanté, mais confus et presque soucieux. Il évita ma rencontre et celle de Malvina ; on eût dit que sa conscience lui adressait de secrets reproches. Il ne fit plus à l'hôtel que de rares apparitions, y rentra fort tard et en sortit de bonne heure. Ce manége ne pouvait tromper ma femme ; elle était trop clairvoyante pour cela :

— Jérôme, me dit-elle, Simon nous échappe.

— J'en ai peur, répliquai-je.

— Gâté en si peu de jours ! Lui ? Un enfant du moulin ? Sur qui compter, bon Dieu !

— C'est triste, repris-je.

Deux jours après la bombe éclata. Dans le scrutin décisif, le meunier vota pour l'homme illustre et avec le gouvernement. Il en acceptait les erreurs ; il en prenait la livrée. Malvina était furieuse ; elle

cria à la trahison. Moi, je rejoignis le coupable, et du plus loin que je l'aperçus :

— Simon, lui dis-je, tu es un nouvel Esaü; tu nous as vendus pour un plat de lentilles !

CHAPITRE XXI.

Ministres à l'apprentissage.

Une justice à rendre à la révolution de Février, c'est qu'aucun des ministres qu'elle porta aux affaires ne pouvait avoir de préjugés d'état. Elle s'appliqua, on serait tenté de le croire, à les choisir en dehors des fonctions spéciales auxquelles ils étaient destinés. Ainsi elle enrichit les divers ministères de marchands retirés et de vétérinaires dignes de l'être. Les avantages de pareils choix se révèlent sur-le-champ. Le tort le plus commun des hommes d'état, celui qui perd les empires, c'est d'avoir, en toute chose, des opinions faites, et des plans arrêtés. Or

ici, rien de pareil à craindre. Point de ministre qui ne fût neuf dans son département, et qui ne s'offrît à l'état de cire molle, susceptible de recevoir toutes les empreintes.

Aux premiers jours de ces investitures, que de scènes d'intérieur durent égayer les sanctuaires ministériels! Quelle haute et charmante comédie! Hélas! personne ne l'exhumera. L'imagination seule en peut rétablir les traits principaux et en retracer l'esquisse. Nous voici, par exemple, dans le cabinet du citoyen ministre des affaires étrangères, marchand retiré. Son regard surpris se promène sur un bureau à cylindre garni de quelques dossiers. L'attitude générale exprime une anxiété évidente. On serait inquiet à moins. La politique de l'Europe repose dans ces dossiers, la paix du monde dans ces cartons. C'est une redoutable perspective, même pour un marchand retiré. Aussi le citoyen ministre éprouve-t-il un peu d'hésitation ; il avance et retire la main en homme qui craint d'engager sa responsabilité. Ce mouvement alternatif se prolonge jusqu'au moment où l'on frappe à la porte :

— Entrez, dit-il.

C'est un chef de division, chargé de dossiers. Un arriéré formidable pèse sur lui; il veut s'en exonérer

et le rejeter sur le ministre. A l'aspect de cet arsenal plein d'armes inconnues, celui-ci ne peut contenir un frémissement. Que ne demeurais-tu à l'état de marchand retiré ? lui disent des voix intérieures. Il se remet néanmoins, et indique un siége au chef de division. Un dialogue s'engage :

LE CHEF. Monsieur le ministre a-t-il décidé quelque chose au sujet de l'affaire de Téhéran ? J'ai là une dépêche qui n'attend que la signature.

LE MINISTRE. Téhéran ?

LE CHEF. Téhéran. Voici quatre mois que l'enquête est ouverte. Il y a eu deux commissions de nommées dont une mixte, et trois rapports dont deux sont joints au dossier. Des intérêts majeurs sont engagés dans la question et je crois qu'il est temps de se décider pour ou contre.

LE MINISTRE. Au sujet de Téhéran.

LE CHEF. De Téhéran.

Dans l'échange de ces mots, le ministre a montré un aplomb digne d'une conscience plus tranquille. Devant un chef de division, il n'a point voulu paraître ignorer l'affaire de Téhéran, et il attend que le cours de l'entretien lui livre un fil conducteur. Un silence s'établit pendant quelques minutes ; c'est le subordonné qui le rompt.

LE CHEF. Monsieur le ministre n'a rien à m'ordonner sur cette affaire ?

LE MINISTRE. Celle de Téhéran ?

LE CHEF. De Téhéran. A la rigueur, nous pourrions y joindre l'incident de Trébisonde. Il y a connexité.

LE MINISTRE. Entre Trébisonde et Téhéran ?

LE CHEF. Justement. L'incident est plus récent ; il est à peine étudié. Cependant si Monsieur le ministre l'exige, je puis n'en faire qu'un dossier, et nous prendrions alors une résolution commune. C'est à voir.

LE MINISTRE. En effet, c'est à voir ! Vous dites que Téhéran peut se rattacher à Trébisonde.

LE CHEF. Pardon, Monsieur le ministre, ne confondons pas : Trébisonde à Téhéran ; l'incident ne peut point emporter le fond.

LE MINISTRE. Vous avez raison : Trébisonde et Téhéran, voilà l'ordre.

LE CHEF. Mon Dieu, puisque nous cherchons des parties liées, j'aurai l'honneur d'en proposer une autre à Monsieur le ministre. Il existe depuis longtemps à Tiflis une petite difficulté. C'est bien vieux, c'est presque oublié ; mais à la rigueur nous pouvons encore l'englober dans cette solution d'en-

semble. Il s'agit d'un travail succinct; je puis le faire exécuter dans la journée, si monsieur le ministre en témoigne le désir.

LE MINISTRE. Pour Tiflis?

LE CHEF. Tiflis et le reste; je ne sépare rien.

LE MINISTRE. C'est ainsi que je l'entends : Tiflis, Téhéran et Trébisonde?

LE CHEF. Trébisonde et Téhéran! Voici la récapitulation : la difficulté de Tiflis, l'incident de Trébisonde et l'affaire, la grave affaire de Téhéran!

LE MINISTRE, *s'associant à la pensée du subalterne.* Bien grave, en effet. Et quant à Tiflis...

LE CHEF. Trébisonde a le pas; il y a là des circonstances sur lesquelles monsieur le ministre doit être particulièrement édifié.

LE MINISTRE, *d'un air dégagé.* Sans doute! sans doute!

LE CHEF. Vingt correspondances en font foi, et non-seulement des nôtres, mais des correspondances étrangères. (*Avec un accent résolu.*) Il n'y a pas à hésiter un seul instant. (*D'un ton plus humble.*) A moins pourtant que monsieur le ministre n'envisage la chose à un autre point de vue!

LE MINISTRE. Mais non! mais non! Je trouve l'affaire de Tiflis fort grave.

LE CHEF. De Trébisonde ?

LE MINISTRE. Oui, de Trébisonde ; vous avez raison ; et encore plus celle de Téhéran.

LE CHEF. C'est l'objet capital.

LE MINISTRE. Comme vous le dites avec beaucoup de justesse, c'est l'objet capital.

LE CHEF. Il serait urgent de prendre vite un parti ; tout délai devient fatal.

LE MINISTRE. Fatal, j'en conviens.

LE CHEF, *s'inclinant.* J'attends les ordres de Monsieur le ministre. Dans quel sens veut-il résoudre la question ?

LE MINISTRE. De Trébisonde, n'est-ce pas ?

LE CHEF. De Téhéran, d'abord.

LE MINISTRE. Et de Tiflis, si je ne fais erreur.

LE CHEF. Surabondamment de Tiflis.

LE MINISTRE. Écoutez, me voici fort au courant des choses. Cependant, avant de prendre une résolution, j'ai besoin de me recueillir. Faites-moi un exposé succinct de l'affaire.

LE CHEF. Des trois.

LE MINISTRE. Des trois affaires, et envoyez-le-moi par l'huissier. Dans la journée vous aurez ma réponse.

Le chef de division s'incline et quitte le cabinet ;

le ministre peut enfin respirer. Des gouttes de sueur suspendues à ses cheveux témoignent des combats intérieurs qu'il vient d'essuyer et de l'effort violent qu'il a fait sur lui-même. Le subalterne a abandonné les lieux depuis longtemps, et les mots de Téhéran, de Trébisonde et de Tiflis retentissent toujours à ses oreilles.

— Hélas! s'écrie-t-il, que ne suis-je encore un simple marchand retiré!

Maintenant la scène change; nous voici rue Royale, dans cet hôtel qui porte deux ancres sur son écusson. Un autre ministre est assis devant un autre bureau à cylindre. De belles marines décorent les murs. Sur le bureau sont placés deux portefeuilles, l'un rouge, l'autre vert. La main du ministre va du vert au rouge, du rouge au vert, sans se fixer, sans prendre un point d'appui. Un huissier ouvre l'audience et introduit un solliciteur. Le ministre le fait asseoir; l'entretien s'engage :

LE SOLLICITEUR. Monsieur le ministre, je m'adresse à vous en toute confiance pour un objet.....

LE MINISTRE. Pardon, Monsieur, mais sachons d'abord à qui vous vous adressez.

LE SOLLICITEUR. A qui, Monsieur le ministre?

LE MINISTRE. Oui, à qui?

LE SOLLICITEUR. Ma démarche l'indique assez; je m'adresse à l'illustre et savant ministre qui...

LE MINISTRE. Quel ministre?

LE SOLLICITEUR. Mais à Monsieur le ministre de la marine, si vous me le permettez.

LE MINISTRE. Que ne parliez-vous plus tôt? Nous n'aurions pas joué au propos interrompu. Attendez.

Il repousse de la main le portefeuille rouge et prend le portefeuille vert en guise de bâton de commandement.

— Continuez maintenant, dit-il à son interlocuteur; je suis en mesure de vous écouter. Vous parlez au ministre de la marine.

LE SOLLICITEUR. Je ne l'ignorais pas, et connais toute sa bienveillance et toute sa justice. Il s'agit d'une livraison à effectuer dans les ports maritimes de l'Océan. Les agents administratifs, préposés à la réception, élèvent une difficulté en raison de ce que la fourniture est destinée par moitié à l'armée de terre.

LE MINISTRE. A l'armée de terre? Vous allez me parler de l'armée de terre? Que ne m'avertissiez-vous? Attendez un moment.

Il dépose le portefeuille vert sur le bureau et s'arme du portefeuille rouge, puis se tournant vers l'impétrant :

— Parlez de l'armée de terre, si cela vous convient, me voici prêt, lui dit-il. Vous parlez au ministre de la guerre.

LE SOLLICITEUR. Les garde-magasins élèvent difficulté sur difficulté. Il y a conflit d'attributions et mauvaise volonté évidente. Vous seul, Monsieur le ministre, pouvez avec un mot faire cesser les dommages dont je me plains. Un commerçant honnête et qui s'exécute avec loyauté ne peut pas être victime des combats d'amour-propre que se livrent les employés de l'administration. Il n'est pas juste que pour de si petits motifs ses intérêts demeurent en souffrance. Cette justice qu'il ne peut pas obtenir de vos subordonnés, il l'obtiendra de vous; il l'obtiendra, j'en ai la conviction, pleine et entière. C'est au savant et illustre ministre que je m'adresse, à l'une de nos gloires, à l'une de nos grandeurs. Un mot, un seul mot, et à l'instant tout s'aplanira. Les réceptions se feront en commun entre l'armée de terre et l'armée de mer...

LE MINISTRE, *l'interrompant*. Comment dites-vous cela?

LE SOLLICITEUR. L'armée de terre et l'armée de mer.

LE MINISTRE. Le problème se complique; mais il n'est pas sans solution. Attendez.

Il saisit le portefeuille rouge de la main droite, le portefeuille vert de la main gauche, et dit à l'interlocuteur :

— Continuez ! je puis tout entendre. Vous parlez au ministre de la marine et au ministre de la guerre : Allez.

L'audience s'achève ainsi ; le solliciteur a le champ libre ; il passe d'une arme à l'autre sans inconvénient, et conjure les deux portefeuilles de se mettre d'accord pour le tirer d'embarras.

Passons à la rue Saint-Dominique. Même hôtel, même local. Le personage change encore ; un vétérinaire au lieu d'un marchand retiré. Il y a le bureau à cylindre, il y a les dossiers, les terribles dossiers. Le vétérinaire ne peut s'accoutumer à ce spectacle.

Qu'on me rende à mes bêtes ! Qu'on me rende à mes bêtes ! s'écrie-t-il à tout instant.

Quand, par hasard, il entr'ouvre un des innombrables documents dont il est environné, il découvre des figures assez semblables à celle-ci :

$$ax + by + cz = d$$

Ce sont autant de spectres qui l'épouvantent. Il se demande ce que lui veulent ces signes empruntés

aux livres cabalistiques. En vain essayerait-il de s'en défendre ; ils le poursuivent obstinément. Toutes les notions exactes, depuis l'arithmétique jusqu'au calcul différentiel, l'assiégent sous mille formes. Il vit au milieu des polygones et des équations, des surfaces et des volumes des corps, des aires planes et des angles. Les diviseurs communs ne lui laissent point de trève, les éliminations point de repos. Il s'anéantit dans les triangles sphériques, va de l'hyperbole à l'ellipse, des sections coniques à la parabole, des projections à la perspective. Heureux si les développements en séries et les intégrations de fonctions ne viennent pas s'asseoir à son chevet et lui occasionner des insomnies infinitésimales!

L'hôtel de la rue Saint-Dominique renfermait donc le plus infortuné et le plus dépaysé des ministres. Qu'il eût mieux aimé fouler aux pieds le cytise et courir, la lancette en main, à la poursuite de ses clients! Qu'il eût preferé au délassement des nombres les sourires du soleil et les caresses de la brise! Cette langue des chiffres était muette pour lui ; il n'en comprenait ni les grandeurs ni les mystères. Dans les bureaux chacun en avait la clé ; seul il l'ignorait. Il était pourtant le chef et tous devaient s'inspirer de ses ordres.

Onze heures sonnent, le ministre vient d'être installé; il s'assied à son bureau; il parcourt d'un œil distrait les lettres soumises à sa signature. Afin de tenir sa conscience en repos, il ne les lit pas : pourquoi les lirait-il ? Il n'y puiserait que le sentiment des choses qu'il ne sait pas et qu'il a besoin d'apprendre. Est-ce le moment? Et en aurait-il la faculté? Dans ce tourbillon qui emporte le pays, où trouver des heures calmes et studieuses ? L'orage gronde, la politique tend jusqu'à les rompre les ressorts du pays. Ces pensées absorbent le ministre; il s'y abandonne mélancoliquement, lorsque la porte du cabinet s'ouvre devant un visiteur. C'est l'ingénieur en chef d'un département éloigné qui vient rendre hommage à son supérieur et porter à ses oreilles, dans l'intérêt du service, quelques réclamations légitimes. L'entretien commence par les politesses d'usage et continue ainsi :

L'INGÉNIEUR. Notre province compte beaucoup de bras inoccupés, Monsieur le ministre ; il serait prudent de leur trouver de l'emploi.

LE MINISTRE Rien de mieux, Monsieur l'ingénieur, Proposez-moi quelque chose, je suis prêt à l'accepter.

L'INGÉNIEUR. Je ne vous demandrai, Monsieur le ministre, que ce qui est fondé, que ce qui est juste. On nous dépouille au profit de Paris ; je dé-

sire seulement qu'on nous rende les dotations que les anciens budgets nous avaient assurées. N'est-ce pas là une prétention modeste?

LE MINISTRE. Très-modeste! J'y accède, j'y accède sur-le-champ, Monsieur l'ingénieur. Faites donner des ordres pour que les travaux reprennent leur cours. Je suis trop heureux de faire quelque chose pour un département aussi intéressant que le vôtre; trop heureux en vérité. On le dit animé de bons sentiments et très-dévoué à la République. Raison de plus pour lui donner satisfaction. Remettez-vous à la besogne; le travail est à la société ce que l'appareil respiratoire est au corps. C'est dans le jeu alternatif du poumon que l'homme trouve la vie; c'est dans la soupape du travail que la société trouve ses garanties de repos. Que le poumon s'embarrasse, que la plèvre s'enflamme, que les bronches s'engorgent, et à l'instant même les fonctions vitales sont frappées dans leur source. Il en est de même du travail; que les bras s'arrêtent, que le chômage se prolonge, et la société est menacée dans ses fondements. Du travail, du travail, voilà le mot d'ordre; du travail, afin que la circulation sociale s'établisse dans toute sa plénitude et toute son intensité. C'est mon système, sachez l'appliquer.

L'INGÉNIEUR, *souriant*. A merveille, Monsieur le ministre. Je rendrai compte à mon département de vos bienveillantes intentions, et il ne manquera pas de vous payer en reconnaissance. Dès mon arrivée, le travail sera repris. Seulement, vous aurez à triompher des refus de votre collègue des finances, qui depuis deux mois m'a fermé, de la manière la plus rigoureuse, l'accès du Trésor. Du travail sans argent, c'est un problème que je ne me charge pas de résoudre.

LE MINISTRE. Vraiment! mon collègue vous a joué ce tour? Mais c'est un malentendu. Le travail est la vie du pays; c'est le sang de ses artères. En suspendre le mouvement, c'est vouloir une syncope, une congestion au cerveau. Il y a là un principe de physiologie. Mon collègue n'y aura pas songé.

L'INGÉNIEUR. C'est l'état des caisses qui aura motivé son refus. Il sagit de sommes considérables.

LE MINISTRE. Vraiment?

L'INGÉNIEUR. Oui, Monsieur le ministre, nous avons des travaux de deux sortes : ceux régis par la loi de 1841.

LE MINISTRE. La loi de 1841 ! Voilà qui est bon à connaître. Et les autres?

L'INGÉNIEUR. Régis par la loi de 1842.

LE MINISTRE. Très-bien ! La loi de 1841 et celle de 1842. J'y suis maintenant.

L'INGÉNIEUR. Les travaux de la seconde catégorie sont de beaucoup les plus importants. Il s'agit de cent cinquante millions.

LE MINISTRE. Cent cinquante millions ! Comme vous dites, c'est une somme. La loi de 1842, n'est-ce pas ?

L'INGÉNIEUR. Oui, Monsieur le ministre, et c'est sur cette allocation que nous devrions prélever le contingent nécessaire pour redonner un peu d'activité à nos travaux.

LE MINISTRE. La loi de 1842, je vois cela d'ici. Eh bien marchez, marchez.

L'INGÉNIEUR. Mais si le ministre des finances refuse des fonds ?

LE MINISTRE. Il a tort, grandement tort. Le travail est au pays ce que la circulation est au corps humain ; je ne sors pas de là. Tout à l'heure j'y voyais un principe de physiologie ; j'y vois en outre une question de thérapeutique. Faites qu'un membre cesse sa fonction ; l'organisation entière n'en souffre-t-elle pas ? Comment mon collègue des finances n'a-t-il pas réfléchi ? c'est vraiment incroyable. Je lui en parlerai.

L'INGÉNIEUR. Il y a lieu d'invoquer les droits acquis.

LE MINISTRE. La loi de 1842? voilà un millésime que je n'oublierai pas. C'est un topique; nous l'appliquerons.

La leçon est donnée; l'ingénieur se lève. L'éducation du ministre y a fait un pas décisif; il sait qu'il existe deux lois qui sont la charte des travaux publics. Il a en outre découvert dans la circulation du sang une analogie qu'Harvey n'y avait point soupçonnée. Satisfait de sa journée, l'homme d'état se rassied; il achèvera, à l'aide des directeurs et des chefs, cette initiation commencée sous d'aussi brillants auspices.

De la rue Saint-Dominique à la rue de Grenelle, il n'y a pas loin; franchissons cette distance par la pensée. Voici un hôtel encore, un cabinet et un ministre assis dans son fauteuil. Il n'est pas seul; un essaim l'entoure. Quels airs florissants! quels visages radieux! Touchez là, mes amis, je vous reconnais. Vous êtes les joyeux compagnons de la rue Monsigny, et les desservants de ce culte qui prit naissance au milieu des fêtes. Vous rêviez l'empire alors; aujourd'hui vous l'avez dans les mains. A voir comment vous en usez, on dirait qu'il vous embarrasse.

De ces croyances si vives d'autrefois, qu'est-il resté debout ? Quelques aspirations vagues et des plans confus. Le schisme vous a décimés avant le triomphe, et devenus puissants, vous vous êtes mutilés de vos propres mains. Oh ! que j'aimais mieux vos hymnes et vos illusions de la jeunesse, quand vous jouiez le rôle de martyrs en cour d'assises, et d'Argonautes dans les mers d'Orient ! Comme tout vieillit ! comme tout passe ! De cette couronne, si fraîche au premier jour, à peine retrouverait-on quelques fleurs desséchées, sans parfum et sans couleur.

Le ministre lui-même rattachait ses débuts dans la vie à ces rêves et à ces illusions. Il en avait gardé dans le cœur une empreinte profonde. Ceux qui l'approchaient, ceux à qui il déléguait l'autorité étaient animés du même esprit. Les voici tous réunis autour de lui ; on peut les compter, on peut les reconnaître. Ils se sont fait un nom, les uns dans la philosophie, les autres dans la compilation. L'audiencier vient d'introduire un recteur accouru de province pour saluer le pouvoir nouveau, et l'entretien s'engage sur un ton familier :

— Monsieur le recteur, dit le ministre en désignant l'un de ses voisins, voici mon bras droit, l'auteur de mes circulaires. Comment les a-t-on reçues chez vous?

LE RECTEUR, *déguisant son embarras.* Mais très-bien ! très-bien ! Elles ont produit un grand effet.

LA BRAS DROIT, *s'inclinant.* Monsieur le recteur y met de la bienveillance.

LE RECTEUR. Mais non, je vous jure : c'est la vérité la plus stricte.

LE BRAS GAUCHE. Ne fais pas le modeste, mon cher ; quand tu t'en mêles, tous les coups portent. C'était fièrement touché.

LE BRAS DROIT. Flatteur !

LE MINISTRE. Et notre école d'administration quel succès a-t-elle obtenu, Monsieur le recteur ?

LE RECTEUR, *qui aspire à un avancement.* Immense !

LE MINISTRE. C'est encore à mon bras droit que nous sommes redevables de cette utile création.

LE BRAS GAUCHE, *ne pouvant se contenir.* Il les a toutes, les grandes idées. Rien ne lui échappe, rien n'avorte dans sa main ! C'est un don, Monsieur le recteur ! De l'invention à pleines mains, par poignées, sans compter !

LE BRAS DROIT. Tais-toi donc !

LE BRAS GAUCHE. Non, je ne me tairai pas ! J'en prendrais un atshme ! L'admiration me déborde, vois-tu? C'est un besoin que je tiens à satisfaire !

O être inspiré! je t'admire de toutes les puissances de mon organisation. Mais voyez donc, Monsieur le recteur, quelle attitude simple, quel maintien réservé! auriez-vous découvert là-dessous la flamme rayonnante du génie?

LE RECTEUR. Pourquoi pas, Monsieur?

LE BRAS GAUCHE. Alors vous êtes un connaisseur, passez-moi le mot.

LE MINISTRE. Ainsi, Monsieur le recteur, nos actes sont goûtés en province!

LE RECTEUR. Eh! pourrait-il en être autrement, Monsieur le ministre?

LE BRAS DROIT *d'un air capable et profond.* Oui, Monsieur le recteur, car l'une de nos prétentions est de n'être pas compris sur-le-champ. Nous sommes des semeurs d'avenir; nous jetons dans le sol des germes qui ne profiteront qu'aux générations futures. Ainsi, en supprimant le pape, que faisons-nous? une œuvre d'avenir, rien de plus. Nous n'imposons à personne cette suppression. Seulement, dans les contingents lointains, le pape nous paraît un obstacle. Nous le supprimons. Qui nous contesterait ce droit?

LE RECTEUR, *devenu pensif.* Vous supprimez le pape?

LE BRAS DROIT. Éventualité pure, Monsieur le recteur. La pensée doit être libre dans ses évolutions.

LE BRAS GAUCHE. Vous vous étonnez, recteur; il est de force à tout supprimer. On voit que vous ne le connaissez pas! Mais s'il blesse bien, il guérit mieux. O Messie! ô précurseur! tu n'as point de robe, comme Moïse; tu n'as point de manteau, comme Élie; mais je veux baiser le pan de ton habit!

LE BRAS DROIT. Trêve à ces écarts! tu deviens insensé! Ainsi, Monsieur le recteur, comme prévision, nous supprimons le pape; ou plutôt nous le transformons. Le spirituel et le temporel se confondent. S'il n'y a plus de pape, il n'y a plus d'empereur, ou plutôt l'empereur est pape et le pape est empereur. Le règne de César cesse; l'Église universelle paraît. Vous voyez qu'avec ce procédé dans la main, on peut impunément supprimer un pape. Le dommage est léger.

LE BRAS GAUCHE. Imperceptible.

LE BRAS DROIT. J'ignore, Monsieur le recteur, si de pareilles idées peuvent dès à présent être portées aux oreilles de la jeunesse. C'est à vous d'en juger, de sonder le terrain.

LE RECTEUR. A moins que Monsieur le ministre ne me l'ordonne expressément.....

LE BRAS GAUCHE. Inutile de parler au ministre, recteur; c'est au bras droit qu'il faut répondre. Il a la haute main sur tout. Conformez-vous-y.

LE RECTEUR. Mais, cependant, en un cas si grave! Supprimer le pape, jugez donc! Il me semble que Monsieur le ministre.....

LE BRAS GAUCHE. Encore! est-il entêté! Quand on vous signifie, recteur, que c'est au bras droit qu'il convient de parler?... Le ministre s'en rapporte, on vous le dit. Seriez-vous sourd?

LE BRAS DROIT, *avec une gravité qui ne se dément pas*. L'Église universelle une fois constituée, vous comprenez, Monsieur le recteur, que la propriété ne peut pas demeurer assise sur les mêmes bases.

LE BRAS GAUCHE. Ça coule comme de cire! Avec un pape de moins!

LE BRAS DROIT. La loi est trouvée, Monsieur le recteur; un grand philosophe l'a proclamée avant nous, et il suffit de s'incliner devant cette autorité puissante. Tout bien est bien d'église; toute fonction est un sacerdoce. Voilà, en termes succincts, l'évangile nouveau. Évidemment cela simplifie tout.

LE BRAS GAUCHE. Même le pape!

LE BRAS DROIT. Maintenant, Monsieur le recteur, je sais bien que de telles opinions doivent demeurer dans le domaine philosophique, et qu'elles seraient, pour les élèves, un aliment trop vigoureux, trop substantiel.

LE RECTEUR, *à part et effrayé.* Voici qu'il y arrive de nouveau!

LE BRAS DROIT. Si, néanmoins, dans les hautes études, il se trouvait quelques sujets capables de comprendre ce qu'il y a de profond et de symbolique dans ces idées d'avenir, ne craignez pas de les y entraîner, de les en nourrir, de les en repaître. Formons des candélabres vivants dans l'intérêt des races futures, et dégageons les esprits de toute espèce de préjugé. Si l'on a institué une école d'administration, c'est à cette fin. Table rase et libre essor à la pensée! Vous m'avez compris, Monsieur le recteur?

LE RECTEUR. Me permettez-vous d'insister auprès du ministre?

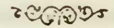
LE BRAS GAUCHE. Il y revient! Mais ne voyez-vous pas, recteur que vous êtes, que c'est le bras droit qui fait tout? Ils sont étonnants ces provinciaux!

L'entretien se poursuit ainsi ; les rôles sont tracés ; ils restent les mêmes jusqu'au bout. Si ce n'en sont point les termes exprès, c'en est du moins la pensée. L'empirisme est maître de l'enseignement, il l'entraine à travers les brutalités de la destitution et le péril des aventures. Il le compromet par son contact et le voue à tous les égarements. Les idées fausses ressemblent à ces arbres dont le feuillage est mortel ; malheur à qui se repose sous leur ombre ; elle engourdit et tue.

Ainsi se passaient les choses dans quelques-uns des départements ministériels ; sous ces fictions la réalité transpire. Les autres départements ne marchaient guère mieux. On y retrouvait encore une collection de marchands retirés et des vétérinaires dignes de l'être. Rien ne faisait tache dans ce bel assortiment. A la guerre, pour un rien, on eût métamorphosé un sergent en ministre ; au commerce, on voyait, dans les brouillards de l'utopie, se former les camps volants du travail ; à la marine, on abandonnait les colons aux faiseurs de livres ; aux finances, on poursuivait contre le Trésor et les associations privées un traitement héroïque, fécond en échecs ; à la justice, on vivotait en destituant ; à l'intérieur, on voyait, avec une incroyable résigna-

tion, l'émeute suivre l'émeute, comme on voit dans le ciel les nues et sur la mer les vagues se succéder.

En pouvait-il être différemment! Dans ce désordre universel, personne n'était à sa place. On jetait un homme au hasard, sur un point quelconque, en vue d'une urgente nécessité. Qu'il l'eût ou non souhaité, qu'il y fût propre ou non, l'acte était consommé, le décret rendu, il fallait se mettre à l'œuvre. Ce n'était point des ministres que l'on avait, mais des apprentis, et le pays, en proie à l'abandon, payait les frais de cet apprentissage.



CHAPITRE XXII.

Les préparatifs d'un règne.

On se souvient du vote où Simon manqua à tous ses engagements ; ce fut celui qui donna au pouvoir exécutif une forme nouvelle. Devant l'Assemblée, le gouvernement provisoire tombait de droit ; il fut remplacé par une commission de cinq membres en qui se résumaient la puissance et l'action extérieures. Ils allaient être le bras du pays tandis que l'Assemblée en serait la tête. Uu peu d'union, un peu de concert, et tout devenait aisé, et le plus beau spectacle était donné au monde.

Les révolutions se ressemblent toutes par un point, celui d'une fluctuation incessante dans la fa-

veur publique. En aucun temps on n'élève plus promptement les hommes, en aucun temps on ne brise plus vite leur piédestal. Un caprice a créé l'idole, un caprice aussi le détruit. Sous cette loi du moment point d'illustration qui résiste, point de grandeur qui ne soit vaincue. Les noms se succèdent par hécatombes. La fatalité les dévore, le temps les use à vue d'œil. Ne demandez à l'opinion ni équité ni mesure, elle ne saurait vous les accorder. Ne lui demandez pas non plus des retours, elle n'en a point. On ne juge pas, on exécute. On exécute sans instruction et sans procès. On condamne sur un mot, sur un bruit, sans entendre. Et quand l'heure est venue, rien ne sert de lutter; les titres les plus glorieux, les services les plus grands ne sauveraient point un homme. C'est un flot qui passe, un flot aveugle, brutal : il emporte tout devant lui.

Ce moment était arrivé pour ceux qui, depuis les derniers jours de février, avaient gouverné et administré le pays. La défaveur pesait sur eux; l'impopularité s'attachait à leurs actes. Ils voyaient la force s'en aller de leurs mains et la tempête s'amasser sur leur front. Il est plus aisé de condamner ceux qui succombent que de se montrer impartial à leur égard. Dans le sein de ce gouvernement, produit du

hasard, il y avait des cœurs élevés, des dévouements profonds, de nobles caractères. Il leur manqua un plan arrêté et le désir ardent de le faire prévaloir. Rien ne supplée ici-bas l'esprit de conduite, rien, pas même le talent et les dons de l'esprit. Surtout rien ne supplée le bon sens, cette qualité plus rare qu'on ne l'imagine. Au milieu de tant d'écarts et de vertiges, une inspiration judicieuse, hautement proclamée et fermement suivie, eût suffi peut-être pour tout sauver. Les transactions avec le désordre ne réparent rien ; elles ajournent le mal et l'aggravent. En déclarant nettement ce qu'on voulait faire, ce qu'on voulait empêcher, on pouvait périr, mais on périssait du moins pour la vérité, et ce sont là des morts fécondes.

Mille exemples, présents à tous les yeux, prouvaient ce que l'on obtient d'une volonté persévérante. Les folies les plus notoires, les rêves les plus odieux faisaient leur chemin à l'aide d'efforts soutenus. Il avait suffi à des sectaires de répéter dix ans les mêmes erreurs, les mêmes sophismes, d'en varier l'expression à l'infini, de les déguiser sous des formules mensongères, pour pervertir profondément la société et conduire les populations aux abîmes. La multitude ne se donne qu'à ceux qui croient

ou qui ont du moins les dehors de la croyance. On ne la séduit pas en lui cédant ou en lui résistant au gré d'un caprice; on la domine en s'imposant et en lui imposant des règles souveraines, en disant bien haut qu'on est prêt à les maintenir ou à mourir en leur honneur. Ce que les sectaires avaient fait au profit du sophisme, des hommes politiques pouvaient le faire, et avec de bien autres résultats, au profit de la vérité ; ils pouvaient réveiller dans les cœurs les instincts éternels et profonds qui y sommeillent en tout temps et sous tous les régimes.

C'est là le grief le plus sérieux, encouru par ce gouvernement, produit d'un orage ; il manqua de volonté. Il manqua de volonté lorsque la volonté était le plus nécessaire ; il demanda aux transactions un repos trompeur et prit le sable mouvant pour un terrain solide. Amis et ennemis, chacun attendait de lui un dernier mot, une pensée ; cette pensée ne vint pas. On ne savait avec qui il était, ni contre qui. Il semblait prendre à tâche de ne rien exclure et de ne s'appuyer sur rien. A ce jeu, il devait rester seul. Toutes les ressources du tacticien ne valent pas une politique sincère, appuyée sur des convictions. Les expédients n'ont jamais sauvé les empires. Celui que fonda Franklin, sur l'autre bord de

l'Océan, ne fut protégé au berceau que par quelques formules nettes, populaires et précises. Cette société sut d'abord sous quels auspices elle se formait, et puisa dans sa simplicité même un caractère ineffaçable de grandeur. On apprit ce qu'était le gouvernement nouveau, ce qu'il permettrait, ce qu'il réprimerait. Les bons virent qu'ils pouvaient compter sur lui ; les méchants qu'il se ferait craindre et respecter d'eux. Tous eurent le sentiment que ce pacte ne couvrait ni des haines de classes ni des fureurs de partis, et que le respect de tous les droits se concilierait avec des institutions libres.

Fermeté dans les desseins, sincérité et simplicité dans les actes, ainsi se manifesta et s'affermit la république étoilée. C'était un exemple concluant ; on ne le suivit pas de ce côté des mers. Est-ce dédain ? est-ce impuissance ? Qui peut le savoir ? L'existence de ce gouvernement de hasard ne fut qu'un ouragan continuel, et sous un ciel courroucé, au milieu d'ondes menaçantes, la main la plus ferme peut faiblir au gouvernail. D'ailleurs, pour des desseins précis il faut un concert, un accord, et cet accord n'existait pas. Le gouvernement avait deux défauts, défauts d'origine : il était trop nombreux et se composait d'éléments disparates. Trop nombreux,

il était réduit à une action languissante ; divisé, il s'affaiblissait par des mesures contradictoires. Je ne parle pas des petites trahisons d'intérieur et de ces conflits d'autorité qui s'exhalaient en paroles amères jusqu'à la violence. Je ne parle que des démentis publics et des contrastes ostensibles. Que de politiques dans une seule ! Que d'initiatives individuelles subies ou désavouées ! C'étaient des récriminations sans fin, une guerre de tous les instants, Partout le désordre, et l'unité nulle part. A côté des écarts des membres du gouvernement, il y avait les écarts des ministres, et près des écarts des ministres, ceux de leurs familiers. Les fautes s'ajoutaient aux fautes, les usurpations aux usurpations. Chacun agissait de son chef, sous l'impulsion de sa vanité et de son intérêt. Et quand le cri public dénonçait un scandale ou un acte malheureux, le gouvernement réuni prononçait, dans un désaveu formel, l'exécution d'un de ses membres et mettait ainsi à nu la plaie secrète de ses dissentiments.

J'ai parlé des familiers ; c'est par eux surtout que les membres du gouvernement se perdirent. Tout pouvoir nouveau voit accourir une nuée de ces insectes qui le dévorent en le caressant. Les hommes vieillis aux affaires savent les écarter et s'en

défendre ; il n'en est pas de même de ceux qui affrontent pour la première fois les ivresses de la grandeur. L'essaim s'acharne sur eux, et s'ils cèdent un instant, ils sont envahis. Dès lors tout appartient aux familiers ; il distribuent les faveurs et poussent leurs empiétements jusqu'à la politique. Ils imposent aux bureaux leurs protégés et au public leurs manifestes. Au dehors et au dedans on ne connaît le maître que par les valets. S'il résiste, on le trompe ; s'il se fâche, on l'encense. Il est l'idole, et ils sont les prêtres. A l'idole les hommages ; aux prêtres les profits du casuel. Cela dure ainsi tant que le dieu est debout ; le jour où il tombe, les familiers vont mettre leurs services aux pieds de son successeur.

Dans de telles conditions, un gouvernement demeurait sans force pour le bien. Il devait laisser en chemin toutes les adhésions sincères, toutes les sympathies honorables, et ne trouver près de lui, au bout de sa course, qu'un immonde cortége de flatteurs. Pourtant il avait eu entre les mains une puissance sans limites, sans contrôle, presque égale à celle d'un monarque absolu. Tous les bienfaits, toutes les prospérités dont il avait la conscience et l'instinct, il pouvait les répandre à pleines mains sur

la patrie. Le moment, la mesure, étaient à son choix. Il ne relevait que de sa propre autorité et ne devait de comptes à personne. Eh bien! cette faculté si grande, cette puissance si vaste, au lieu de l'appliquer au soulagement et à la gloire du pays, le gouvernement l'usa dans des luttes sans dignité, dans des choix sans pudeur, dans des exclusions sans justice; il l'usa dans de petites mesures et de petits moyens, dans des projets faux ou incomplets, dans des campagnes insensées contre la fortune privée et la fortune publique. Cette arme était trop pesante pour son bras; à la manier, il se blessa lui-même. Qu'au bout de cette suite d'entreprises l'impopularité l'attendît, c'était dans l'ordre. Elle arrivait en guise de châtiment et d'expiation.

Cette pensée était déjà celle du pays, et pourtant l'illusion régnait encore dans les régions du gouvernement. Cinq de ses membres venaient de recevoir l'investiture de l'Assemblée, et, réunis au Luxembourg, ils s'occupaient d'y réveiller les souvenirs du voluptueux Barras. Une pareille résidence convenait en effet à un nouveau Directoire, et il ne s'agissait plus que de rendre le vieux palais digne de ses hôtes nouveaux. Le partage des logements ne fut pas un médiocre souci Les femmes s'en mêlaient et cher-

chaient à faire prévaloir leurs petites combinaisons. Les jardins réservés convenaient à plusieurs; elles auraient des fleurs sous la main, et à quelques pas la laiterie, fondation pastorale de l'ancien référendaire. Enfin on s'entendit tant bien que mal; on affecta le rez-de-chaussée à l'un, le premier étage à l'autre. Avec un peu de soin, avec quelques ménagements, la question domiciliaire ne fut pas changée en question d'état. Sur quelques points existaient des ameublements vieillis; on y suppléa par des tentures et des fauteuils empruntés aux châteaux de la couronne. Le reste fut l'affaire des tapissiers; la politique n'eut rien à y voir.

Dans ces divers arrangements perçait néanmoins une pensée, c'est que ce Directoire nouveau, ou la Commission des cinq, comme on la nommait, entendait prendre possession de l'avenir et se berçait de l'espoir d'un long règne. Cette installation solennelle dans un monument public, cette répartition des étages et des rez-de-chaussée, des ailes et du corps de logis, cette attention donnée au mobilier, tout indiquait le dessein formel de s'abandonner le plus longtemps possible aux charmes de cette résidence. L'air y était sain, la perspective pleine d'attrait. Ces massifs de verdure invitaient l'âme au

recueillement ; ce bassin peuplé de cygnes reposait le regard et avait toutes les grâces de l'idylle. Et ces parterres embaumés ! Et ces serres garnies de plantes rares ! Que de jouissances sous la main ! Que de richesses ! Que de beautés ! Il n'était pas jusqu'aux astres dont on ne pût avoir des nouvelles à tout instant : l'Observatoire était à deux pas, prêt à fournir jour par jour le bulletin des révolutions célestes.

L'ancien Directoire avait eu ses fêtes ; le Directoire nouveau ne voulut pas se laisser éclipser sur ce point. Il savait quel rôle le luxe joue dans les grands états et quelle utile production il y alimente. Son dessein était pris, son programme arrêté. Il comprenait dans sa politique les buffets et les violons. C'était se séparer formellement de la République du brouet noir, des partisans du pain sec et de la démocratie sévère sur l'aliment. Il y avait là un danger réel, peut-être une lutte. Le Directoire ne s'en laissa point ébranler. Il admettait le luxe comme élément, et l'admettant, il voulait le sanctifier par l'exemple. Quant aux Spartiates du brouet noir, il les tenait pour arriérés et leur jetait un solennel défi. Il mourrait au besoin sur ses buffets et ses violons. Ainsi le chapitre des fêtes

jouait un rôle essentiel dans le programme du Luxembourg. Les danses allemandes ou polonaises, qui, depuis les orages de février, s'étaient enfuies à tire-d'aile, allaient revenir de cet exil passager et prendre des revanches éclatantes. Chaque muse aurait ainsi son tour : la musique après la danse, puis tous les arts qui sont à la fois le charme et la parure de la vie. Quelle gloire pour le vieux palais des Médicis ! Couvert des chefs-d'œuvre du crayon, inondé d'harmonie et de chants, il allait s'ouvrir à des splendeurs inattendues, et renaître, par les soins de nouveaux hôtes, aux merveilles et aux magnificences de son berceau.

Un programme ainsi conçu, combiné sur une pareille échelle, ne pouvait se passer de cuisinier. Ce fut, pour le Luxembourg, une affaire aussi grave que celle du turbot romain. J'ai parlé tout à l'heure de question d'état. Le choix d'un cuisinier s'éleva à cette hauteur ; elle agita la politique jusque dans ses bases. Parmi les chefs qui aspiraient aux fourneaux du gouvernement, il s'en presenta beaucoup dont les opinions n'offraient pas de garanties suffisantes. Les uns avaient figuré dans la bouche du roi déchu ; d'autres se faisaient gloire d'avoir appartenu à la branche aînée. Toutes ces nuances furent écartées ;

le nouveau Directoire ne voulait pas qu'on pût l'accuser d'avoir trempé dans des coulis que la loi bannissait du territoire. Il n'admettait que des menus purs des erreurs du passé. Là-dessus il se montra inflexible. En vain essayait-on de le désarmer par des protestations, voisines de l'apostasie ; il résista, il lui fallait des marmitons irréprochables et à l'abri du soupçon. Aucun de ceux qui avaient tenu la queue des poêles de la monarchie ne trouva grâce auprès de lui. A peine trouvait-il les chefs de bouche des banquiers déchus dignes d'une amnistie conditionnelle. Ils tenaient à l'aristocratie financière par trop de liens et de mirotons pour n'être pas suspects aux estomacs démocratiques. Enfin, de guerre lasse, il choisit un cuisinier recommandé par le club des jockeys. Il ne voulait à aucun prix de la royauté ; il se décida pour l'écurie.

Ce n'est pas tout, une autre difficulté politique s'élevait à l'horizon. Le Directoire n'aurait-il qu'une table ? Problème complexe dans sa redoutable simplicité ! Sans doute, en l'envisageant d'une manière abstraite, le pouvoir nouveau constituait l'unité ; il avait reçu de l'Assemblée ce caractère et n'entendait y déroger à aucun prix. Une volonté pour cinq têtes, telle était la fiction. Mais, en prenant la chose

à un autre point de vue, on était obligé de convenir que ces cinq têtes, constituant l'unité, correspondaient à cinq bouches qui formaient la diversité. Seraient-elles alimentées en bloc ou en détail? N'y aurait-il qu'un couvert, ou bien y aurait-il cinq couverts? En apparence, voilà un minime problème; il partagea pourtant le monde officiel. Une seule table sourit d'abord aux cinq consorts; elle eût rappelé les agapes du christianisme, et c'était faire de la démocratie en action. Le repas d'ailleurs réunit; il est favorable aux épanchements. On peut y disposer, entre la poire et le fromage, du sort des populations, leur verser à flots, entre deux Médocs, le bien-être qu'elles sont en droit d'attendre. Que de motifs pour s'en tenir à une seule nappe et à un seul buffet! Le cœur y conviait; la politique n'y était point indifférente. La combinaison eut des chances; mais on avait compté sans les femmes, et dès qu'elles s'en furent mêlées, tout avorta.

Les femmes ne comprennent rien aux questions d'état; quand elles y touchent c'est pour y pratiquer des brèches irréparables. Elles dirent qu'un homme politique peut marcher seul à l'Assemblée, mais qu'à dîner il a une suite, un entourage forcé. Chacun des directeurs arriverait

donc avec son bataillon et ornerait la table du gouvernement de petites filles qui ont leurs caprices et d'enfants qui se mouchent dans leurs doigts. Avec les enfants viendraient les bonnes, et avec les bonnes les caquets. Voilà des secrets diplomatiques bien placés. Puis, qui prendrait en main le commandement du ménage? Qui règlerait le menu? Qui ordonnerait? Qui disposerait des gens? Là-dessus, les femmes sont intraitables, et on ne s'entendit pas. La question du couvert unique fut décidée dans le sens négatif. C'était un échec pour les agapes et pour les sectes qui aspirent au pot-au-feu commun. Chaque directeur eut son cuisinier, ses fourneaux et son écumoire. La question domestique prévalut sur la question d'état.

C'est par ces graves soucis que le nouveau Directoire préludait à ses plans d'organisation sociale. Pour assurer la paix de son intérieur, il avait obtenu de l'Assemblée nationale la faculté de s'isoler de ses délibérations et de se retremper dans le recueillement. Quand il n'agitait pas ces problèmes délicats, il vivait avec la nature, et se plaisait à écouter, dans les quinconces du Luxembourg, le bruissement des marronniers et les ariettes des rossignols. Il veillait ainsi au salut de la patrie. Sur tous les points de la

ville, s'agitaient des clubs qui éprouvaient le besoin de couper le gouvernement en morceaux. Chaque soir des appels furieux étaient adressés au peuple pour qu'il rompît les fers dont on le chargeait. On eût dit que ces frémissements lointains venaient expirer au pied de la résidence officielle. Les loisirs s'y partageaient entre l'étude de la botanique et les merveilleux spectacles de la création. Les journées s'écoulaient de la sorte, sans trouble comme sans ennui. Quand le ciel était beau, les enfants allaient s'ébattre au sein des jardins réservés, et les dames montaient dans les carrosses du Directoire. Des piqueurs formaient l'escorte et le tambour battait aux champs.

Parmi les affidés du Luxembourg figurait en première ligne le représentant Simon, l'orgueil et le désespoir de Malvina. Il avait ses petites entrées au palais ; il y dînait souvent, et y était reçu sur le pied de l'intimité. Ma femme n'assistait pas sans un ennui profond au progrès de ce subornement. Mille symptômes trahissaient la gravité du mal et faisaient craindre qu'il ne devînt incurable. Simon ne jurait que par le Directoire, ne voyait que par ses yeux. Tout ce que le Directoire faisait était bien fait; tout ce qu'il disait était bien dit. L'un de

ses membres occupait-il la tribune de l'Assemblée? Simon le protégeait du regard, l'encourageait de sa formidable voix. Aucun des projets émanés de cet infaillible pouvoir ne provoquait de sa part la moindre observation, la moindre censure. Il acceptait tout de sa main sans réserve et aveuglément. C'était une sorte de fascination. Malvina essaya de le ramener vers une meilleure voie et de réveiller chez lui le sentiment de la dignité, l'instinct de l'indépendance. Vains efforts! toute son éloquence y échoua. Entre le Luxembourg et Simon il y avait désormais trop de vols-au-vent pour que le pacte pût se rompre. Lorsque Malvina fut convaincue de ce fait, elle se prit à réfléchir et eut des scrupules. Simon était son œuvre ; elle en répondait devant le pays. Il ne pouvait pas dévier du droit chemin sans qu il en rejaillît sur elle une sorte de complicité. Cette situation l'effraya ; elle se dit qu'elle en sortirait, fût-ce au prix d'une esclandre.

Il n'était pas facile de rejoindre Simon. S'armant, comme prétexte, de la question des distances, il avait quitté l'hôtel et s'était ainsi soustrait à notre contrôle. Il occupait depuis lors, dans le faubourg Saint-Germain, une chambre modeste, louée en garni. Dans les premiers jours de sa défection, il se

faisait un devoir de nous rejoindre à l'heure du dîner, et quand l'Assemblée ne le réclamait pas, nous passions la soirée ensemble. Plus tard, et à mesure que sa conscience se chargea d'un poids plus lourd, il se montra moins assidu, et peu à peu finit par nous vouer au délaissement le plus complet. Pour rejoindre le volage, il fallut perdre bien des pas ; ce fut presque un voyage de découvertes. Vingt fois nous frappâmes à sa porte, Malvina et moi, sans pouvoir le rencontrer. C'était trop tôt ou trop tard; des consignes étaient données. A l'Assemblée, mêmes mécomptes, mêmes échecs : Simon devenait inaccessible. Ma femme ne savait plus à quel expédient recourir. Elle avait fourni au meunier la recette pour écarter les importuns ; il en abusait contre elle.

Le hasard vint à notre secours. Un jour que nous traversions les Tuileries, nous aperçûmes de fort loin, sous l'ombre des grands marronniers, une poitrine d'Hercule que recouvraient deux panneaux d'une blancheur éclatante. On eût dit une muraille crépie à neuf. Cette muraille marchait vers nous, et en se rapprochant prenait un caractère plus distinct·

— Dieu du ciel! c'est notre homme, s'écria Malvina.

— Qui cela? répondis-je, trompé par le clair-obscur de la perspective.

— Simon !

— En effet, c'est lui ; quel air méditatif !

— Et quel costume ! reprit ma femme. Et quel couvre-chef !... Voilà du nouveau ! Où a-t-il pris cet équipement ?

— Il vient droit à nous.

— Vite, Jérôme, à l'abri de cet arbre, pour qu'il ne nous aperçoive pas ! Autrement, il serait capable de tourner court et de nous échapper.

La manœuvre eut un plein succès. Cachés derrière le tronc d'un marronnier, nous pûmes voir Simon s'avancer majestueusement et sans défiance. Ce n'était plus le même homme ; il avait subi une complète transformation. Au lieu du costume que je lui avais fait confectionner, il portait l'habit à queue de morue, le chapeau en cône, et le gilet à revers épanouis qui caractérisaient les membres de la nouvelle Montagne. Bref, il avait suivi à la lettre un décret ridicule dont les autres représentants avaient eu le bon esprit de s'affranchir. Rien au monde ne saurait donner une idée de Simon dans cet accoutrement. Ces immenses revers blancs s'agitaient à droite et à gauche de sa poitrine comme

les ailes d'un moulin ; le feutre dont il était coiffé le rattachait aux époques les plus orageuses du moyen âge. Avec une fraise et une plume, on l'eût pris pour un maillotin. Puis il avait su se donner des airs assortis au costume. Dans toute sa démarche respirait le sentiment de sa souveraineté. Il avait une manière de poser le pied et de balancer sa tête sur ses épaules. Ce fut sous cette allure qu'il arriva près de l'arbre où nous l'attendions :

— Vous voilà donc, beau fugitif ! dit Malvina en se démasquant.

Simon ne pouvait prévoir l'embuscade ; aussi éprouva-t-il un moment de trouble et d'embarras.

— Ah ! c'est vous, madame Paturot ? répondit-il machinalement.

— Et qui voulez-vous que ce soit, Simon ? A moins que ce ne soit mon ombre ! Suis-je si changée en quelques jours.

— Je ne dis pas cela, Madame ; bien au contraire, répliqua le représentant confus.

— A la bonne heure ; mais c'est vous, mon garçon, qu'on aurait peine à reconnaître. Où diable avez-vous pris ce pain de sucre qui vous décore le chef ? Et ces battants de gilet, et tout cet étalage ? Sortez-vous de chez Babin, par hasard ?

— Je ne fréquente pas ce représentant du peuple, madame Paturot.

— Babin? un représentant! s'écria ma femme avec un éclat de rire! Le quiproquo est ingénieux! Babin est un costumier, Simon. Il vous reste à apprendre bien des choses en politique. Vous êtes moins avancé que votre vêtement.

Malvina n'épargnait pas son disciple; évidemment elle poursuivait contre lui une revanche, et voulait lui faire expier les mécomptes dont nous avions à nous plaindre.

— Élu du peuple, ajouta-t-elle avec gravité, je vois que vous donnez dans les paillettes et le galon. Vous aimez l'habit à caractère. Votre pain de sucre m'en est témoin.

— J'obéis à la loi, Madame.

— Raison de plus pour vous en faire compliment. C'est un peu Courtille; mais l'intention sauve tout. Il n'y que le gilet qui m'offusque; on dirait l'étendage d'un blanchisseur.

— Conforme au décret!

— En vérité! Eh bien! ce décret est l'œuvre d'un marchand d'amidon. Je ne le comprends que comme cela. Cet homme aura voulu sauver son industrie. C'est comme votre pain de sucre, Si-

mon. Cherchez-en l'auteur ; vous trouverez un marchand de peau de lapin.

— Le décret, Madame !

— Je le sais, mon Dieu ! je le sais, tout le monde vit de son commerce. Et puis, les goûts sont libres. Dès le moment que vous avez voulu vous procurer cette satisfaction !... elle en vaut une autre. C'est une façon de manifester vos sentiments.

— Comme vous le dites, c'est un drapeau.

— Tu l'entends, Jérôme, un drapeau ! Il en convient ! Cet excès de linge, un drapeau ! Ce feutre ballonné, un drapeau ! Et, sans vous commander, Simon, peut-on savoir quel est ce drapeau ?

— Le drapeau des amis du peuple !

— Bah ! Tant de choses dans un gilet ?

— Oui, Madame, dans un gilet.

— Voyez comme on se trompe ! Et moi qui le prenais pour l'enseigne d'un magasin de blanc !

— C'est ainsi qu'on se distingue entre purs, entre solides. Nous sommes bien quarante comme cela.

— Des solides et des purs ?

— Oui, Madame, et choisis un à un ! Vous verrez à l'occasion ! Aussi le peuple nous connaît-il ?

Ma femme se contenait mal ; je le voyais au jeu

de sa physionomie. Derrière cette ironie se cachait une tempête ; elle éclata,

— Assez, Simon ! s'écria-t-elle. Brisons là, s'il vous plaît. Jérôme, ajouta-t-elle en se retournant vers moi, je te défends désormais de le voir. C'est un garçon perdu ; tu l'abandonneras à son sort. Ah ! vous endossez le gilet extravasé ! Ah ! vous donnez dans les queues de morue et les chapeaux en ballon ! Eh bien, Simon, notez sur vos papiers ce que je vais vous dire.

— Mon Dieu, madame Paturot, comme vous le prenez !

A dater de ce jour ma main se retire de vous, poursuivit solennellement ma femme. Je vous abandonne à vos liaisons. Mais entendons-nous bien. J'acquiers le droit de vous désavouer à la face du ciel, et j'en userai pleinement.

— Faites-en à votre gré, Madame, répliqua le représentant, qui commençait à se piquer.

— Je vous désavouerai de toutes les manières, Simon, à pied, à cheval, et jusque sur les toits. Un gilet comme le vôtre, fi donc ! Pour qui me prenez-vous ? Est-ce que je puis compter de ces revers-là parmi mes connaissances ?

— Madame, c'est trop !

— Trop ou trop peu, vous m'écouterez jusqu'au bout. Ma responsabilité est en jeu ; il faut que je la dégage. A l'avenir, représentant, je vous défends de vous prévaloir de mon nom. Entre vous et moi, il y a un abîme.

— N'est-ce que cela ?

— Vous verrez ce que c'est, Simon. Vraiment, j'admire vos airs dégagés ; ils vont bien avec votre gilet. Vous avez puisé le tout à la même source. Fi, Monsieur ! vous devriez en rougir ! Si vite oublier et se pervertir si vite ! Simon, je vous renie à tout jamais.

— Voyez le beau malheur !

— Vous n'êtes qu'un factieux, Simon.

— Et vous, Madame, une réactionnaire.

Ce fut sur ces gros mots que l'on se quitta. J'eus beau intervenir ; les esprits étaient trop montés. Malvina frémissait de colère, et Simon commençait à prendre les choses au vif.

Ainsi le Directoire n'avait conquis une âme que pour la livrer aux ravages de l'opinion la plus exaltée. Des séductions du Luxembourg, Simon en était arrivé, le plus naturellement du monde, aux enivrements de la Montagne. Tous les partis tenaient à s'attacher un organe si puissant. Il faut dire, à la

louange du meunier, que les sauces du gouvernement n'avaient pas tout fait. Un sentiment plus élevé venait s'y mêler. Simon était du peuple, et il allait vers ceux qui parlaient du peuple avec le plus d'emphase, avec le plus de fracas. Volontiers il se payait de mots et se ralliait aux plus sonores. Ce n'est pas qu'il manquât de bon sens ; mais il avait été transporté d'une façon si brusque au milieu d'un monde nouveau pour lui, il s'y était vu en butte à des assauts si divers et si nombreux, qu'il avait perdu en partie la conscience de son état. C'était le vertige de la première heure. Avec l'habitude et le temps cet éblouissement devait cesser. Plus tard, rendu à ses bons instincts, Simon allait reprendre possession de lui-même, se mieux défendre de l'entraînement, et se livrer à des actes plus réfléchis. Il n'était pas acquis sans retour au parti des gilets à revers et des chapeaux en cône.

En attendant, il était perdu pour nous, et, comme le disait Malvina, nous avions rompu la paille. L'essentiel, c'était que l'on sût bien et partout que désormais il agissait de son chef et relevait de ses inspirations. Il fallait que la province pût démêler, dans la conduite de son élu, la part qui revenait à ses conseillers et celle qui lui était propre. Voilà pour-

quoi nous avions voulu le rejoindre à tout prix ; voilà pourquoi Malvina avait eu avec lui une explication catégorique. Son but se trouvait atteint ; elle n'en répondait plus devant l'univers.



CHAPITRE XXIII.

La constitution d'Alfred.

Au nombre des joies que procurait à ma femme le séjour de Paris, la plus vive, la plus pure était celle d'y voir et d'y suivre son Alfred. On sait que le cœur des mères a des faiblesses; Malvina n'avait pu s'en garantir. Alfred était son préféré. Une longue séparation avait donné à ce sentiment une énergie de plus, et elle s'efforçait de payer la dette du passé par un surcroît de complaisances et de tendresses.

Il était cependant un point sur lequel Alfred et elle ne s'entendaient pas. L'enfant avait pris goût à la politique; il n'en voulait pas démordre. La mère s'en fâchait beaucoup, grondait, menaçait; puis, à

la première caresse, elle se laissait fléchir. A chaque entrevue, le débat recommençait, et toujours avec le même dénoûment. Alfred connaissait sa force ; il en abusait. Il avait, pour séduire sa mère, des mots, des gestes auxquels celle-ci ne résistait pas. Vingt fois elle entra au pensionnat avec la pensée de garder jusqu'au bout des airs rébarbatifs ; vingt fois elle désarma devant une saillie d'écolier en révolte. Sa gravité n'y tenait pas ; elle s'avouait vaincue.

C'est surtout à propos de la constitution d'Alfred que se livrèrent ces assauts. L'enfant tenait décidément de sa mère ; ce qu'il avait mis dans son cerveau, on ne l'en délogeait pas facilement. L'autorité de ses professeurs y avait échoué ; celle de Malvina fut également impuissante. En vain lui fit-elle observer que ce n'était pas là des questions de son ressort, et qu'il fallait attendre, pour s'en mêler, que l'âge eût donné quelque maturité à son esprit. L'enfant ne se rendit pas à ce motif ; il répliqua que les temps agités sont féconds en prodiges, et que le soleil des révolutions mûrit rapidement les hommes et les idées. A l'appui de son opinion, il cita des noms propres, Saint-Just et Napoléon, si bien que sa mère, éblouie de tant de science, finit par se dire

que la vocation l'emportait et qu'il y avait en lui, pour la guerre ou pour la politique, l'étoffe d'un Napoléon ou d'un Saint-Just. La tendresse aboutit si naturellement à la crédulité !

La pensée d'une constitution agitait d'ailleurs tous les esprits. Il n'était personne qui ne se la proposât pour thème, et ne prétendît doter la France d'une définition des droits et des devoirs, accommodée en un français de sa façon. Des grimauds même s'en mêlaient ; c'était le vertige du moment. Les journaux lui payaient tribut ; les murs de la ville en étaient couverts. Dans une sphère élevée on y songeait également. Des plumes célèbres s'étaient mises à l'œuvre, avec le désir et l'espoir de doter la France d'un ensemble d'institutions. Heureux qui inscrirait son nom sur le frontispice de ce temple! L'honneur était grand ; aussi fut-il vivement disputé. Deux champions surtout s'y distinguèrent; l'intérêt du tournoi se partagea entre eux. Ils s'étaient mesurés plus d'une fois et connaissaient leurs forces. L'un avait plus de souplesse, l'autre plus de vigueur ; celui-ci portait un cimier sévère, celui-là un cimier pittoresque et chargé d'ornements. Tous deux avaient leur constitution au poing et en faisaient célébrer les mérites par leurs hérauts d'armes.

Ce fut le champion de l'enluminure qui débuta. Depuis longtemps il éprouvait le besoin de produire sa création, enrichie d'accessoires administratifs. Il l'avait conçue dans le silence et mûrie dans le recueillement; il l'avait décorée d'autant de paillettes que la matière en comportait. Le chef-d'œuvre était au complet ; il n'y manquait plus que l'épreuve des faits. Par ce côté, notre inventeur se rattachait au maître du genre, à celui qui poussa si loin, il y a un demi-siècle, l'industrie des constitutions. Ici pourtant les choses allaient se passer d'une manière plus décente. Il ne s'agissait pas d'avoir en poche une somme de combinaisons, et de l'offrir, avec quelques pièces de rechange, à tous les régimes victorieux : il fallait pourvoir aux nécessités d'une situation imprévue, et devant la grandeur du but, réduire au silence les vanités d'auteur. Surtout il convenait d'adopter des formes nettes et simples, et de ne pas se jeter dans les abus de la couleur et les nouveautés de l'expression.

C'est ce que fit le champion aux lignes sévères. Sa constitution résonnait comme du métal ; toutes les parties en étaient jointes avec un un art savant et une justesse irréprochable. Point de sacrifices à l'enluminure ; point de mots hasardés. Les prin-

cipes s'y déduisaient méthodiquement dans une langue claire et précise. Malheureusement c'était un travail tout d'une pièce, un cadre de fer dans lequel la société n'aurait pu entrer sans voler en éclats. Les esprits absolus viennent tous se heurter devant cet écueil; le sentiment des réalités leur échappe. Ainsi, la France n'aurait eu à choisir qu'entre une constitution sans élasticité et une constitution entourée d'arabesques administratives. Elle ne choisit pas ; elle délaissa les deux combinaisons. De là bien des froissements et bien des colères. L'orgueil des gens de plume n'a d'égal que celui des anges déchus. Quand on le blesse, il en découle un fiel qui ne tarit pas et ne laisse rien à l'abri de ses souillures.

Près de ces compilateurs de premier ordre, s'agitait la foule des petits compilateurs. Chacun voulait dire son mot; et quoi de plus aisé! Tant de constitutions ont passé sur le pays depuis soixante ans, que les modèles ne manquent guère. Il y en a pour toutes le nuances et pour tous les goûts. Que de pactes solennellement jurés et violés cavalièrement! On les croit éternels, et au premier ouragan, le flot d'oubli les emporte. A recueillir çà et là, dans ces institutions évanouies, ce qu'elles

ont de meilleur, de plus sensé, de plus essentiel, on peut composer une sorte d'idéal à l'usage des associations humaines. C'est ce que je voyais faire de divers côtés, et il ne fallait pour cela ni des frais d'imagination ni des efforts de style. Mon Alfred avait dû employer les mêmes moyens et s'inspirer des mêmes éléments. Pourquoi n'eût-il pas achevé son œuvre comme un autre et enfanté sa constitution?

Un jour que ma femme s'était rendue de bonne heure au pensionnat, elle le trouva plus radieux que de coutume. Une satisfaction visible animait ses traits et le sourire ne quittait pas ses lèvres épanouies. D'où venait ce contentement? rien ne le laissait deviner. Les professeurs se plaignaient de son travail; les maitres d'étude le chargeaient de mauvaises notes et de rapports fâcheux. On l'avait surpris la nuit hors de son dortoir; on lui reprochait de s'isoler dans les cours. Ses devoirs n'étaient pas faits à temps et portaient l'empreinte de la plus complète négligence. Bref, il s'élevait contre lui un concert de plaintes marquées au coin d'une formidable unanimité. Et cependant Alfred portait le poids de ces griefs avec une aisance extrême; il n'en paraissait ni confus ni troublé:

— C'est-il donc vrai que tu te gâtes ? lui dit sa mère. Que de sottises en rien de temps ! Tu as jeté ton bonnet par-dessus les moulins, à ce qu'il semble!

— Bah ! pour quelques chiens de cour qui se plaignent !...

— Les professeurs aussi, Alfred ! Et tout le monde ! Et le père Roustignac lui-même ! C'est un chorus universel. Il faut que tu sois devenu un très-grand vaurien. Ecoute, mon minet, ajouta-t-elle en prenant la tête de son fils entre ses deux mains, ne soyons pas si boutonné. Qu'as-tu fait à tes maîtres ? conte-moi cela ? si c'est drôle, nous en rirons.

Au lieu de répondre à une interpellation si formelle, l'enfant cherchait à entraîner sa mère :

— Viens, lui disait-il.

— Où cela, mon poulet? où me conduis-tu ?

— Viens, te dis-je !

— Mais encore faut-il savoir où ? Veux-tu que je me laisse mener comme un toutou ?

— Oui, mère.

— Tu le veux? eh bien, de quel côté?

— Par ici, viens.

— Le père Roustignac ne se fâchera pas, au moins?

— Avec toi, non. Viens, tu seras contente.

Ils firent quelques pas, au bout desquels Malvina s'arrêta de nouveau :

— Ça n'a pas de bon sens de se laisser conduire ainsi par un enfant, s'écria-t-elle. Voyons, Alfred, où allons-nous?

— Tiens, ici, mère, dit-il en lui montrant la porte de la salle d'études. Encore un peu de bonne volonté, et nous y sommes!

— Eh bien, après? reprit-elle en cédant. Il faut toujours en passer par ce qu'il veut, ce marmouset. T'expliqueras-tu à la fin?

— Par ici, et au fond de la salle, dit-il, pour qu'on ne nous entende pas.

— Que de catimini! Eh bien, après?

— Chut, mère; plus bas! on pourrait nous entendre!

— Voyez le malheur! C'est donc un grand secret, mon chéri?

— Un secret d'état, mère, répondit-il en étouffant de plus en plus sa voix. Je l'ai faite, je l'ai achevée! Elle est là.

En même temps il glissait la main dans sou pupitre et en retirait un cahier. Malvina attendait toujours l'explication de l'énigme!

— Mais, quoi encore? dit-elle.

— Ma constitution !

L'enfant prononça ce mot en appuyant sur chaque syllabe, afin de lui donner plus de poids.

— Enfin, nous accouchons ! s'écria ma femme ; voilà le grand mot lâché.

— Oui, mère, ma constitution !

— Et c'est pour cela, Monsieur, que vous manquiez à tous vos devoirs ? et c'est pour cela qu'on vous a criblé de mauvaises notes ?

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Vraiment ! c'est ainsi que vous le prenez ! Si j'étais vos professeurs, un peu que je vous flanquerais au pain sec! Ah ! qu'est-ce que ça me fait ?

— Sans doute, puisque ma constitution est achevée ! Tu vas voir, mère, comme c'est bien ! Ecoute, seulement.

— Non, Monsieur, non ! Par exemple, elle est aimable la proposition !

— Tu verras comme c'est fait, comme c'est touché. Allons, mère, je t'en prie.

— Jamais ! je me boucherai plutôt les oreilles ! Ah ! vous croyez, Monsieur, qu'on se prêtera à vos caprices ! Vous avez fait votre constitution ! eh bien ! gardez-la pour vous !

— Mère, quelques chapitres seulement ?

— Non, Monsieur.

— Le préambule ?

— Non.

— Alors, un paragraphe, un tout petit paragraphe ; tu ne peux pas me refuser cela. L'œuvre de ton fils ?

— Non ! non !

L'accent de Malvina était déjà moins résolu ; elle mollissait, elle n'avait plus de force pour la résistance.

— Quelques lignes seulement, mère ! Tu vas voir comme c'est traité ! Et puis, si c'est mal, tu me donneras des conseils.

— Au fait, il a raison, s'écria ma femme s'emparant de cette excuse ; je puis lui donner des conseils. Voyons, mon minet, lis-moi cela. Tu dis que c'est toi qui l'as fait, vrai ? bien toi ?

— Et qui serait-ce ?

— Les enfants, tu sais, il y a toujours les maîtres derrière eux.

— Pour ma constitution, y songes-tu ? C'est du fruit défendu, petite mère !

— Tiens, c'est vrai ! Et moi qui n'y pensais pas ! Du fruit défendu ! L'eau m'en vient à la bouche ; lis-moi ça bien vite, mon minet.

— Laisse-moi d'abord guetter si personne ne vient. Bon, personne. Écoute maintenant.

Et il lut :

DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME
ET DU CITOYEN.

« Le peuple français, convaincu que l'oubli et le mépris des droits de l'homme sont les seules causes des malheurs du monde, a résolu d'exposer dans une déclaration solennelle ces droits sacrés et inaliénables, afin que tous les citoyens pouvant comparer sans cesse les actes du gouvernement avec le but de toute institution sociale, ne se laissent jamais opprimer ; afin que le peuple ait toujours devant les yeux les bases de sa liberté et de son bonheur, le magistrat la règle de ses devoirs, le législateur l'objet de sa mission.

» En conséquence, il proclame en présence de l'Être suprême les droits de l'homme et du citoyen. »

— Peste ! s'écria Malvina en interrompant son fils ; voilà qui est ronflant, mon poulet. Et c'est toi qui as fait cela ?

— Je m'y suis un peu aidé, mère ! Mais passons aux articles.

Il ne voulait pas avouer que son préambule était l'œuvre de Maximilien Robespierre.

— J'aime assez ce début, reprit Malvina. Ça vous marche carrément. On voit que tu es ferré !

— Ne fais pas attention, mère ; voici l'essentiel.

« Art. 1er. Le premier droit de l'homme est le droit de vivre. »

— Comment dis-tu cela, mon minet ?

— « Le premier droit de l'homme est le droit de vivre. » C'est assez clair.

— Et la femme donc, qu'en fais-tu ? Est-ce qu'elle n'aurait que le droit de mourir ?

— La femme, ça va tout seul !

— Du tout, mon minet ; tu vas me la rétablir. Mets l'homme avant si tu veux ; et encore, encore ! Maintenant relis-moi le passage ?

— « Le premier droit de l'homme et de la femme est le droit de vivre. »

— A la bonne heure ! Et puis ?

— C'est tout.

— Comment, c'est tout ? Il est joli le tout ! Il est nourrissant ! Tu leur donnes le droit de vivre : et de quoi ? De l'air du temps, à ce qu'il paraît. Voilà un beau régime ! Voyons, prends la plume et ajoute-moi ceci : A déjeûner, deux plats au choix

et dessert ; à dîner, trois plats avec dessert et demi-bouteille de Mâcon. As-tu écrit ?

— Oui, mère.

— A présent, je comprends ton droit de vivre. Quand tu y mettrais une demi-tasse pour les dimanches, tu ne ferais rien de trop. Continue, Alfred.

— « Art. 2. Le second droit de l'homme est le droit au travail. »

— Et de la femme? C'est comme un fait exprès ; toujours on nous oublie.

— Tu as raison, mère. « Et de la femme. »

— A présent, voyons ton droit au travail, mon minet. Voici longtemps qu'on m'en rabat les oreilles de ce droit au travail. Je n'ai qu'un petit mot à y ajouter. Prends la plume ; y es-tu ?

— J'y suis.

— « Le droit au travail, c'est-à-dire le droit de quitter les ateliers particuliers où l'on trime pour entrer dans les ateliers de l'État, où l'on aura les côtes au long. » C'est toute l'histoire. A bas les patrons! Vive l'État! Si ton droit au travail pouvait être ailleurs que dans les brouillards des culotteurs de pipes, tu entendrais ce cri résonner sur toute la ligne, mon minet. L'État ne manquerait pas de

clients, et il lui faudrait une furieuse marmite pour les nourrir.

— Sans compter, mère, qu'il leur doit un minimum de salaire. Lis plutôt : « Art. 3. Le troisième droit de l'homme, etc. »

— C'est cela, sept livres dix sous par jour et huit heures d'atelier. Des cailles rôties pour tout le monde et des fontaines où l'on boira à même le Châblis et le Beaujolais. Ah ça, quelle idée se font-ils de nous, ceux qui nous débitent ces sornettes ? Croiraient-ils que nous sommes confits au vinaigre, par hasard ? On n'humilie pas les gens à ce point.

— Ma mère, ma mère !

— Je vois, mon minet, que tu es de ceux qui peuplent le bocal ! Ton bon sens, Alfred ! Voyons, réfléchis ; juge un peu mieux les gens. Qui est-ce qui lance dans le public ces calembredaines ? Des écornifleurs. Écoute-les ! C'est pour le peuple qu'ils travaillent ; ils le feront rouler sur l'or. En attendant, que font-ils ? ils le bourrent de journaux, de livres, d'imprimés, pour lui arracher jusqu'à sa dernière pièce de monnaie. Avec ces imprimés, ils le chauffent à blanc, et quand il éclate, quand il prend le fusil, où les voit-on ? Sur les coussins de l'estaminet, à déguster leurs calumets dans l'attente

de l'événement. S'il est vainqueur, ils vont vers lui et s'écrient : O grand peuple! me voici. S'il est vaincu, ils disent : Pauvre peuple, tire-toi d'affaire. Je fumerai une pipe de plus en ton honneur. Voilà l'exercice auquel ils se livrent, mon minet ; il pourrait être plus varié.

— Comment osez-vous dire cela, ma mère? Des gens qui ont tant d'entrailles et tant de cœur !

— Bah! tout est commerce à la longue, mon chéri. Celui-ci en est un comme un autre. Ils font les dévoués, et, en attendant, ils vivent de la chose et sur la chose. C'est clair comme le jour.

— Mon Dieu! mère, que vous êtes cruelle! Voilà que vous me gâtez ma constitution! un si beau travail!

— Tu en feras une autre, Alfred; le malheur n'est pas grand. Tâche que ce soit la constitution des gens sensés. Qu'elle soit simple et ne dise que ce qu'il faut dire Point de pompeux mensonges, point de lâchetés surtout. Ne promets pas au peuple des cascades de lait, si tu ne peux lui donner que de l'eau de Seine. Règle générale, avec lui il vaut mieux rester en deçà qu'aller au delà. La plus grande des finesses, c'est la franchise. Surtout, n'imagine pas un gouvernement qui supplée ici-bas la

Providence; c'est un métier trop dispendieux, aucun n'y résisterait. Il n'y a guère que le pélican qui soit propre à cet exercice, et la nature y a pourvu. Quant aux gouvernements, s'ils se déchirent le flanc, ils y restent. C'est comme ça depuis le déluge; les hommes n'y peuvent rien.

Ces paroles, prononcées avec autorité eurent sur Alfred une certaine influence. Pour la première fois, il ne garda pas le dernier mot. Un peu confus, il rejeta au fond de ses tiroirs cette constitution qui avait été si longtemps l'orgueil et le charme de sa pensée. Désormais devant sa mère il n'en dit plus rien. Seulement, il me la confia, et je pus, dans une étude superficielle, remonter aux sources où il avait puisé. C'était un amalgame incohérent d'utopies modernes et de traditions révolutionnaires. De telles compilations couraient les rues; c'était sans danger. Mais dans le sein de l'Université ce symptôme était autrement grave; il fournissait une preuve de plus du désordre des esprits. Aux yeux de mon Alfred, ces excursions sur un terrain brûlant touchaient le cœur du Grand Maître, et répondaient à ses vœux secrets. Il aimait à voir ses nourrissons mordre de bonne heure au pain des forts et approcher de leurs lèvres cette coupe pleine d'émotions. Ainsi préparés,

ils devaient entrer dans la vie avec des sentiments plus précis et plus virils. Cette conviction était si entière chez mon fils, et il croyait obéir si bien à la pensée de ses chefs, que, plus d'une fois, en parlant de ses études politiques, je l'entendis s'écrier :

— Dieu ! si mon ministre le savait !



CHAPITRE XXIV.

Une séance grasse.

Quoique nous eussions rompu avec Simon, il tranchait du chevalier à notre égard. Tous les billets de tribune dont il pouvait disposer, il nous les envoyait. Ce procédé ressemblait à un aveu de ses torts, et ma femme s'y montrait sensible. Elle aimait les spectacles ; l'Assemblée lui en offrait un des plus curieux. Aussi ne manquait-elle pas une occasion d'y montrer son chapeau grenat et sa robe la mieux assortie. Assise sur le premier banc, elle y recevait de loin le salut de notre ancien ami, et le lui rendait dans un geste empreint à la fois de bienveillance et de dignité.

Ce qui frappait surtout en pénétrant dans cette salle, c'étaient l'étendue et la longueur du vaisseau. Le nombre des représentants n'avait pas permis d'employer la forme circulaire, et il avait fallu disposer les banquettes dans un fer à cheval irrégulier. L'enceinte d'ailleurs avait un aspect riant et gai. Sur toute la longueur de la frise régnait de chaque côté une suite de fenêtres contiguës assez semblables à celles qui éclairaient, à Versailles, la salle du Jeu de Paume. Était-ce de la part de l'architecte une imitation systématique ou une réminiscence involontaire? Je l'ignore. Toujours est-il que ces croisées, avec leurs rideaux agités par le vent, rappelaient Bailly, debout sur sa table, et les cinq cents bras du tiers-état ou du clergé, confondus dans le même serment.

L'un des grands défauts de cette construction consistait dans son étendue même. Les sons s'y perdaient, et, au delà d'une certaine zone, mouraient sans répercussion. De là deux sortes de siéges dans la salle : les siéges d'où l'on entendait, et ceux d'où l'on n'entendait pas. A la limite où commençait l'évasement des murs, se déclarait pour les membres assis une surdité artificielle qui s'accroissait avec la distance. A diverses fois on avait

essayé d'y porter remède, et ce fut ainsi que s'éleva un baldaquin gigantesque, à l'ombre duquel la tribune et le bureau prirent l'aspect d'un théâtre forain. On espérait que la voix, frappant sur ces parois ligneuses, s'y briserait avec éclat et se répandrait ensuite vers les parties les plus éloignées de la salle. Vain espoir! La sonorité ne s'en accrut qu'imparfaitement, et quelques organes favorisés, comme celui de Simon, eurent seuls le privilége de remplir en entier ce vaste et malencontreux espace.

J'ai appuyé sur cette circonstance, car elle exerça sur les mœurs et le maintien de l'Assemblée une influence plus décisive qu'on ne le croit. Les membres égarés, pour ainsi dire, sur des bancs lointains, prirent l'habitude de se regarder comme un monde à part, un monde de déshérités. Volontiers ils se vengeaient de leur disgrâce par la turbulence. Quand ils voyaient qu'au prix de la plus scrupuleuse attention, ils ne pouvaient saisir au vol que des mots sans signification et des phrases incomplètes, ils se livraient à la revanche des entretiens particuliers et à la justice des couteaux de bois. Ils associaient ainsi l'Assemblée entière aux désavantages de leur position. A peine se résignaient-ils au

silence quand un timbre plus net ou mieux nourri portait à leurs oreilles quelques éléments confus d'un débat inintelligible.

Nous assistâmes un jour au spectacle de ce schisme, issu de l'éloignement. Un intérêt assez vif s'attachait aux paroles prononcées à la tribune : ces paroles demeuraient à mi-chemin. « Plus haut ! plus haut ! » s'écriait-on des bancs disgraciés. L'orateur essaya d'élever la voix ; sa force le trahit. Il ne rssta plus dès lors aux membres assis vers les confins de l'enceinte qu'à suivre la pensée de l'orateur sur le jeu des lèvres. Tous ne s'y résignèrent pas, et il s'ensuivit un orage égal en violence à ceux qui agitent l'océan Indien. De notre tribune, nous pouvions suivre les ondulations des bancs, comme de la dunette on suit le choc désordonné des vagues qui se brisent contre le vaisseau. Qu'on ajoute à cela les apostrophes qui s'échangeaient, les piétinements, les clameurs, le jeu des corps durs contre les pupitres, et l'on aura une idée incomplète de ce tumultueux épisode, vingt fois renouvelé.

Évidemment l'Assemblée, dans ces désordres sans motif, obéissait à ses instincts révolutionnaires. Même aux heures les plus calmes, il y régnait une émotion qui n'attendait qu'un prétexte pour aller

jusqu'à l'effervescence. De la discipline, il ne fallait pas lui en demander : elle échappait au frein juste au moment où on croyait l'y avoir assujettie. Un geste, un rien suffisaient pour la rejeter vers le bruit, et ni le président ni son bourdon n'avaient la puissance de le réprimer. En de telles occasions l'Assemblée ne connaissait qu'un maître, un seul, la lassitude ; elle se calmait par épuisement.

La séance où ce grand orage éclata fut remplie d'incidents d'un autre caractère. On aurait pu la nommer une séance grasse, comme on dit au palais, une cause grasse, ou autrement une cause de carnaval. L'ordre du jour appelait des rapports de pétitions : les vœux les plus burlesques, les demandes les plus bouffonnes semblaient s'être donné rendez-vous sur le feuilleton officiel. C'était la journée aux extravagances. Jamais on n'en avait tant vu et de meilleure qualité. Les éclats de rire se succédaient et remplissaient l'enceinte. On ne voyait que bouches souriantes et visages épanouis. Les fronts se déridaient, et les hypocondres que la politique chargeait de noires humeurs pouvaient enfin se désopiler tout à leur aise.

Les rapports de pétitions sont ordinairement la pâture des orateurs de second rang. Ce jour-là, on

ne dérogeait pas à la coutume, et il en résultait un spectacle bien gai et bien varié. Le hasard nous servait à souhait ; nous vîmes défiler à la tribune les voix les plus accentuées de nos provinces. Sur chaque tribun on eût pu mettre sans hésitation l'étiquette de la provenance ; ici, l'Alsace ; là, le Languedoc ; ensuite le Béarn, et jusqu'à l'Auvergne. La Provence et le comtat Venaissin eurent les honneurs de la journée et la palme de l'intonation. On sait quel rhythme puissant les enfants de ce pays aimé du ciel impriment à notre langue, et quelle valeur les syllables finales empruntent à cette libre interprétation. Ils ne démentirent pas leur vieux renom, et déployèrent en notre honneur les ressources brillantes de leur mélopée. Mais un détail plus rare, et que je n'avais pas remarqué jusqu'alors, c'était, à l'égard de l'accent aigu, une guerre d'extermination, ou plutôt de déplacement. Ils le déportaient violemment d'un point sur un autre, sans qu'on pût attribuer à cet acte de rigueur d'autre motif que la fantaisie.

Ainsi, j'entendais le même individu dire à un moment donné :

« J'ai pris une bonne *re*solution ; je ne m'en » *de*fends pas et je le *re*pète. »

Et dans un autre moment il ajoutait :

» Je vous dois du *ré*tour, et je saurai vous prouver
» ma *ré*connaissance. J'y ai prix mes sû*ré*tés. »

Certes, en tout temps la langue a eu ses bizarreries ; mais comment expliquer cet abus de confiance exercé sur l'accent aigu et sa déportation systématique d'une lettre à une autre? A moins qu'il n'y ait là un de ces mystérieux problèmes qui se rattachent au langage roman et touchent à des questions d'origine :

« Je vous dois du *ré*tour ; je ne m'en *de*fends pas. »

Ce fut surtout le comtat Venaissin qui nous offrit, dans cette mémorable séance, des modèles achevés. Terre de Pétrarque et de Laure, pouvait-on moins attendre de toi ?

Le Languedoc ne voulut pas être en reste ; il dépêcha à la tribune ses régnicoles les plus accentués. On parle depuis quelques mois du respect dû à la propriété. Il est un autre respect que professent au plus haut point les riverains de l'Hérault et de la Garonne, c'est le respect des lettres de l'alphabet. Pendant que nous les condamnons partiellement à un oubli fatal, le Languedoc et la Gascogne n'en excluent, n'en omettent aucune. Ils croiraient manquer au plus strict, au plus impérieux de leurs

devoirs, s'ils ne les prononçaient pas toutes sans réserve, sans exception. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, mais un grand et noble exemple, quand ils ont à invoquer un nom cher à leurs cœurs, celui de l'Hérault, croyez-vous qu'ils nous imitent et qu'ils laissent de côté, en fils ingrats, les deux consonnes finales? Pas le moins du monde. Et non-seulement ils sont venus à bout d'en articuler une, mais par un de ces prodiges que le patriotisme seul peut enfanter, ils en prononcent deux, oui, deux, l'*l* et le *t*. Essayez donc, barbares du Nord ! on met vos langues au défi ! Le Midi est là qui vous contemple !

Chose étrange ! Ce contraste que le pays roman vient de nous offrir, nous le retrouvons dans la patrie d'Isaure, et sur toute cette ligne fluviale qui descend vers le golfe de Gascogne et va porter ses eaux dans l'Océan. Les tribuns foisonnent sur ces rives célèbres ; entre mille on les reconnaîtrait. Le culte des lettres est encore là très-vif, très-général ; les finales surtout y retentissent avec un bonheur d'intonation qu'on chercherait vainement dans une contrée moins favorisée. Quant au contraste, le voici : *eu* se prononce *u ; u* se prononce *eu*.

Ainsi il n'était pas rare d'entendre dire éloquemment :

« J'ai eu le bonh*ur* de voir l'aut*ur* de la propo-
» sition manquer de *cur* et se rendre à l'argument
» de la *pur.* »

A quoi une voix non moins éloquente répondait :

« Ces gens sortent de la b*reu*me (brume) des ré-
» volutions, et ils en sont l'*équeu*me (l'écume)! »

Voilà, sans contredit, de grandes violences exercées sur le vocabulaire. Faut-il croire, quand on les a pénétrées, qu'il s'y attache une pensée de fédéralisme, peut-être même de séparation ? On ne peut pas dire obstinément *bonhur* pour bonheur, sans nourrir de mystérieux desseins et cacher de profondes combinaisons derrière cet artifice de langage.

Rien ne manqua à ce défilé des provinces. La bonne, l'industrieuse Alsace dépêcha à la tribune un de ses plus curieux échantillons. C'était un homme d'un haut mérite, et qui, de génération en génération, avait vu se perpétuer dans sa famille les grandes traditions de notre langue. Voici en quels termes il s'exprima :

» Ché fiens témanter à l'Assemplé guelgues mo-
« ments d'adenzion, avin té lui zoumèdre un bro-
» chet té loi té la plis crante imbordance.

L'Auvergne fournit aussi un type, mais fugitif et d'une empreinte un peu effacée. La Bretagne

eut son contingent, la Normandie aussi. C'était un véritable congrès. Parmi ces fleurs de terroir, les unes avaient un parfum très-prononcé, les autres ne répandaient que des exhalaisons plus modestes. Chacune d'ailleurs avait son caractère, son rang, ses qualités. Les uns s'abandonnaient à cette pétulance qui sied au Midi, les autres se renfermaient dans cette vigilante impassibilité qui distingue le Nord et le Centre. Le geste même, à défaut de la voix, eût trahi cette diversité de climats et de zones. Le Picard ne remuait pas l'avant-bras comme le Béarnais, et le nez pourpre du Bourguignon n'avait rien de commun avec le goître du Dauphiné. Chaque province apportait là ses disgrâces et ses beautés, ses forces et ses faiblesses, et, par-dessus tout, son accent qui, en plus d'un cas, avait le caractère d'une étiquette mise sur le front de ses élus.

Pendant que cette revue s'accomplissait sous nos yeux, l'Assemblée épuisait son ordre du jour, et poursuivait le cours de ses travaux. J'ai dit que la séance devait s'écouler en rapports de pétitions. Cette besogne ingrate venait de commencer, et à peine y portait-on une attention distraite. Les bancs étaient déserts, et partout des entretiens particuliers s'engageaient. De loin en loin une communication

bouffonne piquait seule la curiosité et obtenait un succès de rires. On dirait vraiment qu'il se trame du dehors contre le droit de pétition une conspiration du ridicule. L'imagination n'atteindrait pas, à l'aide du plus grand effort, à la somme des folies dont le papier reçoit la confidence, et qui viennent ensuite s'étaler audacieusement à la tribune nationale.

On en jugera par quelques souvenirs qui me sont restés. Le rapporteur du comité de l'intérieur porte son travail à la barre, et voici ce qu'il lit :

« Le citoyen Brisemiche, décoré de plusieurs ordres étrangers et de médailles de sauvetage, expose à l'Assemblée nationale :

» Que la propriété ne peut pas subsister encore sur le pied abusif où elle se trouve ;

» Que tous les grands penseurs s'accordent à en présager, dans un avenir très-prochain, la mémorphose complète ;

« Que, la propriété se transformant, il faut qu'à l'instant même l'État se charge du mouvement général de la richesse publique ;

» Que, chargé de cette richesse, l'État est mis en demeure de pourvoir immédiatement aux besoins de toutes les classes de citoyens ;

» Que rien n'est organisé en France pour cette

éventualité ; d'où il résulterait qu'à la veille même de jouir d'une félicité sans limites, les Français pourraient, faute d'un jour ou deux de vivres, mourir littéralement de faim.

» Dans cette prévision, le citoyen Brisemiche, décoré de plusieurs ordres étrangers et de médailles de sauvetage, demande à l'Assemblée nationale l'autorisation d'établir aux frais de la nation :

» 1° Un moulin à farines et une boulangerie situés au centre de la France et organisés de manière à opérer la mouture et cuire le pain des quatre-vingt-six départements ;

» 2° Un vaste abattoir où se prépareraient en grand les gigots, les filets, les culottes, les côtelettes, les gîtes à la noix, destinés à l'alimentation générale de la France.

» Dans ces divers établissements, il serait ménagé des tuyaux conducteurs, qui, dirigés vers les chefs-lieux, y verseraient à toute heure les objets alimentaires dont ceux-ci auraient besoin.

» A chacun de ces tuyaux serait adapté un télégraphe électrique, à l'aide duquel un département au dépourvu pourrait demander quelques côtelettes à la minute et des pains de quatre livres supplémentaires. Quelques formules très-simples suffiraient

pour manifester les désirs des chefs-lieux. Ainsi le télégraphe dirait, par exemple : *Pain pour trente mille bouches !* Sur ces mots la ration serait enfournée dans le tuyau conducteur avec cette simple réponse : « Voilà. »

» Pour compléter ce système d'approvisionnement, il est évident qu'il faudrait établir entre les différents points du département quelque chose d'analogue au service organisé entre le chef-lieu et la boulangerie et la boucherie universelles. Le chef-lieu du département verserait donc ses vivres sur le chef-lieu d'arrondissement à l'aide du même système de tuyaux conducteurs. Le chef-lieu d'arrondissemen rendrait au chef-lieu de canton le même service, et à son tour le chef lieu de canton se démunirait en faveur de la commune. Ainsi, à une heure, à une minute données, tous les points du territoire français seraient avitaillés comme par enchantement, et d'une manière méthodique. Combien un tel spectacle sera préférable à celui qu'offre le régime actuel, où rien ne se fait d'ensemble, où chacun prend sa provision à l'aventure aux lieux et heures qui lui conviennent, sans précision, sans plan arrêté!

» Le citoyen Brisemiche demande au gouvernement et à l'Assemblée la faveur d'intituler son

établissement : *Manutention nationale des pains et viande de la République.* Il offre contre l'altération, la sophistication et la falsification que flétrissent à si juste titre les organes de la presse, des garanties qu'on demanderait vainement à des boulangers et à des bouchers épars sur toute la surface du pays. Il s'engage d'ailleurs à marquer tous ses produits d'une estampille qui en garantirait la sincérité. Les citoyens pourraient dès lors mettre en toute sûreté sous la dent le pain qu'il aurait fourni et les côtelettes dont il aurait le monopole.

» Pour frais de premier établissement et à titre d'avance, le citoyen Brisemiche, décoré de plusieurs ordres étrangers et de médailles de sauvetage, ne demande à l'Assemblée et au gouvernement que la modique somme de vingt millions. Si on pouvait lui faire compter cinquante francs dans les vingt-quatre heures, il en saurait un gré infini à l'autorité.

» Les cartes et plans de la *Manutention nationale* sont annexés à la pétition. Le citoyen Brisemiche y a déboursé cinq francs cinquante centimes de papier, dans lesquels il lui serait urgent de rentrer sans aucune espèce de délai.

» Il met aux pieds du gouvernement et de l'As-

semblée son adhésion solennelle à la République. Salut et fraternité. »

Cette pétition émanait évidemment de la secte qui veut réduire l'humanité à une seule marmite et à une seule gamelle. L'hilarité qu'elle souleva sur les bancs et dans les tribunes put fournir la preuve que ce genre d'industrie ne convenait guère à la généralité et qu'elle contrariait les habitudes et les goûts de beaucoup de gens. Aussi, le citoyen Brisemiche dut-il se contenter du triomphe qui lui était échu, celui d'un épanouissement universel. Il en fut de même du citoyen Cascaret, dont les vœux furent portés à la tribune dans les termes suivants :

« Le citoyen Cascaret, instituteur de jeunes personnes, et célèbre par plusieurs brevets de perfectionnement, a l'honneur de soumettre à l'Assemblée les idées qui suivent, idées d'un moraliste et d'un homme de bien.

» En étudiant le problème social, comme il convient à un homme qui se respecte il a cru apercevoir dans les rapports des sexes une situation fâcheuse et qui doit répugner souverainement à la divinité.

» Certainement, à ceux qui négligent le problème social, l'état respectif de l'homme et de la femme

peut paraître soumis à des lois régulières ; mais il suffit d'étudier un instant les choses pour s'apercevoir que nous sommes hors de la nature et de la vérité.

» Que dit, en effet, le problème social, ce grand et beau problème? Il dit que tout se détermine ici bas par les principes de l'analogie universelle, et que l'on ne saurait s'y dérober sans manquer aux intentions réelles et définitives du Créateur. Voilà ce que dit le problème social.

» La question une fois posée sur ce terrain, le citoyen Cascaret a dû descendre dans la nature et dans la vérité, afin de vérifier à cette pierre de touche la loi du rapport des sexes et s'assurer qu'elle fut conforme à la destination de la créature et aux fins mystérieuses de la création. C'était un abime ; il n'a pas craint d'y pénétrer, armé de la torche du moraliste et de l'homme de bien.

» Il s'agissait d'une enquête, il la fit sur la base solide de la grande analogie. Une basse-cour s'offrit à lui : qu'y vit-il ? Un sultan ailé, entouré d'un cortége de favorites. Ce spectacle le frappa. Comme tout y était à sa place ! et quel beau rôle y jouait le mâle dans cet entourage complaisant ! Quelle dignité d'une part ! quelle soumission de

l'autre ! N'était-ce pas là le sort naturel de l'homme! et n'avait-il pas manqué aux conditions de sa grandeur en y dérogeant?

» Le citoyen Cascaret poussa cette étude bien au delà des simples limites d'une basse-cour. Il voulait éclairer cette partie du problème social de manière à n'y laisser régner aucune ombre. Il songea au Grand-Turc; ce fut une révélation. A ses yeux, le Grand-Turc représente l'homme de l'univers qui a le mieux compris la loi des rapports entre les sexes. S'il a été vaincu sur ce terrain, c'est par le roi Salomon, qui se rattache à des temps évidemment plus reculés. D'ailleurs, le roi Salomon nous échappe, tandis que nous avons le Grand-Turc sous la main.

» Il a semblé au citoyen Cascaret qu'un si grand exemple ne devait pas être perdu pour la République. Il serait digne d'elle d'étudier le Grand-Turc au point de vue de la loi du rapport entre les sexes, et d'envoyer sur les lieux mêmes une commission d'enquête, afin de décider une fois pour toutes qui, du Grand-Turc ou du reste de l'univers, se trouve plus particulièrement dans les voies de la nature et de la vérité.

» Le citoyen Cascaret est convaincu d'avance

que les résultats de cette étude seraient tous en faveur du Grand-Turc, et prouveraient que, partout ailleurs que sur le Bosphore, l'homme a manqué au soin de sa dignité et aux conditions impérieuses de son origine.

» Cette partie du problème social est donc à résoudre. Le citoyen Cascaret l'a entrepris. Dans un travail étendu qu'il soumet à l'Assemblée, il prouve que l'adultère, l'inceste, la prostitution et les plaies honteuses que ces vices engendrent ne sont autre chose que la conséquence naturelle d'une déviation à des principes éternels.

» En conséquence :

» Le citoyen Cascaret, instituteur de jeunes personnes, et célèbre par plusieurs brevets de perfectionnement, invite l'Assemblée nationale à vouloir bien donner un beau spectacle au monde, à rétablir les sexes dans leurs droits respectifs, à rentrer dans les voies de la nature et de la vérité, en déclarant de la manière la plus solennelle que la pluralité des femmes est désormais le droit civil de la France, et que la République fonde sur cette base impérissable l'avenir des générations. »

On devine quelles impressions fit naître dans l'enceinte la lecture de ce singulier placet.

Par un mouvement simultané, tous les yeux se portèrent vers les dames qui occupaient les tribunes; elles ne savaient quelle contenance garder, et cachaient derrière leurs mouchoirs leur confusion et leurs rires. Malvina seule ne broncha pas; c'était une âme au-dessus de telles épreuves.

— Ah! Cascaret! dit-elle assez haut pour être entendue; on le nomme Cascaret. Eh bien! qu'il me tombe sous la main, et je lui montrerai les voies de la nature et de la vérité. Je parie vingt francs qu'il est borgne.

A cette série de pétitions en succéda une nouvelle qu'exposèrent les rapporteurs de divers comités. C'était un concours de folies : on prenait l'Assemblée nationale pour une succursale de Charenton.

Exemple :

« Le citoyen Matador exprime le désir que l'on prenne un parti au sujet des célibataires. Il estime qu'ils constituent, dans la société, un corps parasite, qui peut se comparer à la loupe et à la verrue. Ils y perpétuent l'égoïsme et les mauvaises mœurs. Toute mesure rigoureuse serait donc justifiée à leur égard. Cependant le pétitionnaire ne veut pas que la société épuise son droit. Il ne demande pas les

têtes des coupables : il se borne à réclamer les mesures qui peuvent réprimer et prévenir le mal, et entre autres les deux suivantes : 1° La confiscation des biens de leur vivant; 2° après la mort, le refus de sépulture. On ne se délivrera des célibataires qu'à ce prix. »

— Ce monsieur doit avoir beaucoup de filles à marier, dit judicieusement Malvina.

Autre exemple :

« Le citoyen Maltravers voit avec peine que les plantations des arbres de la liberté se fassent sans ordre, sans symétrie, sans unité. Il veut qu'on applique à cette institution toute la rigueur des lois forestières. On pourrait, par exemple, y attacher un garde général, et assujettir ce nouveau domaine au régime des coupes réglées. »

— Monsieur est bûcheron, fit observer ma femme.

Troisième et dernier exemple :

« Le club des Maillotins se plaint amèrement de la manière dont la garde bourgeoise comprend ses devoirs. Il trouve qu'elle fait un usage déplorable de ses armes. Ainsi, il n'est point sans exemple qu'elle ait rendu coup de fusil pour coup de fusil. Le club ne craint pas de dire que c'est là une con-

duite intolérable. Les armes à feu que possède la garde bourgeoise, elles les tient du peuple, et ne saurait en user contre le peuple sans manquer à tous les procédés. On dirait vraiment que la garde bourgeoise tient à s'attirer et à justifier un reproche bien connu des naturalistes :

« Cet animal est très-méchant ;
» Quand on l'attaque, il se défend. »

— Monsieur est membre honoraire du bataillon des barricades, dit Malvina en forme de conclusion.

La séance finissait ; elle avait été bien remplie. Mais là encore on pouvait acquérir la preuve des progrès que l'esprit de vertige faisait au dehors. La tribune était la proie des empiriques et des insensés ; ils associaient l'Assemblée au débit de leur vulnéraire et aux mystères de leurs lubies. Elle leur fournissait l'orchestre et le tréteau. Pour l'honneur même du droit, cette situation devait cesser ; l'abus aurait tué l'usage.



CHAPITRE XXV.

Malvina au club des femmes.

Depuis quelques jours une idée fixe s'était emparée de Malvina. Elle avait appris, par la voix publique, qu'un club des femmes venait de se fonder et qu'il répandait un certain éclat. Il faut le dire, cette institution réveillait le souvenir le plus glorieux de sa jeunesse. Elle ne pouvait oublier le jour de ses débuts et le moment solennel où elle avait occupé, avec un rare bonheur, la tribune de la salle Taitbout. Le temps, qui emporte si vite nos illusions, avait respecté celle-là. Ma femme ne croyait plus aux dieux qu'elle adorait alors ; mais l'enivrement du succès, les incidents de cette joute

oratoire, avaient laissé dans son âme des vestiges profonds.

On ne pouvait donc parler du club des femmes sans exciter chez elle un vif désir d'y aller, d'y assister. Elle y résistait pourtant de toutes ses forces. Sa crainte était de ne pouvoir se contenir et d'échanger le rôle de témoin qu'elle voulait garder contre celui d'acteur dont elle entendait se défendre. Quoique Malvina fût prompte et prit volontiers des airs délibérés, elle avait le sentiment vrai et juste des choses. Ce club des femmes lui répugnait; elle y voyait l'indice d'un désordre moral. Aussi n'épargnait-elle pas les personnes qui avaient fondé l'établissement. Cette disposition d'esprit l'obligeait encore à plus de réserve ; mieux valait s'abstenir dès le moment qu'elle ne pouvait pas répondre d'elle.

Cependant Oscar, qui venait nous voir de loin en loin, ne tarissait pas sur ce club et sur les prouesses dont il était le théâtre. C'était la fable de Paris et le sujet de tous les entretiens. On racontait là-dessus les scènes les plus curieuses et les incidents les plus bouffons. La faveur publique s'y attachait. Au début, l'entrée était gratuite, et la société un peu mêlée. En vue d'une épuration, une redevance fut frappée

sur les curieux : cinquante centimes d'abord. L'affluence ne cessant pas, on porta les places à un franc. Cette hausse mit les billets au feu ; on se les arracha. La grande société voulut voir de près ces jupons qui levaient l'étendard de la révolte. Il y eut des reventes et des spéculations sur les coupons d'entrée. Si le club des femmes avait vécu huit jours de plus, on l'eût coté à la Bourse.

Ces détails arrivaient à l'oreille de Malvina et livraient à sa raison des assauts terribles. Laisserait-elle un pareil spectacle s'évanouir sans en avoir joui une fois? L'établissement rencontrait une vogue qui allait jusqu'au scandale. Raison de plus pour croire qu'il ne durerait pas longtemps. Toute séance pouvait être la dernière. Cette perspective agissait sur ma femme comme un aiguillon.

— J'en ferais une maladie? s'écria-t-elle. Nous irons au club, Jérôme, nous irons ce soir !

— Et si tu te laisses entraîner?

— Non, mon ami, je saurai bien me faire une raison. Deux heures c'est vite passé.

— Tu te montes si aisément!

— C'est selon Jérôme? Et puis, vois-tu, je me tiendrai à quatre. Nous irons, c'est dit.

— Puisque tu le veux.

Cette comédie bourgeoise se jouait sur les boulevards, dans une salle louée à la séance. L'industrie des clubs avait mis en honneur ce genre de locations ; les entrepreneurs malheureux y trouvaient une ressource. Après un dîner rapide, nous nous dirigeâmes de ce côté. Les abords étaient garnis de monde; on n'y arrivait pas sans efforts. Une double haie de curieux s'était formée, et avant de pénétrer jusqu'au sanctuaire, il fallait courir les chances et subir l'outrage d'une sorte d'inspection. Les femmes étaient ainsi passées par les armes. Loin d'intimider Malvina, cette épreuve ne fit que l'enhardir : elle aimait les aventures. Nous nous engageâmes donc au milieu de cette garde d'honneur, composée d'étourdis et de mauvais plaisants. Les quolibets, les allusions voltigeaient de toutes parts ; on y allait jusqu'aux propos obscènes. Malvina ne sourcillait pas. Quand les choses allaient trop loin, elle se retournait du côté du coupable, et d'un seul mot savait l'écraser.

— Le malhonnête ! disait-elle.

Il faut que, sur un point, l'insulte ait été plus grave encore, car il me sembla, au milieu de cette foule qui nous comprimait, entendre un bruit sec, suivi de rires universels :

— Bien touché, s'écria une voix.

Je regardai Malvina ; sa joue était écarlate, sa narine frémissante, son œil chargé d'éclairs. Elle venait de se faire justice.

L'espace s'ouvrit enfin devant nous, et après avoir gravi l'escalier, nous pénétrâmes dans la salle. Elle était nue ; à peine quelques chaises et dans le fond une estrade ponr le bureau. En général les clubs ne brillaient pas par le mobilier ; celui-ci ne faisait point exception. Malvina parvint à se procurer un siége ; moi, je m'adossai à la muraille, afin d'être prêt, en cas d'événement. Les séances passaient pour être orageuses ; un protecteur n'était pas de trop. Malvina en eut deux ; Oscar se trouvait là. Il était l'un des clients les plus assidus du club des femmes ; il prétendait qu'elles n'avaient jamais posé aussi bien que dans cet établissement, trop heureux, ajoutait-il, d'avoir à si peu de frais le modèle vivant, et de poursuivre cette étude d'après nature.

La salle se remplissait peu à peu ; les femmes arrivaient toutes avec leurs chaperons. Les pécheresses se groupaient à part et semblaient moins jalouses de s'instruire que de s'apparier. Aussi, tant que dura la séance, la présidente promena-t-elle sur

ce troupeau déchu ses lunettes indignées. Faute de mieux, elle protestait par le geste et par le regard. Il faut dire que la fleur des visages se trouvait plutôt de ce côté. On y rencontrait du moins les sourires gracieux et les dents pures de la jeunesse. Sur les autres points, les matrones abondaient et formaient des ombres peu favorables au tableau. Les toilettes n'atteignaient pas un niveau élevé : beaucoup de cabas, et trop de chapeaux issus des champignons du Temple. Quant aux physionomies, on pouvait les caractériser en deux mots : des yeux garnis de verres de couleur, et des nez acquis de temps immémorial aux préparations de la Régie. Sans les pécheresses, bon Dieu, qui donc eût osé affronter de tels périls? Et ne fût-ce que dans l'intérêt de la recette, la présidente aurait dû prendre, vis-à-vis d'elles, des airs moins courroucés.

J'ai nommé la présidente; il est temps d'en parler. Ses lunettes étaient dignes de respect; c'est tout ce qu'on pouvait dire d'elle. Par l'état de ses formes, elle se dérobait à toute autre appréciation. L'âge et peut-être le malheur lui avaient enlevé les caractères extérieurs de son sexe. Il est vrai qu'elle faisait siéger à ses côtés une vice-présidente, vouée à un embonpoint monstrueux. Ce contraste ne ré-

parait rien. L'œil ne fait point de moyennes ; il ne transporte pas les excédants du côté des manquants afin de rétablir cette loi d'équilibre, qui gouverne les mondes. Il voit ici du trop peu, là du trop, et condamne sans retour ces déplorables excès. Ces dispositions dominaient l'assemblée, composée en grande partie de connaisseurs. La critique s'exprimait sur le personnel du bureau avec une liberté qu'il serait difficile de traduire ; elle signalait d'une part une insuffisance notoire, de l'autre une profusion intolérable. Ces opinions ne s'échangeaient pas à demi-voix ; elles éclataient tout haut, et venaient forcer la présidente jusque dans ses lunettes ternies par la confusion.

Il fallait résister néanmoins, tenir tête à l'orage, sous peine d'en être emporté. La présidente l'essaya ; elle agita l'airain, expression de son pouvoir, et d'une voix légèrement émue, elle déclara que la séance était ouverte. Ces mots, où respirait une certaine dignité, furent suivis d'un silence. Le programme allait suivre son cours, la partie était gagnée, si un mauvais plaisant ne fût intervenu.

— Ne sommes-nous pas au club des femmes ? dit-il avec l'accent d'un doute.

— Oui ! oui, s'écria-t-on de toutes parts.

La présidente voulut couper court à l'incident, en ajoutant d'un ton doctoral :

— Oui, Monsieur, vous êtes au club des femmes.

On crut l'interrupteur démonté, et la réunion allait en faire justice, quand il reprit la parole :

— Si c'est un club de femmes, dit-il, qu'on mette donc des femmes au bureau.

Le coup était rude; les deux dignitaires en furent profondément atteintes. Mise en veine par cette saillie, la réunion fut implacable :

— Des femmes au bureau! nous voulons des femmes!

La présidente se leva, secoua vingt fois sa sonnette, offrit héroïquement sa poitrine à la tempête des quolibets; ce fut en vain :

— Des femmes au bureau! criait-on toujours; nous voulons des femmes!

— Mais il me semble... citoyens, dit la présidente émue.

— Ma foi, non! répliqua un mécontent; il ne nous semble guère!

Ce fut au tour de la vice-présidente d'opposer a la révolte une surface plus compacte.

— Mais, Messieurs, il me semble... dit-elle en répétant une expression malheureuse.

— Oh ! cette fois, s'écria le mauvais plaisant, il ne nous semble que trop.

Le tumulte était à son comble ; aucune force humaine n'aurait pu l'apaiser. La liberté des propos avait atteint sa dernière limite, et la liberté du geste s'y joignait déjà. Les jeunes gens parlaient d'éteindre les quinquets, les pécheresses riaient comme des folles. Il y avait là un danger réel ; je me rapprochai de Malvina. Au début elle avait pris cette scène par le côté plaisant ; mais quand les choses eurent dégénéré, elle fronça le sourcil et promena sur les cabaleurs des regards dignes du souverain de l'Olympe. On voyait qu'elle cherchait à les contenir en se domptant elle-même. C'était à la fois une lutte au dehors et un combat intérieur. Enfin, au moment le plus critique, elle m'échappa, pour ainsi dire des mains, fendit cette foule en désarroi et gravit comme un trait les marches de l'estrade. Ce mouvement impétueux, cette apparition, amenèrent un retour soudain dans l'état des esprits.

— Vous voulez des femmes au bureau ? s'écria Malvina avec un geste victorieux ; en voici une!

Un murmure d'assentiment accueillit cette dé-

claration; l'assemblée s'avouait vaincue. Malvina ne portait pas la tête comme tout le monde, et il y avait dans son air et dans sa voix de quoi en imposer aux plus turbulents. On se tut donc, on écouta :

— Et maintenant, ajouta-t-elle, que pas un ne bouge! c'est moi qui fais la police du local.

Grâce à cette diversion imprévue, le club put retrouver un peu de calme et reprendre le cours régulier de ses travaux. La présidente, sauvée par un prodige, se confondait en remercîments auprès de Malvina. Elle crut que l'ange de ses théories venait de descendre du ciel.

— Ma sœur, lui dit-elle, que ne vous dois-je pas?

— C'est bien, lui répondit ma femme ; faites votre commerce avec ces Messieurs; plus tard nous règlerons nos comptes.

Le programme eut son libre cours; on divagua sur les femmes et sur leur condition dans les sociétés modernes. La présidente avait une homélie saigneusement préparée, elle la versa à longs flots sur le club réduit à merci. Plus d'une fois il se révolta ; il demanda grâce. Malvina maintint le droit de l'orateur, envers et contre tous. Seule, elle pouvait l'amener à une condescendance si grande. Elle

le sentait frémir sous sa main, et ce n'était pas sans un secret orgueil qu'elle lui mposait s a volonté. Mieux qu'une autre, elle jugeait ce que pouvaient valoir ces discours que ne relevaient ni le débit, ni l'expression. Elle sentait quel ennui profond, quel vide affreux s'attachaient à ces pauvretés, et comprenaient les impatiences de l'auditoire. Mais plus l'entreprise était difficile, plus elle avait à cœur de la conduire jusqu'au bout Bon gré, mal gré, le club fut forcé de tout entendre ; il connut à fond l'existence des chambrières, le sort des brodeuses, et la destinée des modistes. On ne lui fit grâce de rien, ni d'une récrimination, ni d'un chiffre, et il put même goûter les charmes d'un projet de colonisation, applicable aux fileuses des provinces de l'Ouest. Dompter une assemblée jusqu'à la limite de cette résignation, c'était le comble : Carter n'eût pas mieux fait.

Quand la présidente eut ainsi abusé du public, 'ordre du programme appela d'autres orateurs. C'étaient des femmes ; hors d'âge pour la plupart. La tribune les intimida, et aucune d'elles ne retrouva la liberté d'esprit nécessaire pour fatiguer longtemps le club. La séance allait donc finir faute d'orateurs, quand un jeune homme se détacha de

l'enceinte et se dirigea vers l'estrade avec une lenteur étudiée. Il était blond ; ses joues se paraient encore du duvet de l'adolescence. Dans l'expression de ses yeux bleus, dans ses gestes arrondis, perçait on ne sait quoi d'efféminé qui semblait justifier sa présence à cette tribune. Il ne s'y maintint pas néanmoins sans opposition :

— Des femmes! nous voulons des femmes! répétèrent les voix turbulentes.

— Je suis le chevalier des femmes, dit l'orateur avec un sourire assorti à la déclaration.

Un éclat de rire général accueillit ce commentaire; il se prolongea si irrésistiblement que la cabale en fut désarmée :

— Je suis le chevalier des femmes, ajouta l'orateur, et à ce titre je demande qu'on m'écoute. Je viens parler des femmes aux femmes. Par la même occasion, j'en parlerai aussi aux hommes. La femme, Dieu! la femme! C'est un sujet sur lequel on ne saurait trop s'étendre!

— A l'ordre! dit une voix.

— Silence! s'écria Malvina d'un ton sévère.

—J'accepte l'interruption, poursuivit le blondin, et je sais ce qu'elle m'impose. Je parlerai donc des femmes aux femmes et aussi aux hommes. Je dirai

aux hommes ce qui touche les femmes, et aux femmes ce qui touche les hommes. Je les révélerai les uns aux autres, car ils s'ignorent, car ils n'ont pas assez de points de contact.

— Joli, dit la même voix.

— Silence donc! reprit Malvina avec un regard foudroyant.

— Ces critiques ne me troublent pas, reprit l'orateur; jè les ai prévues et je les accepte. En me déclarant le chevalier des femmes, je savais bien que la persécution m'attendait. Cette persécution, je la brave; j'irai jusqu'au martyre, s'il le faut. Pour les femmes, que ne ferais-je pas! N'est-ce pas dans leurs rangs qu'il faut aller chercher nos épouses et nos mères, nos cousines et nos tantes? Défendre les femmes, vanter les femmes, célébrer les femmes, c'est pour moi un culte, une tradition, un devoir; c'est mon titre, mon héritage. O femmes! femmes! que ne puis-je mettre votre sort à la hauteur de mes vœux! vous seriez les reines de l'univers comme vous en êtes les anges!

Ce dithyrambe aurait pu durer longtemps; la lyre du blondin était montée. On l'avait vu, en d'autres séances, prolonger indéfiniment cet hymne

chevaleresque en l'honneur de la merveille de la création. Il avait pris la femme à son origine même, au moment où elle entre nue et innocente au sein de son paradis, pur en sortir vêtue et coupable; puis il l'avait montrée, dans le cours des siècles, rachetant une premièrefaute par un dévoûment sans limites et sans fin, préservant l'homme de lui-même, heureuse de sa gloire et secourable à sa douleur, s'effaçant devant lui comme une esclave, et bénissant jusqu'à la main égarée qui payait tant de bienfaits par la violence. Tel etait le thème habituel du jeune blond; à peine en variait-il la forme d'une séance à l'autre. Il y revint encore cette fois et insista sur la derniére image, en y déployant tout son art.

Ma femme s'était résignée jusque-là; elle gardait son sérieux et observait son rôle. Je voyais toutefois aux mouvements de ses pieds que sa patience était à bout, et, rapproché de l'estrade, je pouvais l'entendre dire :

— Dieu que cet homme me porte sur les nerfs !

Le vase était plein ; à la premiére goutte il déborda. A travers les brouillards de sa poésie, l'orateur venait de parler des mauvais traitements

infligés à la plus belle moitié du genre humain. Malvina n'entendait pas raillerie là-dessus ; elle ne souffrait pas que l'on dît d'une femme qu'elle baisait la main qui la frappait. C'était d'un mauvais exemple. Aussi en prit-elle occasion pour rompre ouvertement avec l'orateur et avec le bureau.

— Assez, dit-elle en se levant ; à mon tour de parler.

Le blondin protesta, essaya de maintenir son droit ; mais d'un cri unanime le club l'obligea à quitter l'estrade. Un discours de Malvina était de bien plus haut goût ; elle plaisait déjà, elle tenait son monde dans la main. Quand elle eut promené sur l'auditoire un regard profond et sûr, elle commença.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-elle ; il faut seulement que j'explique pourquoi je suis ici. C'est l'occasion qui l'a fait. Je ne connais point ces dames, ajouta-t-elle en se tournant vers les deux dignitaires ; je ne connais point Monsieur, et elle désignait le blondin. J'ajoute que je ne tiens en aucune manière à prolonger nos relations. On se prenait aux cheveux ici ; j'y ai fait un brin de police. J'ai eu les honneurs de la séance ; on m'a rendu cela en procédés. Partant quittes.

— Eh bien, alors, dit le blondin essayant de reprendre sa position à la tribune.

— Attendez, muguet ; quand j'aurai fini, vous vous dédommagerez. Pour l'instant, c'est moi qui ai le dé ; laissez-m'en découdre. Patience, ça ne sera pas long, et je ne vous mâcherai pas les mots. Vous jouez ici une pitoyable comédie. Comment ! ce n'est pas assez que les hommes aient la cervelle sens dessus dessous, il faut encore que les femmes s'en mêlent !

— Voilà de singuliers propos, s'écria le blondin en se révoltant.

— Taissez-vous, muguet ! c'est aux femmes que je parle. Oui, il est honteux qu'on en soit venu jusqu'à nous embaucher. Comment ! vous, ajouta Malvina en se retournant vers les dignitaires du bureau, vous, des personnes d'âge et qui avez l'expérience de la vie, vous donnez dans ces coups-là ! Un club ! voyez la belle avance ! donner des femmes en spectacle, les faire monter sur les planches, comme si elles descendaient en ligne directe des mémorables tricoteuses du club des Jacobins ! Mais, malheureuses que vous êtes, si vous aviez des filles de quinze ans, les amèneriez-vous ici pour se prostituer aux yeux du public ? Et ce que vous ne laisseriez

pas faire à vos filles, vous voudriez que d'autres le laissassent faire aux leurs, et le fissent elles-mêmes? Songez-y donc!

— Mais, citoyenne, vous ne pouvez pas dire ces choses-là ici, s'écria le chevalier des femmes; vous allez contre le but de l'institution.

— A la porte le blondin! s'écria l'assemblée d'une seule voix.

Les sympathies de l'auditoire étaient évidemment pour Malvina; les lunettes irritées de la présidente n'y pouvaient rien. Elle continua.

— Voyons, dit-elle, écoutez un bon conseil. Fermez les portes de ce club; que cette séance soit la dernière. Il y a ici une occasion de scandale, ne la prolongez pas. Laissez ce rôle aux devergondées. Si les hommes aiment à bavarder entre eux, à briser des vitres en enfants qu'ils sont, à se parler l'écume à la bouche, que les femmes soient plus sages; qu'elles leur donnent l'exemple du bon sens et de la modération. Sommes-nous donc ici-bas pour nous dévorer les uns les autres? Vos droits? on vous parle de vos droits? Un beau venez-y voir! N'en avez-vous point assez, de droits? Vous avez celui de faire faire à un homme tout ce qui vous passe par la tête, et vous ne trouves pas que ce

soit déjà joli? Vous avez celui de tenir en ordre votre maison, de raccommoder les chausses de vos maris, de surveiller et d'élever les enfants, de commander aux bonnes et de veiller à ce que le dîner soit cuit à point! N'est-ce pas là des droits suffisants? Et qu'aurez-vous gagné lorsque vous serez venues ici exercer vos langues pendant trois heures consécutives? Vous aurez gagné que la maison ira à vau-l'eau, que les enfants seront mal tenus, les nippes en mauvais état, et les bonnes maîtresses chez vous. Voilà votre compte clair et net; demandez la monnaie, maintenant.

— Bravo!. dit l'assemblée en guise d'assentiment; c'est bien cela.

— Ainsi, c'est convenu, nous allons fermer ce club, et les honnêtes gens nous applaudiront. Si vous ne le faites, voulez-vous savoir ce qui vous arrivera? Aujourd'hui on vous hue sur votre passage, on vous insulte, et j'en ai eu ma part; on vsus déshonore par des propos. Si vous persistez, on ira plus loin; on vous fouettera au coin des rues. En avez-vous le goût? Continuez! sinon, fermez cet antre. J'ai dtt.

Ce dernier trait enleva l'auditoire; Malvina descendit de la tribune au milieu d'acclamations

sans fin. On voulait la porter en triomphe; elle se refusa à cet honneur. Du reste, elle obtint celui dont elle était le plus jalouse : le club fut fermé.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.



Poissy. — Impr. de G. Olivier.

